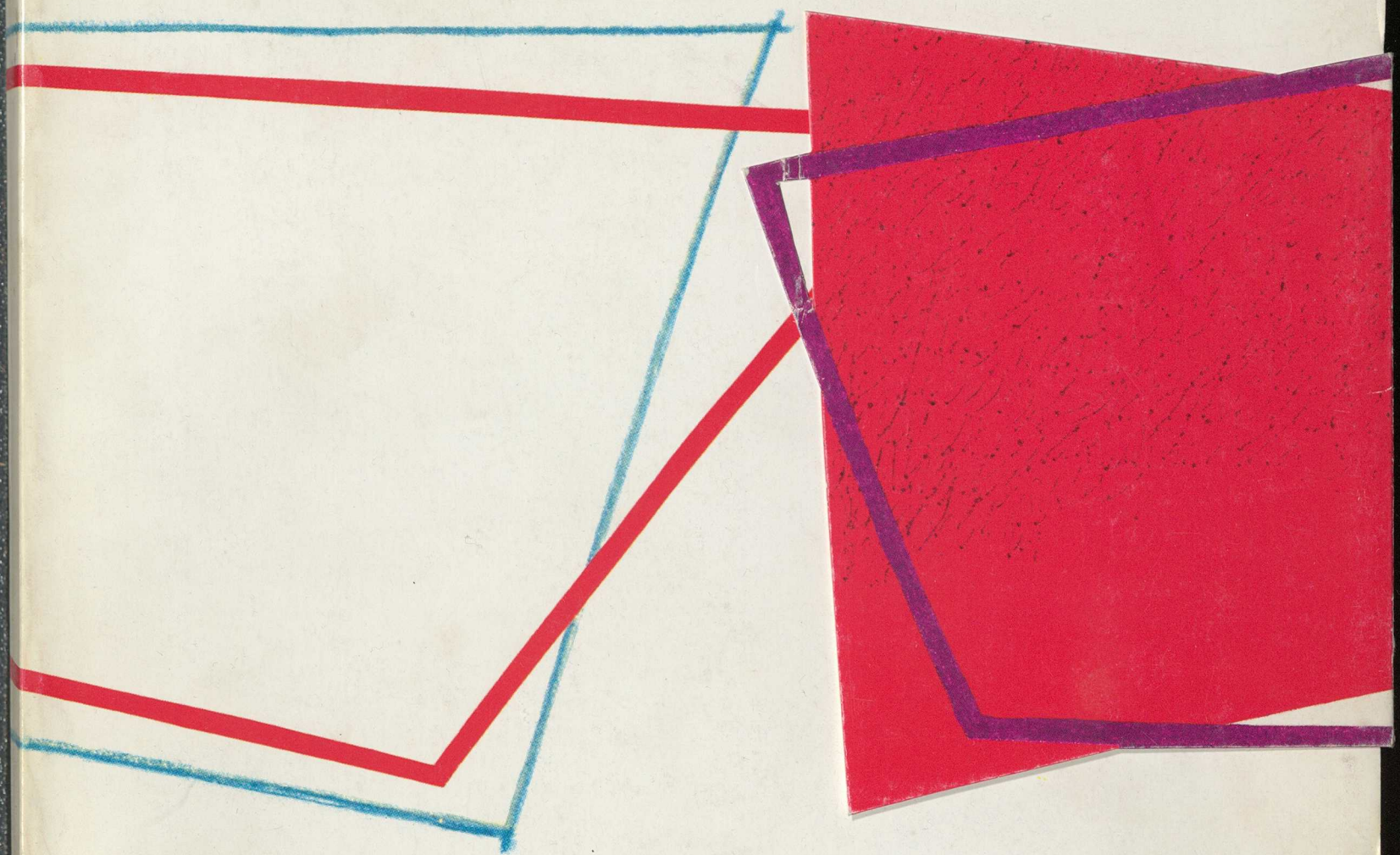


UNA STRETTA DI MANO les bannières de la solidarité

UNA STRETTA DI MANO

les bannières de la solidarité

Museo Nazionale del
Risorgimento Italiano

Regione Piemonte
Assessorato alla Cultura

REGIONE PIEMONTE
Assessorato alla Cultura - Settore Beni
e Sistemi Culturali

MUSEO NAZIONALE DEL RISORGIMENTO ITALIANO

Planification éditoriale: Bianca Gera

Coordination scientifique: Cristina Vernizzi

Reproductions photographiques: Gabriele Mariotti

Traduction: Centre Culturel Français de Turin

UNA STRETTA DI MANO
Les bannières de la solidarité

Strasbourg, Parlement européen
Espace jouxtant la salle Willy Brandt
23-27 octobre 1995

Organisation: Cristina Vernizzi, Alberto Vanelli, Enzo De Paoli, Bianca Gera, Rosella Checchia

Collaborations: Lucia Cenerini, Enrica Malcotti, Laura Minoretti, Diego Robotti, Sebastiano Solano, Marco Sorrentino

Conception mise en place: Gianluigi Matta

Mise en place et montage: Ditta Arena, Sergio Tone

L'image en couverture de Claudio Rotta Loria reprend l'installation qu'il a réalisée pour l'exposition.

2 ISBN 887678103X

Sommaire

Présentations
5 Giampiero Leo
7 Franzo Grande Stevens

9 **Union et fraternité** Renata Allio

15 **Les facettes de la solidarité** Diego Robotti

33 **Les bannières au Museo del Risorgimento** Cristina Vernizzi

37 **«Notre étendard»** Bianca Gera

57 **Quatre brodeuses à Turin** Anna Spagnoli

67 **Arts décoratifs, symbolique et figuration dans les bannières de l'associationnisme piémontais** Giovanna Ginex

81 **Les images des bannières** Fiches de Rosella Checchia

107 **A Strasbourg, pour exposer son histoire**
108 *La Société de Secours Mutuel et d'Instruction entre Patrons et Ouvriers Horlogers à l'inauguration de sa bannière* Paola Belloni
110 *La précieuse bannière que le roi voulut récompenser…* Rosella Checchia
112 *Que de peine pour cet étendard!* Marina Cha Bertinetti
114 *Monde catholique et mutualisme: l'exemple de l'association de San Genesio* Gianluigi Matta
116 *La femme pour la femme: la Société Nationale de Patronage et Secours Mutuel pour les Jeunes Ouvrières* Maria Bellocchio
118 *La Coopérative de Villar Dora: activité et activisme dans un paysage de conte de fées* Rosella Checchia
120 *Une glorieuse Société de métier: l'antique Université des Menuisiers* Gianluigi Matta
122 *Mythologie et modernité dans la bannière de la Société de Secours Mutuel Représentants Voyageurs et Placiers de Commerce* Paola Bertolino

La disponibilité du Parlement Européen à accueillir à Strasbourg l'exposition d'antiques bannières de Sociétés de Secours Mutuel piémontaises confirme l'intérêt qui, ces derniers temps, s'est créé autour de la mutualité.
On a longuement discuté de ce que représentent, aujourd'hui, les Sociétés de Secours Mutuel. On tente de comprendre quel sera leur futur et à travers des initiatives de toute sorte – des congrès aux recensements, des expositions… à l'approbation de lois spécifiques – on tente de définir leur rôle possible, à la lumière des nouvelles conditions sociales et économiques qui sont en train de se dessiner. Dans cette optique, il convient toutefois de repenser également à leur passé.
En Piémont comme dans le reste de l'Italie, le mutualisme a représenté un mouvement fort, ancré et persistant. Dans notre région notamment, le phénomène a connu une portée non indifférente, en raison de sa primauté temporelle et de son importance numérique.
L'oeuvre des milliers d'associations qui ont existé (plus de quatre mille associations ont été recensées dans le Piémont à lui seul) a laissé une trace considérable. Certains des bâtiments utilisés dès l'époque de la fondation des associations, sont restés en fonction en tant que siège social ou abritent des activités récréatives ou d'instruction (théâtres, cinémas, écoles); des archives et des matériels historiques de toute sorte ont été conservés, de nombreuses et splendides bannières ont été sauvées.
C'est justement sur celles-ci que l'exposition organisée à Strasbourg, que ce catalogue accompagne, veut attirer l'attention. Même à travers le choix restreint qui est proposé, il est possible de se faire une idée de ce que la bannière a représenté pour toute Société: elle n'a jamais été un simple objet, quoique beau et richement décoré, à exposer; mais au contraire, elle a toujours été le "symbole" de la Société.
Les pièces reproduites dans la présente publication sont de différentes provenances. Certaines d'entre elles appartiennent à des associations mutualistes, d'autres à des particuliers, à des paroisses ou à des associations diverses. Elles proviennent de sociétés encore en activité, de sociétés qui ont été fermées, de sociétés qui ont été transformées. Sur certaines bannières, on peut lire les étapes illustrant leur histoire: inscriptions modifiées, décorations retouchées, figurations ajoutées ou enlevées. L'image la plus significative que les sociétés ont dû éliminer de leur bannière est la poignée de mains fraternelles, l'emblème caractéristique du secours mutuel: un acte que les associations ont accompli malgré elles, contraintes par le fascisme à effacer tout signe d'indépendance à l'égard du régime.
Mais dès que cela a été possible, les "mains fraternelles" sont revenues trôner sur les bannières, avec fierté, avec amitié.
Une poignée de main qui dure encore aujourd'hui.

Giampiero Leo
Assesseur pour les affaires culturelles
de la Regione Piemonte

Union et fraternité

Renata Allio

Les conditions de vie des ouvriers piémontais au milieu du XIXe siècle étaient très dures et les salaires ne leur permettaient presque jamais de faire des économies en prévision des maladies, du chômage et de la vieillesse[1]. Les salaires quotidiens des ouvriers du textile atteignaient rarement une lire et demie; dans le même secteur, le plus répandu, les femmes percevaient de 50 à 60 centimes par jour, les enfants 30-40 centimes, c'est-à-dire l'équivalent d'un kilo de pain noir, pour 12-14 heures de travail. Les ouvriers spécialisés et, en été, les maçons étaient mieux payés.

Seules les journées de travail effectives étaient rémunérées; on travaillait également le samedi, mais normalement on ne travaillait pas pour les fêtes religieuses et civiles, qui dans l'ensemble étaient nombreuses. Il y avait donc environ 290-300 journées de travail par an, beaucoup moins dans les filatures de soie et dans les autres activités saisonnières.

Même en travaillant toute l'année, les femmes et les enfants n'arrivaient pas à gagner le nécessaire à leur subsistance et, cependant, leur travail était indispensable pour permettre à la famille d'atteindre le seuil de survie. En cas de travail à temps plein, un ouvrier adulte célibataire parvenait à pourvoir à ses dépenses quotidiennes et peut-être même à faire quelques économies; une famille dans laquelle tous ou presque tous les membres étaient actifs survivait, quoique à de faibles niveaux de consommation; par contre un ouvrier, par son seul travail, ne pouvait pourvoir aux besoins de sa femme et de ses enfants, et si ceux-ci ne travaillaient pas, la famille était obligée d'avoir recours à la charité publique ou privée. Comme les salaires ne permettaient pas de faire des économies, sinon aux célibataires, les familles où le père tombait malade ou perdait son travail se retrouvaient dans la misère[2].

Les salaires agricoles étaient encore plus bas que les salaires ouvriers, même s'ils étaient complétés par des apports en nature.

Les couturiers, les cordonniers, les vendeurs ambulants, les boutiquiers, les fermiers, les métayers, les paysans propriétaires de modestes lopins de terre vivaient sans doute un peu mieux, mais ils n'étaient pas non plus en mesure d'affronter le risque des longues périodes de maladie.

C'est surtout pour faire face à ces situations humiliantes et quelquefois dramatiques que naquirent en Piémont, après 1848, les Sociétés de Secours Mutuel, afin de remplacer la bienfaisance par une prévoyance autogérée. Auparavant, la législation ne le permettait pas: en 1844 les corporations avaient été dissoutes et la loi interdisait la constitution d'associations de travailleurs quelles qu'elles soient. Quatre ans plus tard, le Statut Albertino reconnut aux citoyens le "droit de se réunir pacifiquement et sans armes" et des décrets d'août et septembre de la même année abrogèrent les

[1] Les informations disponibles sur le niveau des salaires piémontais au milieu du XIXe siècle ne sont guère nombreuses. Pour une synthèse bibliographique à ce propos voir: RENATA ALLIO, *Le origini della solidarietà organizzata: salari, assistenza e previdenza a metà dell'Ottocento in Piemonte*. In BIANCA GERA - DIEGO ROBOTTI, *Cent'anni di solidarietà. Le Società di Muto Soccorso piemontesi. Censimento storico e rilevazione delle associazioni esistenti*, Torino, 1989, vol. I, p. 29-35.

[2] Dans les principaux centres, les autorités locales organisaient pour les pauvres des formes d'assistance médicale et hospitalière gratuites plus ou moins efficaces, mais les malades ne percevaient aucune indemnité.

normes du code pénal en opposition avec les nouvelles libertés. Quelques jours après, le 12 octobre 1848, naissait à Pinerolo la première Société de Secours Mutuel sous le nom d'"Association Générale entre les Ouvriers". Exemple bientôt suivi dans de nombreuses autres villes piémontaises, si bien qu'à la fin du XXe siècle, rares étaient les communes ne comptant pas au moins une Société de Secours Mutuel.

Les premières mutuelles conservèrent parfois certaines caractéristiques et expressions propres aux corporations, comme le choix d'un saint protecteur et la distinction des inscrits entre les "artisans" et les "apprentis"[3]; toutefois les caractères innovateurs des Sociétés créées après 1848 furent importants. Y furent admis des travailleurs provenant de secteurs différents, même si, au début, la présence des artisans et des boutiquiers resta franchement prépondérante[4].

Le modèle de statut de la société pinérolaise fut sans doute emprunté à des sociétés analogues existant déjà en France et ailleurs en Europe et fut reproduit, avec de modestes variantes et de petites adaptations, aux différentes réalités locales, par les Sociétés qui furent créées dans les divers centres du Piémont.

La croissance du mouvement mutualiste fut constante pendant les décennies qui suivirent, comme le montrent les statistiques périodiques du Ministère de l'Agriculture, de l'Industrie et du Commerce, statistiques qui néanmoins sous-estiment le phénomène, car elles ignorent la présence de nombreuses Sociétés de taille modeste et de courte durée[5].

Année du relevé	Sociétés enregistrées
1862	133
1873	363
1878	489
1885	816
1895	1.330

L'objectif de ces associations était, avant tout, l'assistance en cas de maladie, la diffusion de l'instruction élémentaire et technique et, souvent, la gestion de magasins de produits de première nécessité à des prix fixés.

Aux côtés des membres travailleurs ordinaires, qui payaient les cotisations prévues et jouissaient de l'assistance, presque toutes les Sociétés admettaient des membres honoraires ou des bourgeois méritants, qui faisaient des dons ou offraient gratuitement leurs services en faveur de l'association. De nombreux médecins, des avocats, des hommes de loi, héritiers de la tradition philanthropique piémontaise, se firent les promoteurs des Sociétés et leur prodiguèrent patronage, oeuvre et conseils. Ne pouvant presque jamais, de par le statut, recouvrir de charges sociales, ces membres bourgeois transmirent aux associations de travailleurs certains traits typiques de leur culture: la modération politique et sociale, le libéralisme, l'esprit laïque, positiviste et constructif. C'est probablement par leur intermédiaire que se répandit dans les sociétés la culture du *self-help*.

Durant le Risorgimento, de nombreuses sociétés conférèrent la charge de membre ou de président honoraire à d'éminentes personnalités politiques, dont Garibaldi, qui était largement le favori.

A côté des Sociétés Générales, qui accueillaient des ouvriers manuels de toute sorte, des sociétés de travailleurs appartenant à des secteurs bien déterminés virent progressivement le jour, des sociétés de paysans, d'enseignants, de militaires. Les travailleurs catholiques constituèrent leurs sociétés et les mutuelles d'entreprise firent également leur apparition. Parfois, le propriétaire de la fabrique participait à la fondation et à la gestion de ces mutuelles, il tentait ainsi de conditionner les choix de ses employés et d'acquérir du mérite auprès d'eux, en atténuant leur mécontentement face aux maigres salaires et aux dures conditions de travail. Par contre, à partir de 1870, certaines sociétés de métier organisèrent, outre l'activité mutualiste, des initiatives syndicales de résistance.

L'admission des femmes se révéla souvent problématique. Le salaire féminin était si bas qu'il était difficile pour les femmes de mettre de côté les modestes cotisations à verser à la société. D'autre part, les horribles conditions de travail dans les fabriques textiles, la malnutrition et les conséquences débilitantes des accouchements trop fréquents faisaient que les femmes étaient plus sujettes aux maladies. La présence féminine, qui représentait un poids pour l'administration, n'était pas toujours bien vue; c'est ainsi que souvent des sociétés féminines virent le jour, avec une gestion séparée, aux côtés de leurs "consoeurs" masculines. Presque toujours numériquement plus modestes, les sociétés féminines réalisaient des bilans faméliques, qui limitaient forcément leurs initiatives.

Le but principal des sociétés, le but mutualiste, fut atteint, au début, grâce au versement d'une cotisation d'une lire par mois, avec une indemnisation d'une lire par jour aux malades à compter du troisième ou quatrième jour de maladie, outre l'assistance gratuite du médecin ou du phlébotome et souvent la distribution des médicaments[6]. Les dons des membres honoraires permettaient d'équilibrer les bilans, ainsi que le service gratuit ou semi gratuit de médecins philanthropes.

Les projets de création de caisses de pensions pour les invalides, les malades chroniques et les personnes âgées furent bien plus difficiles à réaliser. Pour verser des pensions au minimum vital, les Sociétés de Secours Mutuel auraient dû avoir la possibilité de rassembler des contributions d'une certaine entité, que les travailleurs n'étaient pas en mesure de payer.

La plupart des sociétés parvinrent par contre à organiser des cours d'alphabétisation pour adultes et des écoles de préparation au travail, qui obtinrent souvent la reconnaissance de l'autorité ministérielle et donnèrent des résultats flatteurs[7].

Dans les petites communes, où les écoles sociales étaient les seules écoles pour adultes, la fréquentation fut généralement accordée aux personnes qui n'étaient pas membres. Comme pour l'assistance médicale, le service scolaire bénéficia du volontariat ou des prestations à salaire réduit de nombreux enseignants, qui, motivés par des raisons éthiques, se consacrèrent à ces tâches avec dévouement.

La plupart des sociétés constituèrent également une bibliothèque, parfois très riche, rassemblant souvent des livres donnés par des intellectuels et des érudits locaux. Les choix sociaux allaient vers les manuels d'initiation aux professions, agronomie, histoire, géographie, instruction civique, hygiène et médecine élémentaire. Dans le domaine littéraire, ce sont les classiques italiens (avec de nettes préférences pour Dante et Manzoni), les poèmes épiques et chevaleresques et le roman social français[8] qui dominaient. Par ailleurs, les sociétés piémontaises étaient abonnées à un périodique au moins, généralement la "Gazzetta del Popolo", et/ou un journal local.

La formation professionnelle fut aussi encouragée par des visites aux grandes expositions nationales et internationales ou, plus modestement, en invitant les membres à des expositions locales de produits du travail agricole et artisanal.

Les magasins et les coopératives de consommation ouverts par les Sociétés de Secours Mutuel, quoique souvent de taille réduite, obtinrent eux aussi de bons résultats. Les difficultés économiques du début des années cinquante, notamment la disette de 1853-54, donnèrent l'idée à certaines mutuelles d'instituer des "comités de prévoyance" chargés d'acheter en gros des denrées de première nécessité à distribuer aux membres à des prix établis.

Le succès de l'initiative porta à l'organisation de véritables magasins coopératifs, qui, avec le temps, étendirent leur activité, admirent ceux qui n'étaient pas membres et donnèrent naissance à une gestion séparée de la gestion de la mutuelle dont ils découlaient. Le magasin de l'Association Générale des Ouvriers de Turin est le cas le plus représentatif, qui après la fusion avec la Coopérative des Cheminots, donna naissance en 1899 à l'Alliance Coopérative Turinoise, un colosse dans le système de distribution de Turin, puis du Piémont. L'ACT réalisa un chiffre d'affaires croissant d'année en année, jusqu'après la première guerre mondiale, lorsque les violences fascistes l'empêcherent d'opérer[9].

Jusqu'à la première guerre mondiale, le rôle des Sociétés de Secours fut de toute première importan-

[3] C'est le cas, par exemple, de l'Association Générale de Secours Mutuel entre Artistes et Ouvriers, née à Casale Monferrato en 1850.

[4] Au milieu du XIXe s. la catégorie professionnelle la plus représentée à l'intérieur des sociétés semble être la catégorie des maçons, suivis des boulangers, des cordonniers, des tailleurs et autres artisans. L'adhésion paysanne était alors bien plus modeste.

[5] Une recherche réalisée ces dernières années a conduit au recensement de plus de quatre mille sociétés fondées en Piémont de 1848 à nos jours (BIANCA GERA-DIEGO ROBOTTI, *Cent'anni di solidarietà*, cit.)

[6] Lorsqu'elles ne pouvaient prendre en charge les médicaments, les sociétés stipulaient généralement des accords avec les dispensaires locaux pour la distribution aux membres de médicaments à prix réduits.

[7] Dans le domaine de l'instruction les femmes furent également pénalisées, devant souvent se contenter d'écoles du dimanche au lieu de cours du soir fréquentés par les hommes. En effet, les travaux domestiques, ajoutés au travail à l'usine, laissaient bien peu de temps libre aux femmes.

[8] Sur ce sujet voir les essais de RENATA ALLIO E BIANCA GERA in *Il tempo del riposo. Squarci di vita sociale del proletariato torinese di fine secolo*, Milano, Feltrinelli, 1991.

ce du point de vue prévoyance, économique et social. La prévoyance autogérée constitua un pas en avant extrêmement significatif dans la conquête de la conscience d'appartenir à une classe porteuse d'intérêts communs, mais aussi d'une dignité et d'une culture autonome. Ecoles et bibliothèques suppléèrent aux carences de l'Etat libéral et les magasins qui vendaient des denrées alimentaires à des prix fixes facilitèrent les consommations des ouvriers, tout en améliorant leurs conditions de vie.

Bien qu'apolitiques, les sociétés se firent souvent le porte-parole auprès des autorités locales des besoins des travailleurs, notamment en ce qui concerne le travail et l'instruction; elles demandèrent une réduction des charges fiscales et tentèrent, par différentes initiatives, de satisfaire les exigences des ouvriers, artisans et paysans. En cas de chômage, elles distribuèrent des indemnités extraordinaires, organisèrent des comités de placement, et certaines sociétés prirent même des adjudications publiques et privées au nom et pour le compte des inscrits et leur avancèrent les fonds nécessaires pour participer aux concours.

Dans le domaine de la santé, les mutuelles se chargèrent de la vaccination gratuite des inscrits et de leurs conjoints, elles diffusèrent des normes d'hygiène et de prophylaxie en cas d'épidémie et encouragèrent l'amélioration hygiénique des habitations et des lieux de travail. Dans les limites de leurs possibilités, elles financèrent, outre l'assistance médicale, les cures thermales et, pour les enfants rachitiques ou scrofuleux des membres, des cures d'héliothérapie

Elles essayèrent de faciliter le petit crédit aux artisans et aux paysans, allant même parfois jusqu'à promouvoir ou gérer des banques populaires, qui prêtaient aux membres de modestes sommes à des taux d'intérêt réduits.

Les sociétés ne négligèrent pas non plus les loisirs de leurs inscrits et favorisèrent la création de compagnies d'acteurs amateurs, de chorales, d'amicales de boulistes; elles organisèrent des repas, des bals, des tombolas et des fêtes à l'occasion des festivités civiles et religieuses, devenant ainsi des lieux de rencontre et de socialisation, avec les inévitables ivresses du dimanche.

A la mort des membres, les mutuelles versaient aux conjoints une contribution pour les frais de sépulture, appelée "demi sépulture", et, en l'absence de parents, prenaient en charge tous les frais. La bannière, bordée de noir, suivait toujours le cercueil, en compagnie d'une délégation de la société.

Des formes complémentaires d'assistance furent mises en place pour les membres connaissant de graves difficultés économiques, pour les veuves, pour les orphelins, pour les familles des jeunes appelés sous les drapeaux. Les mutuelles féminines distribuaient des dots, bien que modestes, aux membres des familles particulièrement démunies et versaient de petites indemnités aux accouchées[10].

Des aides extraordinaires furent délibérées en faveur des populations frappées de calamités, en faveur des chômeurs et, avec l'avènement du XXe siècle, à quelques occasions, pour soutenir les luttes syndicales. Dans tous les cas, outre destiner des fonds sociaux, les mutuelles organisèrent des collectes publiques.

Avec la loi du 15 avril 1885, l'Etat réglementa la reconnaissance juridique des Sociétés de Secours Mutuel. Néanmoins cette reconnaissance n'était pas obligatoire et, à part de nombreuses mutuelles de la province de Novare, au cours de la période précédant la première guerre mondiale, les sociétés piémontaises utilisèrent rarement cette faculté, craignant des ingérences de l'état. En général, elles prirent la personnalité juridique uniquement pour pouvoir souscrire l'acte d'achat du siège social. Avec la création de l'assistance et de la prévoyance publiques, les Sociétés de Secours Mutuel perdirent petit à petit de leur importance. Mais nombre d'entre elles restèrent et restent encore en vie, généralement comme centres récréatifs; certaines d'entre elles conservent encore leur fonction d'origine, en complétant l'assistance publique là où elle est insuffisante.

Parmi les sociétés qui ont survécu, on trouve encore les différents types de mutuelles nées pendant le XIXe siècle: les sociétés générales, de métier et de catégorie, religieuses, féminines. Elles gardent presque toutes leur nom d'origine, brodé d'or, sur leur bannière.

[9] Le conseil d'administration de l'ACT démissionna en novembre 1922 à la suite des dévastations et des incendies provoqués par les fascistes. L'Alliance gérait alors huit pharmacies et ses boulangeries fournissaient un tiers des besoins de la ville. Le chiffre d'affaires global de la coopérative se chiffrait à environ quatre-vingts millions (ACT, *Relazione della commission governativa*, Torino, s.d., p. 20 e 21).

[10] La dot était donnée en cas de mariage, mais souvent elle était également accordée aux membres pauvres qui étaient célibataires à leur quarantième anniversaire.

Les facettes de la solidarité

Diego Robotti

Le mutualisme prend différentes significations en fonction de l'époque où on le considère.

Si l'on n'examine que le XIXème siècle (siècle où les sociétés ouvrières de secours mutuel se répandent dans les pays d'Europe, même si c'est avec des délais différents en fonction du degré de développement économique et de l'extension des libertés civiles), on est évidemment enclin à l'assimiler à la première réponse organisée des classes d'artisans – et des noyaux encore sporadiques de classe ouvrière – face au processus inexorable de prolétarisation et aux risques d'indigence qui en découlent. C'est dans cette optique que ressort avec netteté la poussée violente des grandes masses de travailleurs vers la création d'organisations d'autodéfense. On peut même entrevoir dans le mutualisme, comme dans les premières organisations de résistance, le signe de la conscience de classe naissante des travailleurs: de même que, sur les lieux de travail, les ligues de résistance poussent dans les cordes le paternalisme patronal, sur un autre plan les sociétés de secours mutuel mettent à jour la méfiance des salariés à l'égard de la bienfaisance, qu'elle soit ecclésiastique ou étatique. En un mot, ce qui ressort le plus du mutualisme, dans le cadre de la société du XIXème siècle, c'est la discontinuité.

Si, par contre, on étend la période considérée à un intervalle de temps plus large (grosso modo de la moitié du XVIIIème siècle à la première guerre mondiale), on constate qu'il existe des éléments de continuité non négligeables, notamment en ce qui concerne les traditions associatives des classes populaires, les mentalités et les rites.

Deux façons complémentaires, non alternatives, d'aborder ce mouvement. L'une permet de relier le développement impétueux du mutualisme dans les centres moyens-grands du Piémont, de la Lombardie et de la Ligurie, au milieu du siècle dernier, aux transformations sociales et productives du premier industrialisme italien. L'autre offre une explication de certaines persistances tant symboliques que substantielles. En effet, l'optique "longue" permet de rechercher les racines des appareils cérémoniels et, en même temps, d'allier aux traditions les plus fortes de l'associationnisme populaire certains comportements qui autrement seraient inexplicables, comme la persistance assez longue, jusqu'au début du XXème siècle, d'une solidarité "de métier" qui ne recule pas devant la solidarité de classe, mais, bien au contraire, cohabite et s'entrecroise avec elle.

Le démantèlement définitif des "groupes" sociaux sur lesquels se basaient les sociétés de l'Ancien Régime laisse un vide énorme quant à la tutelle des intérêts "privés". Pour les classes populaires, la transition est, du moins dans un premier temps, rien moins que séduisante; elle est même douloureuse, voire tragique: le libéralisme économique a pour effet immédiat la compression des salaires et l'augmentation du travail; la représentation politique restera, pendant quelques décennies encore, l'apanage d'une petite minorité de classes possédantes. La société de secours mutuel, bien vue des élites dominantes car il s'agit d'une association non subversive dont le but est la prévoyance, est la première – et la seule pendant plusieurs décennies – organisation populaire, le trait d'union entre la société corporative et les sociétés démocratiques et modernes de masse. En elle s'expriment toutes les exigences "d'association" des classes subalternes, tant les exigences propres du mutualisme originel (prévoyance, assis-

tance, instruction) que les exigences "impropres". Ces dernières, on aura l'occasion de le voir, ne sont pas du tout secondaires dans l'ensemble des activités effectivement exercées par le mouvement mutualiste.

Au contraire, la société de secours mutuel sert de "sage-femme" à une multitude d'autres associations. De la coopération de consommation, de crédit et de travail au comptoir de vente, du cercle récréatif à l'organisation de représentation des intérêts locaux, jusqu'aux activités culturelles les plus diverses, comme les bibliothèques, les chorales et les fanfares, les compagnies d'acteurs amateurs, les cinématographes, l'éventail au grand complet des activités de l'associationnisme populaire moderne a été initialement expérimenté dans le mutualisme.

Cette fertilité doit être interprétée, à mon avis, pour ce qu'elle est effectivement: le mutualisme ne doit être ni exalté ni diminué. Il a représenté le premier "tremplin" de l'associationnisme populaire et c'est en lui qu'ont pu se manifester et surtout s'organiser tous les besoins (au départ simples et matériels, puis, au fur et à mesure toujours plus complexes et culturels) des travailleurs.

Universalité et exclusivisme de la solidarité

Pour évaluer le caractère d'une association, il est essentiel de regarder, en premier lieu, les conditions qui sont nécessaires pour y être admis et, en second lieu, la disparité éventuelle des pouvoirs attribués aux différentes catégories d'adhérents. C'est autour de ces caractéristiques que tourne l'évolution des premières sociétés mutuelles, tant les associations de tous les ouvriers que les associations réservées exclusivement à un certain type d'adhérents.

Pour les premières, qu'on appelle les sociétés "générales", les seules formes d'exclusion sont liées au sexe (uniquement les hommes) et à la condition sociale (uniquement les ouvriers et les artisans). En général, il n'y a pas de différenciation interne: chaque membre exprime une seule voix.

Pour les secondes, appelées aussi "particulières", non seulement les conditions d'admission sont beaucoup plus détaillées, mais, surtout, les pouvoirs à l'intérieur de l'association sont souvent distribués de façon inégale.

Bien qu'elles soient moins "modernes" – ou peut-être à cause de cela – on peut mesurer dans les sociétés particulières l'évolution des comportements associatifs, le passage laborieux du particularisme exaspéré de la tradition corporative à l'acceptation des règles d'une société libérale et ouverte.

Vous trouverez ci-après un panorama synthétique des sociétés de secours mutuel particulières. A part les associations de métier, qui sont plus liées à une matrice corporative directe et par conséquent plus représentatives de l'esprit particulariste, on examinera les autres associations sectorielles: agricoles, catholiques, militaires et féminines.

Les sociétés de métier

Les sociétés de métier représentent une part minoritaire du mutualisme piémontais. Sur les quatre mille associations qui ont existé, quelque trois cents s'avèrent réservées aux personnes appartenant à une catégorie professionnelle et il s'agit, généralement, d'associations de petite taille. Bien qu'il soit quantitativement limité, le mutualisme de métier est toutefois extrêmement vivace pendant plus d'un demi–siècle, de la moitié du XIXème siècle à la première guerre mondiale.

La société de métier constitue sous de nombreux aspects une anomalie dans le mouvement mutualiste. Le fondement du secours mutuel est la prévoyance solidariste, ouverte à tous ceux qui possèdent certaines conditions générales: une moralité exemplaire, ne pas être des malades chroniques, être artisans ou ouvriers (jamais employeurs), être en mesure de faire face régulièrement au versement de la cotisation mensuelle. Une fois que ces conditions sont remplies et que le montant de l'inscription est versé, l'adhésion est libre, on fait même tout pour l'encourager car plus le nombre de membres est élevé, plus la consolidation financière de la caisse de fonds est importante. Seule restriction à la libre adhésion: être domicilié dans la Commune où la Société possède son siège. Il ne s'agit pas d'une forme de chauvinisme, mais bien de garantir l'efficacité des contrôles quant aux déclarations de maladie qui, après remise du certificat médical, étaient vérifiées à domicile par des "visiteurs" – c'est ainsi qu'on les appelait – nommés tout exprès par le Conseil d'administration.

Les associations de métier ont des bases totalement différentes, car la culture associative sur laquelle elles reposent est tout à fait corporative.

La condition essentielle pour en faire partie est d'"appartenir" à un Art. Lorsque les premières mutuelles de métier se forment, au milieu du siècle dernier, la plupart des métiers artisanaux n'ont encore subi aucune des transformations apportées par l'industrialisme. Les professions auxquelles les statuts de fondation se réfèrent sont souvent calquées sur les définitions et délimitations particularistes transmises par le passé corporatif. A Turin, par exemple, à côté des associations possédant des centaines d'inscrits, comme les associations de typographes, de tailleurs, de forgerons, on dénombre une grande quantité d'autres sociétés comptant quelques dizaines d'adhérents, comme les associations de rubaniers, de chapeliers en soie ou de tisserands en soie et or.

Pour décrire les caractéristiques du mutualisme de métier, il est donc utile d'évoquer les vicissitudes des Corporations dans le royaume de Savoie jusqu'à la première moitié du XIXème siècle.

Le système corporatif et sa crise entre le XVIIIème et le XIXème siècle

L'origine des Arts – médiévale ou "classique", latine ou barbare, voire, selon certains, arabe – est complexe et controversée.

Très répandus et extrêmement puissants dans les Communes de toute l'Europe à partir du XIème siècle sous différentes appellations (*compagnie, scuole, fraternitates, fraglie, fratelee, ministeria, paratici, maestranze* en Italie; *confréries* et *métiers* en France; *gremios* en Espagne; *ambacht* ou *neerings* aux Pays-Bas; *ämter, innungen, zünfte, handwerke* en Allemagne), ils eurent, au-delà des singularités locales, des caractéristiques communes: un système hiérarchique interne très sévère, visant à réserver uniquement aux adhérents l'exercice de la profession, à travers le contrôle totalisant non seulement de la commercialisation, mais aussi de toutes les étapes de la fabrication, du recrutement de la main-d'oeuvre à l'approvisionnement en matières premières, des horaires de travail, aux salaires, aux prix et, surtout, aux techniques de fabrication.

Ricordo del Fausto giorno 9 luglio 1882, in cui la Società di Mutuo Soccorso dei Mastri Legnaiuoli, Ebanisti e Carrozzai di Torino adunavasi a convito nella Trattoria delle Indie per festeggiare la Onorificenza conferita da S. M. Umberto I al Presidente di essa Signor GIACOMO DEALBERTIS, fregiandolo del titolo di Cavaliere dell'Ordine Equestre della Corona d'Italia.

Dans le Piémont, les arts médiévaux ne connurent pas un développement particulièrement florissant par rapport à la puissance du système corporatif dans d'autres régions de l'Italie centro-septentrionale.

Par contre, le développement imprimé aux corporations piémontaises à l'Age moderne est fort intéressant pour les étapes successives de l'associationnisme de métier du XIXème siècle.

Les Arts, désormais touchés par une crise lente, mais irréversible, dans une grande partie de l'Europe, furent "relancés" par les souverains de la maison de Savoie, dans le cadre du processus d'édification de l'état absolu. Entre la fin du XVIème siècle et la première partie du XVIIIème siècle, à travers l'activité législative de la Cour, les vieux arts ou compagnies de métier furent remodelés (dans certains cas créés entièrement) sous la forme de l'Université de métier, bien plus compatible avec l'orientation centralisatrise des ducs de Savoie.

Les premières mesures en matière d'organisation corporative furent promulguées par le duc Charles-Emmanuel Ier dès 1582. Toutefois, il s'agissait en grande partie de normes d'intérêt local, à l'exception des Lettres Patentes du 7 janvier 1582 qui imposaient à ceux qui exerçaient les différents arts de se présenter aux juges locaux pour élire trois représentants, deux économes et un prieur, qui se voyaient confier des tâches de gouvernement interne et le pouvoir "en cas d'erreur, de châtier ceux qui failliront"[1].

La volonté explicite d'imposer le nouveau système corporatif "d'Etat" transparaît, par contre, dans les "Constitutions" de 1619 (2) qui ordonnaient, dans le cadre d'un projet institutionnel et économique bien plus vaste, à tous les "artistes" de se réunir devant des délégués du Souverain pour former les Universités.

Sur l'évolution des Universités turinoises entre le XVIème et le XVIIIème siècle, Simona Cerutti a proposé une périodisation intéressante:

"Nous pouvons cerner, schématiquement, trois périodes distinctes dans la vie des Universités de métier de la ville. Une première phase, qui suit les mesures de 1582 et de 1619, où se constituent quelques rares corporations, dont les toutes premières sont celles qui sont déjà mentionnées spécifiquement dans les statuts et qui sont donc soumises au contrôle municipal. C'est un mouvement faible qui – bien qu'encouragé après la peste de 1630 par de nouvelles ordonnances du gouvernement central – concerne encore un nombre restreint de métiers, lesquels donneront, comme nous le verrons, une documentation très particulière.

La deuxième phase, entre 1680 et 1730, voit au contraire une vitalité majeure des corps qui existent déjà et, notamment à la fin de la période, une véritable explosion du phénomène corporatif, avec la création, en l'espace de dix ans, de la plupart des associations de métier ou une confirmation de celles qui existent déjà. Enfin, une troisième phase, entre 1750 et 1770, qui correspond à une conflictualité accrue dans un grand nombre d'associations, et la confirmation des fractures verticales en leur sein entre maîtres et ouvriers. Elle conduira souvent à de véritables ségrégations des deux groupes à l'intérieur de la même université"[2].

Dans le même essai, il est fait mention des rapports entre ouvriers et maîtres au milieu du XVIIIème siècle:

"A partir du milieu du siècle, les ouvriers et les couches les plus faibles de la corporation subirent en somme de façon plus aiguë les effets d'un processus de "corporatisation" effective du tissu social, la restriction des espaces d'accès au métier, provoquée par une concurrence exacerbée sur les ressources économiques et politiques, devenues plus faibles dans tout le panorama urbain.

Les possibilités réduites d'atteindre le titre de maître transformèrent l'état d'ouvrier – jusqu'alors entendu comme transitoire – en une condition stable, pourvue d'une identité sociale définie et de ses propres intérêts, ne pouvant être partagés avec ceux des maîtres appartenant à la corporation. Le processus de fragmentation et de différenciation du tissu social connaît alors un nouveau développement: les ouvriers ratifièrent leur extériorité à l'université des maîtres en créant leurs propres enclaves en son sein ou en constituant de véritables organisations parallèles avec des statuts et des hiérarchies spécifiques. L'activité religieuse de la corporation put constituer une possibilité de gestion d'espaces relativement autonomes. En effet, dans certains cas du moins, on assista à une véritable séparation

[1] *Editti antichi e nuovi de' sovrani prencipi della real case di Savoia… raccolti d'ordine di Madama reale Maria Giovanna Battista, dal senatore Borrelli*, Torino, 1681, p. 935.

[2] SIMONA CERUTTI, *Corporazioni di mestiere a Torino in età moderna: una proposta di analisi morfologica*, in *Archivio di Stato di Torino, Antica Università dei Minusieri*, Torino, Einaudi, 1986, p. 60.

entre la corporation des maîtres et la compagnie religieuse, dont la gestion devint l'apanage des ouvriers; elle se caractérisa comme siège d'identité de groupe et – probablement – de soutien économique pour les membres les plus indigents"[3].

Ce qui est significatif dans la reconstruction de Simona Cerutti, ce n'est pas seulement l'apparition d'un contraste, pour le moment voilé, entre maîtres et ouvriers, mais ce sont surtout les modalités à travers lesquelles le besoin d'associations autonomes des travailleurs se manifeste: en effet, ils avaient tendance à s'approprier la gestion de la Compagnie religieuse correspondante (qui autrefois, avant l'institution de l'Université, ne faisait qu'un avec l'Art, ce qui fait que souvent la distinction entre les deux institutions est difficile) et à remettre en vogue les pratiques traditionnelles d'assistance réciproque en cas de besoin, pour préfigurer, parfois, de véritables caisses de secours mutuel.

Cependant, les critiques au système corporatif du XVIIIème siècle ne provenaient pas uniquement des ouvriers. A plusieurs reprises et de plus en plus fréquemment dans la dernière partie du XVIIIème siècle, différents économistes[4], de hauts fonctionnaires de la Cour, des membres des magistratures commerciales dénoncèrent le gel des activités économiques provoqué par des règles d'accès aux Universités extrêmement sévères (et souvent captieuses).

Toutefois, dans le royaume de Sardaigne, contrairement à qui se passe dans d'autres Etats plus prompts à accueillir les requêtes des économistes des Lumières, les Universités de métier parvinrent à la Révolution française sans être touchées par une intervention réformatrice. Le travail d'Ester De Fort sur "Mastri e lavoranti nelle università di mestiere fra Settencento e Ottocento"[5] montre que, bien qu'on assistât à des dispenses toujours plus fréquentes concernant le chef-d'oeuvre ou d'autres impositions onéreuses sanctionnées par les divers "Règlements aux chefs", la Cour hésitait à s'aligner, en la matière, sur la tendance suppressive qui atteignait la plupart des Etats européens et italiens.

Après la parenthèse de la domination française (qui avait étendu en Piémont l'interdiction de reconstituer, même seulement de fait et sous une forme quelle qu'elle soit, toute association de métier), Victor-Emmanuel 1er, avec le Manifeste du 10 août 1814, en application de l'édit de restauration générale du 21 mai, rétablit intégralement toutes les Universités.

La situation des activités de production était cependant bien différente de celle que le rétablissement en bloc de tous les mémoriaux publiés par le passé dessinait. Toutes les Universités déploraient la transgression très courante des règles et sollicitaient une nouvelle publication des anciens mémoriaux. Mais, dans bon nombre de cas, la réaffirmation solennelle des vieux règlements ne pouvait suffire. Nombreux étaient les métiers (par exemple le cordonnier) où le nombre de boutiques régulièrement en fonction dépassait de beaucoup le nombre de maîtres inscrits. De plus, dans certains secteurs, la naissance de la manufacture et son évolution technologique relativement importante avaient désormais érodé les bases mêmes du système corporatif. Les Universités des tailleurs, des tisserands, des passementiers, par exemple, s'opposèrent en vain à la crise de la boutique artisanale en tant qu'axe de la production: dans le secteur textile, les fabrications qui se servaient des métiers mécaniques étaient désormais en majorité et le processus de concentration des ateliers inéluctable.

Dès 1820, les critiques visant le système corporatif reprirent de la vigueur, émanant non seulement des entrepreneurs, mais aussi de nombreux fonctionnaires d'Etat. L'attitude qui l'emporta fut extrêmement ambiguë: d'un côté, on choisit de garder en vie formellement les Universités, vu leur fonction de contrôle social et idéologique (pour s'y inscrire il fallait professer la religion catholique), de l'autre, les dispenses concernant le chef-d'oeuvre (c'est-à-dire l'examen technique présenté devant une commission de l'Université) foisonnèrent pour arriver à une abolition définitive en 1838.

Entre-temps, les Unions Pies se multipliaient, ou, comme on l'a déjà mentionné, les associations de travailleurs, avec des buts – du moins formellement –

[3] SIMONA CERUTTI, cit. p. 76-77.

[4] Voir, par exemple, GIAMBATTISTA VASCO, *Delle Università delle arti et dei mestieri*, première édition, Milano, Veladini, 1793, reproduit in LUIGI DAL PANE, *Il tramonto delle corporazioni*, Milano, 1940.

[5] In *Storia del movimento operaio, del socialismo e delle lotte sociali in Piemonte*, Bari, De Donato, 1979, p. 89-142.

religieux et mutualistes. Ces associations étaient cependant entravées par les autorités qui craignaient leur danger social car elles étaient constituées d' "apprentis" et étaient donc, sinon opposées, autonomes par rapport aux Universités toujours plus considérées comme une représentation des intérêts des maîtres uniquement.

Signes précurseurs de la suppression générale, les Lettres Patentes du 12 août 1841 abolirent tout régime de contrainte sur l'industrie de la soie.

Enfin, l'acte conclusif, longtemps renvoyé, arrive. Les lettres Patentes du 14 août 1844 déclarèrent que: *"Toutes les Universités, Unions et Corporations d'arts et métiers qui existent encore dans Nos Etats, quelle que soit leur nature et leur dénomination, sont supprimées"*.

Associations de métier et secours mutuel

Comment réagissent les membres des Universités devant cette dissolution forcée ? Une première réaction – prévisible – consiste à essayer de conserver de quelque façon que ce soit le patrimoine et à garder en vie les pratiques religieuses. Deux domaines distants en apparence seulement: en effet, d'un côté, le patrimoine des ex-Universités est constitué, outre des dons et Oeuvres pies provenant de legs, de chapelles, d'instruments du culte, de reliques du saint patron, de l'autre les célébrations religieuses (saint patron, prières pour les âmes des frères défunts, funérailles des membres) représentent la seule occasion de se réunir, mais aussi, en même temps, de "faire la collecte", c'est-à-dire de recueillir légitimement les fonds nécessaires pour garder en vie un lien associatif, si faible soit-il.

Les tentatives pour recouvrer l'administration des différentes institutions de bienfaisance (dots, bourses d'apprentissage, subsides et "lits pour les incurables") se révèlent vaines dans un premier temps. Les instances présentées dans ce sens par les représentants des congrégations religieuses dérivant des ex-Universités sont régulièrement repoussées; motif: la perte de la qualité de "corps moraux" à la suite de la suppression[6]. Les associations sont donc obligées d'aborder le problème d'une nouvelle forme plus légitimée et plus "moderne".

Presque toutes les associations adoptent le modèle mutualiste, en essayant de toutes les façons possibles de l'adapter à leurs traditions. D'habitude, les statuts constitutifs s'attardent peu pour énoncer les objectifs de prévoyance (dont l'application est souvent renvoyée aux règlements à approuver par la suite), tandis qu'ils s'étendent sur des pages et des pages dans la précision des "frontières" professionnelles, des droits majeurs de certains membres (ex-membres de l'Université qui a été supprimée, maîtres pratiquant le "vrai" métier) par rapport aux autres (ouvriers, nouveaux inscrits, membres de professions "similaires") et des pratiques religieuses auxquelles tous les membres sont tenus de participer.

Pendant une vingtaine d'années environ (grosso modo entre 1850 et 1870), les sociétés de métier traversent toutes le même processus de révision statutaire et de réorganisation interne, en opérant un rapprochement progressif du modèle de la société de secours mutuel "générale". Certaines barrières professionnelles tombent, on admet parmi les membres les "similaires", on assimile les droits des nouveaux inscrits à ceux des anciens confrères de la corporation; en substance, on adopte toutes les mesures nécessaires à l'élargissement de la base sociale de l'association et pour rendre avantageuse l'inscription à un plus grand nombre de membres potentiels.

Le résultat de cette évolution donne, en général, une société de métier qui possède des finalités mutualistes normales, tout en se rattachant à la tradition de la corporation dont elle dérive, explicitement rappelée dans les premiers articles du statut, et s'engageant donc à honorer le saint patron et à garder en vie les pratiques religieuses du passé.

Par ailleurs, certains statuts mentionnent, parmi les buts, le placement des ouvriers, à travers un bureau interne prévu à cet effet et l'obligation (sanctionnée par des amendes ou même par l'expulsion) pour les "patrons de boutique" de s'adresser à ce bureau pour le recrutement. L'objectif de ces bureaux n'est pas du

[6] L'Archivio Storico della Città di Torino (A.S.C.T.) contient une grande documentation à ce sujet, en particulier les séries Affari Gabinetto del Sindaco (A.G.S) et Istruzione e Beneficenza (I.B.). Les cas les mieux documentés sont ceux du legs Ansaldi-Macesi (ex-Université des tailleurs), l'Oeuvre Pie Gaja (orfèvres).

tout philanthropique. On peut même y voir une résurgence, sous forme privée, du contrôle du marché du travail que les Universités avaient exercé jusqu'à quelques années auparavant et la tentative d"éviter la hausse des salaires dérivant d'une demande excessive de main-d'oeuvre spécialisée.

La diversité de composition sociale entre les Universités (gouvernées par les maîtres) et les Unions Pies (avec une prépondérance d'ouvriers) se répercute sur les sociétés de métier qui en dérivent. Dans les associations qui se rattachent à une Union Pie, la condition d'inscription est uniquement l'exercice d'un art, jamais la propriété d'une activité, et les règles statutaires sont dès le début centrées sur les problèmes que le travailleur doit affronter au cours de sa carrière professionnelle: l'apprentissage et le perfectionnement des techniques, le chômage, la mobilité.

L'indemnité de déplacement, en particulier, rejoint directement la tradition du "Compagnonnage" français[7], encore vive dans certaines associations. Le statut de la Société de secours mutuel Institut Pie des Chapeliers, par exemple, contient certains articles expressément consacrés aux voyages de travail, qui prévoient une indemnité pour "tout travailleur chapelier provenant de l'étranger et de l'intérieur" et un placement dans les fabriques de chapeaux de la ville.

Des normes semblables peuvent se lire dans les statuts des sociétés des chapeliers de l'Europe entière. En Piémont, d'importantes associations de chapeliers se manifestent également à Alessandria et à Andorno. A Turin, il existait aussi une petite société de chapeliers en soie. La solidarité entre chapeliers ne connaît pas de frontières territoriales. Il semble que toute société locale agisse en tant que filiale d'une seule, grande association internationale.

En ce qui concerne le chômage, après avoir constaté l'impossibilité pour les maigres caisses sociales de garantir une indemnité, notamment à l'occasion de crises graves, certaines associations tentent d'emprunter la voie de la fabrique coopérative où le membre momentanément sans emploi peut en trouver un. De nombreuses initiatives font long feu, d'autres, au contraire, se consolident, allant jusqu'à se transformer en solides entreprises coopératives.

Après 1870, des sociétés de métier dépourvues de racines corporatives commencent également à se former. Il s'agit en partie de nouvelles professions, liées au développement technique (les mécaniciens ou les gaziers, par exemple). D'autres fois, des catégories s'associent, ayant existé depuis toujours, mais pas assez nombreuses pour constituer un groupe d'intérêt, que le développement industriel et urbaniste est en train d'augmenter. C'est ainsi que naissent les premières Unions, associations qui, à part le mutualisme, se proposent de représenter et de défendre les intérêts de leur catégorie. Même si elles ne prévoient pas des formes de lutte syndicale, elles entendent agir à l'égard des employeurs pour une réglementation du travail, du recrutement aux horaires, ainsi qu'à l'égard des administrations publiques pour demander le lancement d'oeuvres importantes en mesure de combattre le chômage.

Certaines "vieilles" associations de travailleurs sont influencées par l'exemple revendicateur "doux" des Unions. Tout en ne modifiant pas leur appellation ou leur statut, elles se dirigent progressivement vers des comportements semblables. En substance, l'association n'est plus centrée exclusivement sur l'assistance des membres, mais a tendance à élargir son champ d'action vers l'"amélioration" (c'est le terme le plus employé) des conditions de travail et de vie des personnes qui travaillent dans le secteur, même si elles ne sont pas inscrites.

L'exemple le plus représentatif d'évolution d'une société de métier dérivant d'une ancienne Union Pie est la Société des ouvriers forgerons "Archimede". Outre une activité traditionnelle en faveur de la formation professionnelle des enfants des ouvriers, l'Archimede encourage différentes initiatives visant à la

[7] Nées en France à la fin du Moyen Age avec des objectifs d'assistance mutuelle et d'instruction professionnelle, en opposition aux corporations, il s'agissait d'associations d'ouvriers uniquement, avec des caractéristiques semblables à celles des sociétés secrètes. Les membres devaient accomplir un "tour de France" pour se perfectionner dans leur domaine et dans chaque ville étaient accueillis par les "vénérables" et reconnus grâce à des mots d'ordre et des signes conventionnels. Les formes de lutte pratiquées par les compagnons (boycottages, grèves) débouchèrent sur les premiers syndicats ouvriers après la révolution industrielle.

Un exemple de l'influence de la tradition du Compagnonnage sur les premières luttes ouvrières en Italie aussi est constitué par la Société des tisseurs de Crocemosso, dans le Biellese, à l'intérieur de laquelle opérait (selon les dires de la police) un comité de grève dont les membres étaient secrets pour les membres mêmes de l'association.

diffusion de ce que nous appellerions aujourd'hui la culture industrielle. Parmi elles, la section consacrée à la mutualité et à la coopération ouvrière à l'intérieur de l'Exposition Nationale de Turin en 1884 et la première Exposition Ouvrière de 1890. Le succès de cette manifestation à caractère national, organisée par quelques sociétés de métier turinoises avec le concours d'une grande partie de l'associationnisme mutualiste de la ville, donnera à l'Archimede le prestige qui lui permettra d'encourager et de réaliser la "Camera" (Bourse) du Travail de Turin, en 1891.

Sur les 69 sociétés qui, cette année-là, adhèrent à la "Camera" du Travail de Turin, 38 sont des associations de métier. L'implication des sociétés des seuls travailleurs dans le mouvement socialiste est, dès lors, lent mais relativement linéaire.

On ne peut pas en dire autant des sociétés qui comprennent ouvriers et patrons de boutique, associations typiques concernant des métiers très spécialisés et avec un effectif si restreint qu'il conduit à un fusionnement entre l'association des maîtres et l'association des ouvriers. Souvent, en dépit de la convergence, les statuts prévoient une disparité des droits entre maîtres et ouvriers qui ne peuvent recouvrir la charge de président et élisent un nombre de conseillers d'administration inférieur à la moitié des composants. Cette situation est surmontée (normalement pendant les vingt dernières années du siècle) non sans d'âpres discussions internes[8]. La "démocratisation" des associations a pour effet immédiat une revitalisation, car maints travailleurs, généralement plus nombreux que les patrons, se voyant reconnaître les mêmes droits, sont portés à s'inscrire. Souvent même, lors du premier renouvellement des charges au sein de la société, c'est un ouvrier qui est élu à la présidence. Les propriétaires ne supportent guère cette prépondérance numérique et, même s'ils n'osent remettre en question la réforme statutaire, accusent la nouvelle direction de s'écarter de l'esprit originel de l'association, d'oublier les pratiques religieuses, de réduire l'association à une organisation de soutien de la "Camera" du Travail.

Les sociétés qui descendent des ex-Universités ne s'unissent pas toutes aux associations de travailleurs. Certaines d'entre elles conservent leur "pureté" d'origine et continuent à être réservées aux propriétaires. Dans ce cas, l'indemnité de maladie est en réalité une activité secondaire de l'association, tout en restant formellement sa raison sociale. Les caisses de retraite, l'assistance hospitalière aux malades chroniques et l'administration des Oeuvres Pies remontant aux anciennes corporations revêtent beaucoup plus d'importance.

A la fin du siècle dernier, et petit à petit avec plus de force au cours des premières années de ce siècle, certaines associations de patrons prennent explicitement des fonctions de représentation syndicale dans la formation et dans la définition d'accords[9]. Ce rôle, qui naturellement durera jusqu'à la constitution des syndicats du patronat même dans les secteurs mineurs, ne fait qu'un avec le rôle de représentation des intérêts "inter-classes" de catégorie. Les Sociétés des patrons interviennent en tant que partie contractante pour représenter tous les propriétaires du secteur lorsqu'il s'agit de redéfinir, en compagnie des ligues ouvrières, les horaires de travail et les salaires (parfois en organisant des assemblées ouvertes aux patrons non inscrits afin d'entériner les positions adoptées). D'autre part, quand il s'agit de définir les prix et les tarifs des produits (cahiers des charges des oeuvres publiques, tarifs douaniers), cette même association agit vis-à-vis des administrations publiques au nom de tout le secteur productif de la ville en tant que noyau d'un "lobby" qui comprend aussi les travailleurs salariés et leurs Sociétés.

Par ailleurs, l'évolution vers un rôle para-syndical des Sociétés de patrons va de pair avec l'évolution des associations ouvrières. A la différence près que pour ces dernières, il existe, dès la fin des années 90, une ligue pour chaque secteur (même si parfois elle pos-

[8] Le cas le mieux documenté est le cas de la Société de Secours Mutuel des tapissiers en étoffes de Turin dont les archives historiques, presque intégrales, sont conservées, comme déjà mentionné, auprès de l'Archivio di Stato di Torino. Dans cette association, née en 1880 du fusionnement des sociétés des maîtres et des ouvriers, on se propose de reformuler les règles statutaires inégales dès le milieu des années quatre-vingt, mais on arrive au vote définitif en 1893 seulement. Cf. DIEGO ROBOTTI, *La Società di Mutuo Soccorso dei Tappezzieri di Torino (1858-1921)*, in *L'archivio dei tappezzieri di Torino. Tre secoli di tradizione del mestiere*, Torino, 1988.

[9] Voir à ce propos DIEGO ROBOTTI, *La Società di mutuo soccorso dei mastri falegnami di Torino* in *Antica Università dei Minusieri di Torino*, cit.

sède moins de force organisatrice que la mutuelle) et l'apport de la société de secours mutuel se concrétise dans le soutien à l'égard des luttes, à travers des collectes de fonds et le prêt des sièges, et non dans l'acceptation formelle de la représentation de catégorie.

Le monde du travail au grand complet n'est pas touché de la même façon ni dans les mêmes délais par l'avancée de l'industrialisation. A côtés des nouveaux ouvriers qui, petit à petit, quittent les campagnes, le monde traditionnel du travail citadin persiste encore pendant tout le siècle dernier: de petits artisans en voie de prolétarisation, des travailleurs très spécialisés, des apprentis.

Ce monde se concentre autour de la boutique et du métier. La boutique est bien plus qu'un simple lieu de travail, c'est l'école (souvent aussi la maison) de l'apprenti, c'est un microcosme de rapports personnels et de hiérarchies sociale et de génération où se déroule la vie professionnelle des individus. Le métier n'est pas seulement une somme de techniques, c'est un ensemble de connaissances et de comportements, codifié au cours des siècles et auquel chacun doit se conformer. Dans les secteurs où la boutique reste la structure productive porteuse, la solidarité de métier réapparaît, camouflée sous des associations compatibles avec l'idéologie libéraliste.

La crise définitive, et inéluctable cette fois, de l'ancienne mentalité corporative – de valeurs, hiérarchies et solidarité – a lieu, selon des cadences diverses, uniquement lorsque les techniques et surtout l'organisation productive sont bouleversées par la concentration en grandes fabriques, par la fragmentation des connaissances artisanales, par la disparition du métier comme patrimoine du simple producteur remplacé par l'exécution disciplinée d'actions simples.

Un processus long (et sans aucun doute douloureux), qui a démarré pendant la seconde moitié du XVIIIème siècle, qui s'est accéléré à Turin et dans la plupart des centres industriels piémontais après 1870 et qui s'est achevé au XXème siècle seulement, après la première guerre mondiale.

L'associationnisme de métier reflète dans ses grandes lignes le même comportement. A part le fait que, au tournant du siècle, les "vieilles" mutuelles corporatives et professionnelles (qu'elles soient patronales, ouvrières ou mixtes) doivent remplacer les organisations – désormais nécessaires – syndicales qui tardent à naître dans les secteurs mineurs. Ironie de l'Histoire: les descendants des corporations médiévales sont obligées de jouer les sages-femmes du système moderne de relations industrielles.

Les sociétés agricoles

Contrairement aux sociétés de métier, qui sont facilement reconnaissables rien qu'en fonction de leur appellation, les mutuelles agricoles ne sont pas aisément quantifiables. Les statistiques mêmes qui ont été réalisées par l'état italien sur les sociétés de secours mutuel – la première effectuée en 1862 et publiée en 1864 – ne fournissent aucun chiffre sûr. En effet, souvent, sous le titre générique de société mutuelle, peuvent se cacher des associations auxquelles, en réalité, adhèrent une majorité de paysans, pas seulement des journaliers mais aussi des métayers, des fermiers ou de petits propriétaires. Cette incertitude quant à la souche sociale effective des associations qui ont été constituées dans les communes à économie rurale a provoqué une constante sous-estimation du mutualisme agricole.

La seule voie permettant de vérifier la composition d'une association est la consultation des rôles des membres, documents qui normalement donnent la profession ou la condition sociale de chacun. A condition, naturellement, que les archives de cette association aient été conservées intégralement; fait plutôt rare, malheureusement.

A ce propos, Daniele Beruatto dans son essai sur les sociétés agricoles[10] observe:

"Souvent, la véritable nature de société agricole ou "mixte" se révèle d'une toute autre façon. C'est le cas de la "Société Ouvrière" de Cassine, fondée en 1854, dans l'Alessandrino. Dès 1856, la société se divisait pour donner naissance à une organisation agricole indépendante. D'autres exemples, concernant uniquement la réalité piémontaise, se retrouvent, outre la région d'Alessandria, dans la région d'Asti, de Cuneo, de Biella, dans la province de Turin. ... Entre 1862 et 1914, nous pouvons voir que sur le total des Sociétés de Secours Mutuel recensées en Piémont, ou qui laissèrent des traces de leur existence, il y a près de 397 sociétés agricoles à part entière, soit 9,52% du total... Ce sont dans les provinces de Cuneo, d'Asti et d'Alessandria que l'on rencontre les pourcentages les plus élevés, ce qui confirme l'importance que détenait l'économie agricole dans ces parties de la région".

Parmi les travailleurs des champs, on enregistre en substance une évolution opposée par rapport à celle des sociétés de métier urbaines: tandis que ces dernières ont tendance, avec le temps, à élargir leur base sociale, les premières, elles, ont tendance à la restreindre. Les épisodes de "scission" des agriculteurs vis-à-vis des sociétés générales originelles, avec formation successive de sociétés agricoles "pures", témoignent de la difficile cohabitation dans les même associations des intérêts des paysans et des ouvriers.

Les mutuelles générales à circonscription communale ne tiennent pas compte comme il le faudrait de certaines exigences qui sont prioritaires pour les paysans. Si ces derniers, lorsqu'ils ne sont pas de simples salariés, sont intéressés, dans un premier temps, par l'indemnité de maladie et par les services du magasin coopératif, ils expriment par la suite d'autres exigences liées à l'économie agricole: d'une part, l'assurance contre les dégâts provoqués par la grêle, l'incendie, les maladies du bétail, et, d'autre part, le crédit agricole, c'est-à-dire le prêt de petits capitaux au moment des semailles ou de la culture, à rembourser après la récolte.

Les attentes différentes du monde paysan par rapport au monde du travail industriel représentent également une clef d'interprétation utile quant à l'ensemble de l'associationnisme agricole à une époque plus récente.

A partir de la dernière décennie du XIXème siècle, on assiste, dans les campagnes piémontaises, à une floraison d'unions et de cercles ruraux, de laiteries et de caves sociales, de coopératives et de comptoirs agricoles, tandis que se diffusent minutieusement (au niveau du hameau ou de la bourgade) les assurances contre la grêle, les épizooties et les incendies.

Un phénomène qui reste encore en grande partie à étudier dans ses articulations.

C'est seulement en reconstruisant patiemment les vicissitudes singulières des différentes associations et en les réunissant dans des tableaux comparatifs cohérents (par typologie et territoire) que l'on pourra dresser une carte des comportements associatifs du monde paysan.

Membres de l'Union Agricole de Diano d'Alba devant le siège social.

[10] DANIELE BERUATTO, *Le società agricole*, in *Una stretta di mano. Le bandiere della solidarietà*, Torino, Regione Piemonte, 1993.

Les sociétés catholiques

Comme cela a déjà eu lieu pour les sociétés laïques, les sociétés ouvrières catholiques font leurs premiers pas en Piémont.

En juin 1871, don Leonardo Murialdo fonde à Turin l'Union des ouvriers catholiques, suivie, quelques mois plus tard, de l'association féminine homologue.

Le premier règlement, qui devra servir de modèle à toutes les autres, énonce l'intention de constituer dans chaque section paroissiale (la circonscription de l'Union coïncide avec le diocèse) des "oeuvres variées pour l'amélioration de la condition des ouvriers et la protection de leurs intérêts; société de prévoyance et secours mutuel; société d'épargne, société de repos férié; oeuvres d'instruction professionnelle; oeuvres de protection du travail, bibliothèques pour les ouvriers; comités de placement et de patronat des ouvriers".

Un programme guère facile à réaliser, vu que les quatre premières années, seules quatre sections paroissiales sont ouvertes, avec 350 adhérents en tout. Murialdo n'abandonne pas la partie, convaincu que pour ramener à la foi et aux pratiques religieuses le prolétariat urbain naissant, l'action d'assistance et caritative des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul ou d'autres oeuvres de bienfaisance n'est pas suffisante. En 1874, un nouveau règlement est approuvé et à partir de cette année-là, une lente mais régulière croissance des sections turinoises commence: il y en a 13 en 1887 avec 1800 inscrits, 23 en 1887.

Presque toutes les sections organisent un groupe de jeunesse.

A part le diocèse turinois, où elle jouit de l'appui de Monseigneur Gastaldi, l'Union se répand dans le reste du Piémont, en Ligurie, en Lombardie et dans d'autres régions. En 1897, on compte en Italie près de 668 sociétés ouvrières catholiques.

Si l'augmentation du nombre d'unions dans les vingt dernières années du XIXème siècle est un fait certain, on ne peut en dire autant du nombre total d'adhérents.

L'Union admet également l'inscription de ceux qui ne s'engagent pas à payer la cotisation mutualiste, mais elle ne leur permet pas de bénéficier des subsides. C'est de là que provient l'écart entre les chiffres de la préfecture de police et les chiffres publiés dans la "Voce dell'operaio", organe de l'Union turinoise: selon ce dernier, par exemple, en 1890 les sections turinoises auraient eu 4600 inscrits, tandis que pour la préfecture de police, les "vrais" mutualistes catholiques ne seraient que 1700.

Pour les mutuelles catholiques aussi, un grand travail de recherche reste à faire, d'abord pour celles des petits centres ruraux où, souvent, les sociétés catholiques adoptent et développent le cérémonial des vieilles confraternités laïques.

En général, dans les sociétés catholiques, l'action économique et sociale se mêle étroitement à l'évangélisation et au catéchisme. Par conséquent, il est difficile d'y distinguer a priori, sans un approfondissement spécifique, l'activisme idéologique des curés et des catholiques "militants" d'origine bourgeoise ou aristocratique de l'associationnisme spontané des ouvriers catholiques.

Tommaso Panero, dans sa synthèse sur les sociétés catholiques[11] écrit:

"Si l'on peut affirmer que les sociétés catholiques ont réalisé comme les sociétés laïques de véritables activités de secours mutuel avec des fonctions de prévoyance en cas de maladie, vieillesse, invalidité, accident, chômage, ce qui les différenciait des sociétés ouvrières non catholiques, avec lesquelles elles étaient en général en concurrence, c'était la préoccupation religieuse, l'attention envers la formation des jeunes, le lien étroit avec l'autorité ecclésiastique. Dès 1880, l'Union turinoise avait expérimenté les catéchismes du soir pour les apprentis et les jeunes ouvriers... une activité annuelle de l'Union qui concernait des centaines de jeunes (2320 en 1891) et qui occupait comme catéchistes ou assistants environ 200 adultes des sections. ... Les conférences populaires voulaient, quant à elles, instruire les ouvriers adultes sur des sujets d'ordre social, professionnel et religieux. L'Union commença à les organiser pendant l'hiver 1882 dans un local situé sous l'église du Carmine en décembre, janvier et février et quelques centaines d'ouvriers y intervenaient. Les arguments exposés au cours des cycles étaient variés et intéressants. On allait du domaine de l'économie aux découvertes scientifiques, des questions morales à l'histoire de l'église. On étudiait les différents courants du mouvement ouvrier: associationnisme mazzinien, socialisme, communisme, avec une attention toute particulière pour les organisations catholiques et leurs réalisations".

La minimisation qui s'est vérifiée pour l'ensemble de l'associationnisme mutualiste, injustement considéré comme "âge immature" du mouvement ouvrier, s'est, d'une certaine façon, étendue, sur le plan de l'évaluation historique, aux sociétés catholiques. *"... laisse perplexe"* affirme encore Tommaso Panero *"une opinion communément répandue et tendant à minimiser leur importance et à réduire leur action au terrain exclusivement religieux. Leur nombre était sans aucun doute inférieur à celui des sociétés ouvrières laïques et l'engagement religieux considérable, mais c'est justement à cause des objectifs qu'elles se proposaient, qu'il y avait en elles une action économique sociale qui a contribué à préparer le terrain aux expériences syndicales catholiques et ensuite à l'Action catholique".*

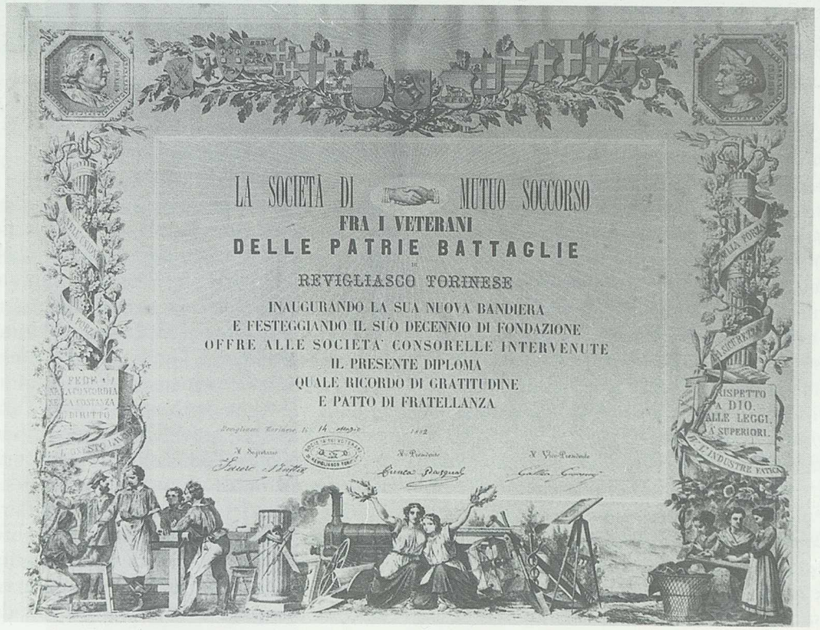
[11] TOMMASO PANERO, *Le società cattoliche*, in *Una stretta di mano...*, cit., p.109-111.

Un groupe de membres de la Société de Secours Mutuel Catholique de Diano d'Alba avec la bannière.

Les sociétés militaires

Les associations entre militaires se forment, dans le Piémont comme dans le reste de l'Italie (tout comme dans d'autres états européens) sur la base du partage d'une expérience: le service militaire. La réforme du ministre de la Guerre La Marmora, lancée en 1854 et pleinement réalisée après l'Unité, fait porter pour la première fois l'uniforme à tous les jeunes aptes au service. Le déracinement des communautés d'origine, la vie totalisante de la caserne, un système de valeurs étranger, quand il n'est pas opposé, aux "cultures" familiales, l'éducation au respect rigoureux des règlements, laissent une trace profonde dans la formation de ces jeunes. Le service militaire représente le passage à l'âge viril, une sorte de "confirmation" de l'identité de citoyen du nouvel état national.

Le service militaire devient ainsi un véhicule puissant, en compagnie de l'école, pour la diffusion par-



mi le prolétariat des valeurs de fidélité à la couronne et du patriotisme. Par ailleurs, l'élargissement des effectifs augmente le nombre de ceux qui choisissent un nouvel engagement.

"A la fin des années Soixante" fait remarquer Gianni Oliva *"une quantité significative de cadres intermédiaires est libérée des obligations militaires, et, ce n'est pas un hasard, ce sont ces éléments (sous-officiers et soldats engagés) qui lançent les premières expériences d'associationnisme"*.[12]

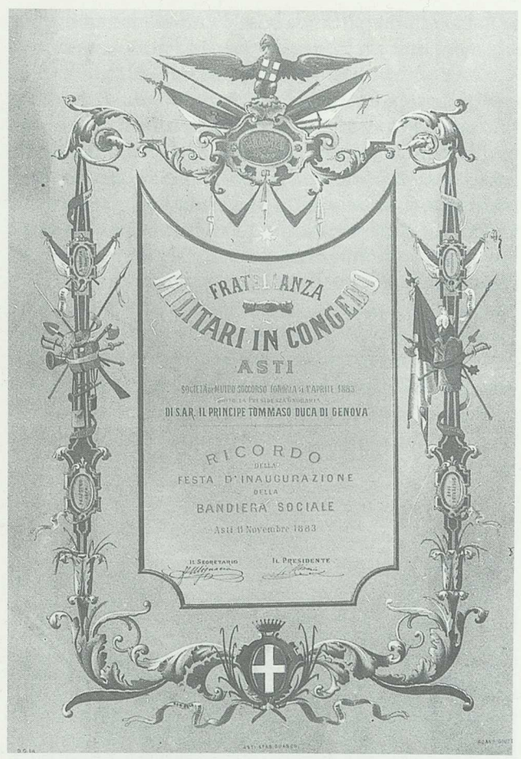
La première "Société de secours mutuel entre sous-officiers, caporaux et soldats libérés" naît à Turin en 1870, suivie en 1871 de la société de Bricherasio et en 1872 de Pinerolo. En 1891, on compte dans la seule ville de Turin plus de trente associations de militaires libérés, presque toutes de petite taille. Le nombre restreint des adhérents caractérise également les centaines de sociétés similaires fondées au cours de ces vingt ans en Piémont où, par ailleurs, elles se multiplient énormément, au point de représenter, dans certaines communes de montagne, la seule expérience mutualiste.

L'extrême importance des symboles et des cérémoniaux constitue une autre constante:

"Le drapeau, le règlement articulé et précis jusqu'à la minutie, la conservation dans les sièges des fanions, des étendards et des décorations militaires, l'habitude de se réunir en portant le couvre-chef des corps d'appartenance respectifs (et dans les occasions officielles l'uniforme complet), marquent" rappelle encore Gianni Oliva *"la singularité d'un solidarisme fortement caractérisé sur le plan culturel par le cadre dans lequel il mûrissait"*.

Bien qu'elles aient souvent du mal à atteindre des dimensions significatives (normalement quelques dizaines d'adhérents), les associations militaires ont tendance à se différencier en fonction de trois typologies: outre les sociétés "intercorps" entre sous-officiers et soldats, qui ont déjà été citées, il se constitue des sociétés entre les vétérans et les anciens combattants (de la guerre de 1848-49, des batailles pour la patrie et, ensuite, de la guerre d'Afrique) et des sociétés réunissant les membres d'un corps déterminé. Ces dernières, même en ordre de temps, sont les plus persistantes: fondées généralement entre la fin du siècle dernier et les premières années du XXème, elles perdurent comme associations autonomes jusqu'à l'après-guerre, quand, à quelques exceptions près, elles sont absorbées par les organisations militaires nationales.

[12] GIANNI OLIVA, *Le società militari*, in *Una stretta di mano…*, cit., p. 117.



Les sociétés feminines

Les sociétés entre ouvrières représentent une anomalie parmi les sociétés sectorielles. Contrairement à toutes les autres sociétés dont on a parlé jusqu'à présent, les sociétés composées de femmes uniquement

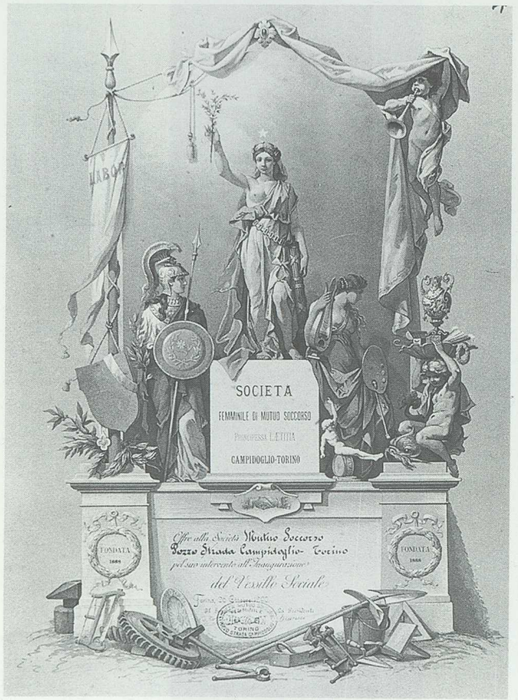
se forment non pas sur la base d'une délimitation, mais à la suite de l'exclusion des sociétés masculines.

La condition des travailleuses au siècles dernier est, on le sait, encore plus précaire et plus misérable que celle de leurs homologues masculins. Plus encore que la méfiance diffuse à l'égard de leur "fiabilité", le facteur qui porte à ne pas les admettre dans les premières associations mutuelles est la petitesse de leurs salaires et, surtout, le fait qu'elles sont plus sujettes aux maladies, notamment les maladies dérivant de l'usure physique.

Les femmes (et les jeunes filles) sont utilisées dans les travaux les plus insalubres. Les opérations de filature de la soie, de la laine et du coton se font dans des pièces basses, sombres, mal aérées, pleines de vapeur d'eau et de poussière. Phtisie, affections broncho-pulmonaires, déviations de la colonne vertébrale, dermatites et ophtalmies se manifestent après quelques années de travail dans de telles conditions. De plus, le travail en usine vient s'ajouter aux poids des activités domestiques et des maternités trop fréquentes.

Le motif pour lequel les premières sociétés masculines n'admettent pas les ouvrières est donc évident, préférant encourager (et même accueillir) des associations annexes, mais possédant des administrations séparées, de façon à éviter que la faillite éventuelle de la société féminine ne puisse toucher la société masculine. Ce choix, qui à nos yeux d'observateurs actuels peut sembler cynique, dérive de la faiblesse sociale majeure des femmes.

C'est ainsi qu'au commencement du mutualisme, notamment entre 1849 et 1853, naissent, aux côtés des principales associations masculines, quelques sociétés d'ouvrières. Mais bien vite le phénomème faiblit, si



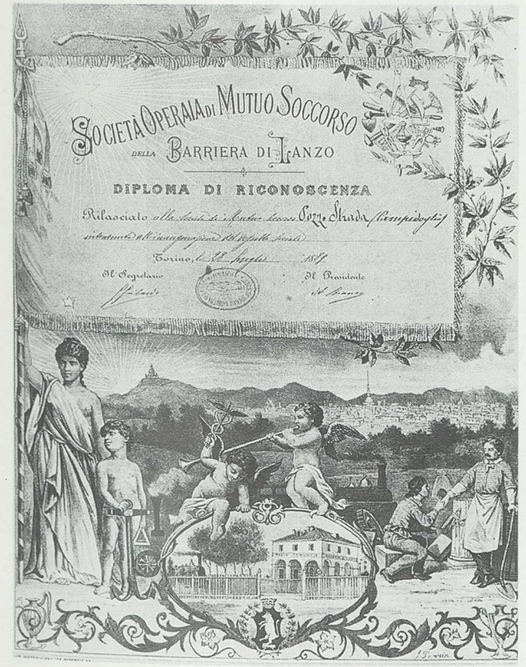
bien que pendant la décennie qui suit la fondation de nouvelles mutuelles féminines est très rare. A partir du début années soixante-dix, on assiste à une relance importante, même si, sur l'ensemble du mouvement mutualiste, les sociétés féminines n'ont jamais eu une incidence particulièrement importante.

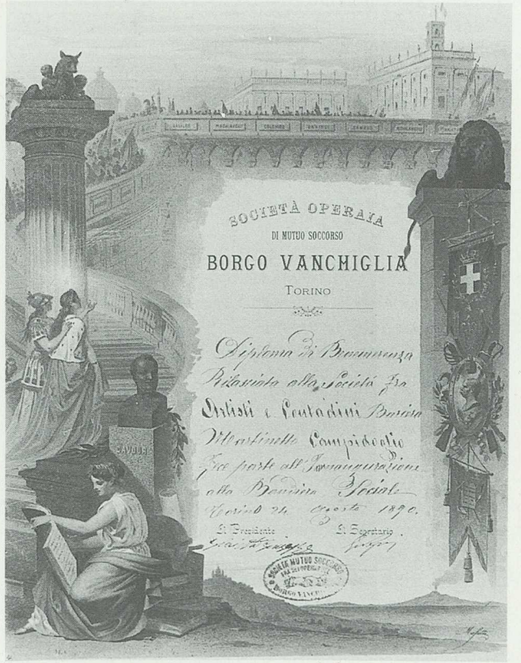
A cause de l'exiguïté des salaires, les mutuelles féminines sont souvent obligées de réduire les cotisations et, par conséquent, de lésiner sur les indemnités de maladie. Pour l'accouchement, en particulier, on reconnaissait une indemnité symbolique fixe équivalant à quelques jours de salaire (indemnité qui de toute façon n'était jamais supérieure à cinq lires). Souvent, aucun subside n'était prévu pour les complications de la grossesse et bien évidemment les règles n'étaient pas reconnues comme facteur d'invalidité au travail.

Par ailleurs, la fragilité financière oblige les mutuelles féminines à se soumettre aux associations masculines locales. De plus, elle les contraint à dépendre pour leur subsistance des donations des "bienfaitrices" locales, nobles ou épouses d'entrepreneurs, qui de cette façon conditionnent leurs choix.

"Ce soutien économique" observe Maria Bellocchio[13] *"finit par orienter les associations entièrement féminines vers une franche attitude "comme il faut", en les canalisant vers des choix et des comportements catégoriquement modérés. Ce n'est pas un hasard si, dans les statuts-règlements rédigés en fonction du modèle de la consoeur masculine, dominait l'intention moralisatrice, qui poussait le membre féminin vers des comportements polis, une vie consacrée au travail, à l'épargne, aux valeurs de la solidarité, mais surtout au soin de la "famille sanctuaire". Toute associée devait donner la preuve de sa respectabilité absolue, afin d'éviter de discré-*

[13] MARIA BELLOCCHIO, *Le società femminili*, in *Una stretta di mano...*, cit., p.114.





diter le nom de l'association par des actes contraires à la morale traditionnelle. Par exemple, de nombreuses sociétés exigeaient des aspirantes un certificat de mariage, en excluant a priori les concubines, irrespectueuses à l'égard du saint sacrement qu'est le mariage. ...La faible présence de stimulations émancipatrices visant à définir un nouveau rôle de la femme dans la société peut se saisir dans le nombre réduit d'initiatives de base entre les membres femmes. Généralement, les associations négligeaient les exigences d'apprentissage des travailleuses, se donnant pour seul objectif l'instruction des adhérentes "dans les droits et dans les devoirs d'une bonne épouse, d'une bonne mère de famille et d'une citoyenne vertueuse". Les cours d'instruction féminine, quand ils étaient organisés, se déroulaient uniquement les jours fériés, contrairement aux cours masculins qui généralement avaient lieu le soir, car la femme disposait de moins de temps libre, puisqu'elle devait s'occuper de la famille et de la maison à sa sortie du travail; parmi les matières enseignées, figuraient souvent l'économie domestique et la couture, comme pour confirmer sa fonction principale de grillon du foyer".

Les bannières au Museo del Risorgimento

Cristina Vernizzi

Le Museo Nazionale del Risorgimento Italiano travaille depuis plusieurs années à une mise à jour de ses collections, notamment d'un point de vue historiographique. Cela lui a permis d'acquérir, à côté des collections traditionnelles d'oeuvres d'art et de vestiges concernant, pour la plupart, des épisodes militaires ou diplomatiques, une série d'objets qui illustrent une vie sociale et quotidienne souvent insuffisamment représentée dans les musées historiques.

En 1980, le musée avait organisé l'Exposition: "Une autre Italie dans les bannières des travailleurs" et, à cette occasion, l'analyse des sources ayant trait à la matière, en particulier des sources orales auxquelles il était encore possible d'accéder, pour commenter ce que des phrases et de simples images laissaient entrevoir, avait acquis un relief particulier à côté de l'étude des sources officielles.

Cette expérience nous a fait comprendre qu'il était nécessaire d'intervenir, si possible dans de brefs délais, pour rassembler, classer et transmettre un patrimoine précieux concernant les diverses associations, qui risquait d'être perdu.

"L'histoire se fait avec les documents écrits, quand ils existent certes. Mais on peut faire l'histoire, on doit la faire, avec tout ce que l'ingéniosité de l'historien lui permet d'utiliser pour produire son miel, lorsque les fleurs habituelles lui font défaut. Avec des signes, donc, des paysages, des tuiles. Avec la formes des champs et des mauvaises herbes. Avec l'expertise des pierres effectuée par les géologues et avec l'analyse des métaux menée par les chimistes. En somme, avec tout ce qui appartenant à l'homme dépend de l'homme, sert à l'homme".

Soixante ans se sont écoulés depuis que Febvre et Bloch énoncèrent dans les "Annales" ce qui allait être une nouvelle conception historiographique. Conception qui, en réalité, ouvrait des horizons extrêmement vastes comparés à l'enquête historique, pour permettre des reconstfuctions qui ne soient pas seulement partielles ou nobles, mais des reconstructions à 360°, en fouillant dans le quotidien au détriment des faits éclatants, relégué dans l'ombre par des faits plus retentissants.

C'est ainsi que Fernand Baudrel lançait des recherches dans les directions les plus disparates, analysant l'environnement où vivait l'homme, les collectivités qui s'y étaient organisées, les découvertes qui avaient produit des changements notoires dans tous les aspects de la société civile.

Avec ces références précises, l'accueil au Museo del Risorgimento en 1980 des bannières de l'Archivio Centrale dello Stato di Roma prenait une profonde signification.

Il s'agissait d'un noyau de cent soixante-dix étendards environ qui, comme le dit Norberto Bobbio dans l'avant-propos du catalogue de l'exposition "offrent la possibilité de recoudre avec une grande efficacité, du point de vue muséographique, des aspects fondamentaux de l'histoire de l'Italie unie, jusqu'à l'avènement des grandes organisations syndicales et politiques qui aujourd'hui encore forment l'ossature de notre système politique".

Et le Président de la République Pertini commentait dans la Préface: "C'est un fil rouge qui va des origines mazziniennes, garibaldiennes, libertaires du mouvement des travailleurs en Italie à son épanouissement qui correspond au développement du parti Socialiste, des syndicats ouvriers et des ligues paysannes. L'historien reconnaîtra dans les signes et dans les devises, les lointaines ascendances maçonniques

et républicaines du mouvement; l'ancien militant revivra, avec un frisson d'émotion, les étapes des luttes ouvrières et paysannes à travers les dernières décennies du XIXème siècle et notre siècle, expérience que je n'ai vécue que partiellement, mais que j'ai apprise de la voix de ses grands protagonistes, Filippo Turati et Claudio Treves les premiers."

Il s'agissait, en effet, d'étendards arrachés aux Chambres du Travail par les escadrons fascistes, portés comme des vestiges à la grande exposition fasciste de 1932, et qui ont ensuite été retrouvés en 1978, étudiés, classés, restaurés et enfin exposés au Palais Carignano.

Nous avons évoqué cet événement, car il nous semble que la situation actuelle lui est étroitement liée.

L'historien Guido Quazza, dans l'analyse des messages qui émanaient de ces "draps", avait déja perçu des survivances des sociétés de secours mutuel dans les différentes composantes: la couleur, les devises, les figures et les symboliques diverses remontant à la moitié du XIXème siècle et concluait: "Derrière les contenus de ces bannières, on découvre en somme, dans un filon profond, l'histoire des sociétés de secours mutuel, des ligues de résistance et plus encore des coopératives, des clubs ouvriers, des sections de parti, des chambres de travail, des organisations syndicales paysannes, c'est-à-dire des lieux de rencontre construits au fil des ans par la base du mouvement en compagnie des théoriciens et des activistes."

D'autre part, la méthodologie déjà signalée par Aldo G. Ricci – catalogage, description, restauration des différentes pièces – est celle qui a été suivie par le travail entrepris aujourd'hui, comme auparavant, par la Regione Piemonte, travail qui d'ailleurs était inachevé et nécessitait d'autres recherches et d'autres témoignages. Ce sont donc ces éléments qui ont donné naissance à l'exposition suivante, toujours au Palais Carignano, des bannières des Sociétés de Secours Mutuel: elle vient compléter les thèmes qui ont déjà été abordés dans la première phase de l'étude des bannières. Elle souligne, aux côtés des sociétés ouvrières, toute l'importance des associations agricoles, des associations féminines, catholiques, militaires et de métier.

Pour l'occasion, nous avons procédé à une recherche de grande ampleur, centrée sur l'étude de la bannière et du message provenant de cette dernière: exemple rare de source historique d'où, tout à la fois, part et conflue une richesse extraordinaire d'informations.

Il a été possible de retracer l'Histoire d'un mouvement à fond social, à travers les mille histoires des gens qui vécurent, dans l'association, une expérience de solidarité née tout d'abord clandestinement, et qui, à partir de la seconde moitié du XIXème siècle seulement, put se développer à l'ombre des Institutions publiques.

A leur côté, un vaste fonds de matériel hétérogène comme des diplômes, des médailles, des cocardes, des insignes divers, des règlements, des statuts imprimés en opuscules et des tracts concernant l'histoire du Mutualisme, est entré au Museo grâce à la Regione Piemonte.

Il illustre, de manière exemplaire, des vicissitudes souvent anonymes de l'associationnisme piémontais, de son organisation , des rapports avec les organismes gouvernementaux, du volontariat souvent mis en oeuvre à une vaste échelle. Il permet aussi de fouiller une histoire économique et sociale entre XIXème et XXème siècle, dont les bannières ne représentent que l'aspect extérieur.

Les restaurations auxquelles toutes les pièces ont dû être soumises méritent quelques considérations. Avec la collaboration de la Surintendance aux biens artistiques et historiques, Chiotasso et Oliva se sont tout d'abord heurtés à des problèmes de méthode, comme l'a souligné Paolo Venturoli dans l'édition italienne du catalogue. Les matériaux et les techniques de réalisation, la destination, les différentes transformations subies dans le temps, ont suggéré des critères de restauration diversifiés avec des interventions visant à redonner, dans la mesure du possible, l'image et la consistance d'origine de la pièce: souvent l'état de détérioration avancée des exemplaires a contraint, pour le futur, à opter pour une utilisation non publique, sinon dans des cas très rares, et à les conserver simplement dans des milieux adaptés et dans les musées.

Les soies, les velours, les broderies en fil, mais aussi en or, en argent et en pierres colorées, ont été l'objet d'interventions délicates, techniquement difficiles, mais qui souvent ont permis des récupérations surprenantes, comme le montrent les images et la sélection des pièces exposées.

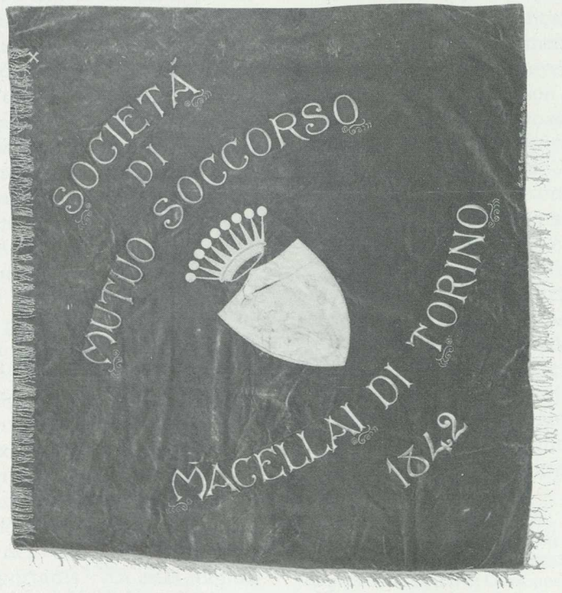
Cependant, pour conclure ces brèves observations, il est légitime de se demander où se trouvent normalement les étendards, tels qu'ils se présentent aujourd'hui: l'analyse de leur provenance montre que leur conservation est confiée, dans la plupart des cas, aux sociétés auxquelles ils ont toujours appartenu. Les bannières de fabrication plus récente sont encore utilisées à l'occasion de manifestations publiques: processions religieuses, funérailles, fêtes civiles, etc.

En cas de cessation d'activité de la société ou de fermeture ancienne, les reliques ont été prises par des particuliers qui en sont devenus propriétaires, tout en restant sensibles à la conservation d'un témoignage au niveau local et affectif. Parfois, d'anciens membres de l'association elle-même se sont chargés de signaler ce qui était en leur possession, avec la documentation sur papier correspondante. Cela a représenté, en grande partie, l'étape qui a précédé le dépôt définitif des bannières dans un Musée. C'est ce qui s'est passé pour toutes celles qui, aujourd'hui se trouvent au Museo del Risorgimento: la trace de la bannière des agents et représentants, déjà présente depuis plusieurs années, s'est perdue à partir de son entrée parmi les collections historiques et l'association actuelle (A.P.A.R.C.), héritière de l'association du XIXème siècle, a redécouvert son existence dernièrement.

Une autre bannière conservée dans le grenier d'une maison des vallées de Lanzo (Turin) avait été cachée par prudence pendant le régime fasciste et donnée au Musée par le dernier membre de la coopérative agricole, désormais dissoute depuis longtemps.

Parallèlement, des documents et des insignes d'associations de diverse nature ont été rassemblés par un passionné d'histoire locale, tandis qu'il ne reste aucune trace des bannières.

Ces épisodes mentionnés brièvement constituent le témoignage d'un long travail qui reste à accomplir et de l'importance irremplaçable de l'apport individuel et totalement volontaire visant à l'identification et à la conservation des bannières, mais surtout, de l'histoire qu'elles représentent.



La dernière bannière accueillie par le Museo del Risorgimento Elle a appartena à une vieille association turinoise, qui existe encore; elle a connu de nombreuses vicissitudes avant d'arriver chez un fripier qui l'a mise en vente.

«Notre étendard»

Bianca Gera

Tous, individus ou groupes, s'identifient et communiquent à travers une série d'attitudes, de sigles, de signes et de signaux, qui – estiment-ils – correspondent au but à atteindre.

Les membres des Sociétés de Secours Mutuel, associations qui, on l'a dit, comptent parmi les prérogatives essentielles de leur raison d'être, la solidarité, une solide organisation démocratique et la continuité, n'échappent pas à cette règle. Dans la mesure où ils appartiennent à des organismes sains et efficaces, les membres tiennent à afficher aux yeux de tous leurs valeurs et pour ce faire s'en remettent à un signe particulèrement expressif de leur existence: la bannière. C'est pourquoi, dès qu'ils constituent la société, ils veulent en posséder une qui les représente. Ils discutent avec animation de sa forme, ils se renseignent sur les ateliers de confection les plus fiables, ils demandent des devis et négocient le prix, tout en restant conditionnés, cependant, par la préoccupation de pouvoir soutenir les frais, en général assez élevés par rapport à leurs possibilités limitées.

Mais il est un point sur lequel les membres sont toujours d'accord: la bannière doit être belle. On choisit par conséquent une étoffe fine, une broderie luxueuse, une couleur vive. Presque toujours cramoisi ou grenat, comme il convient aux draps solennels, et s'il faut choisir entre une broderie *"en or fin"* et une *"en or semi-fin"*, sans aucun doute, on opte pour la première solution. De plus, le velours est *"en pure soie"*, suivant l'habitude en vogue dès l'antiquité d'utiliser ce tissu pour les objets "importants". En effet, depuis toujours, *"c'est à la soie que l'on doit le bruissement et le claquement des bannières, des étendards, des fanions, des guidons, des oriflammes et les velours des anciens gonfalons; le brillant des cordons, des noeuds, des houppes, des franges et de tout autre passement"*[1].

Les bannières qui nous sont parvenues, plus ou moins en bon état, portent sur elles cette histoire. Toutes ces broderies nous transmettent la précise intention des mandants qui, bien qu'influencés par les suggestions des brodeurs, veulent un produit qui reflète la nature et les objectifs de la société. Chaque élément possède donc une signification particulière, c'est la façon de s'exprimer des membres, le signe de leur force. C'est également un moyen – indirect – de se distinguer: c'est pour cette raison que l'homme *"dès les époques les plus lointaines, hissa une enseigne, c'est-à-dire quelque chose qui le différenciât des autres hommes de façon à être reconnu même à distance"*[2].

Mais si les membres souhaitent avoir une bannière somptueuse, ce n'est pas uniquement pour proclamer leur propre identité. Leur conception de l'étendard est double: d'un côté il est objet et représentation de l'esprit social, du travail, d'un lieu, c'est l'enseigne pour se sentir "corps", se reconnaître, perpétrer la tradition et transmettre ses valeurs. De l'autre, il est sujet, une sorte d'être vivant, un membre de la grande famille ouvrière, un "membre" spécial. Il est à la fois le fils et le chef de famille et les membres nourrissent à son égard des sentiments de protection, d'affection, d'attachement, de respect, de fierté.

[1] ADA PEYROT, *Innumerevoli secolari suggestioni da un nobile filato*, in ARCHIVIO STORICO DELLA CITTÀ DI TORINO, *Torino sul filo della seta*, a cura di Giuseppe Bracco, Torino, 1992, p. 321.

[2] PAOLO EDOARDO FIORA, *Bandiere in Piemonte. Documentazione storica*, Torino, Centro Studi dell'Accademia di San Marciano, 1971, p. 11.

Cette propension à humaniser la bannière (qui se sent très souvent dans les passages qui lui sont consacrés dans les procès-verbaux des assemblées sociales) n'enlève rien à sa sacralité. Un "symbole sacré" qui pour chaque membre de la société renferme et exprime des significations personnelles, rationnelles, finalistes ou éthiques. Et que chacun élève à une figuration objectuale de l'âme, au-dessus et au-delà de la vie.

Pour toutes ces raisons, la vue de la bannière d'une Société Ouvrière suscite toujours des sentiments qui vont bien au-delà de la simple admiration pour le "bel objet". Quand, pour une étude, pour un travail ou en tant que membre d'une Société de Secours Mutuel, on aborde l'histoire du mutualisme, ce sont les différentes représentations qui attirent l'attention en premier: les lettres avec le nom de l'association, la date – révélatrice de ses origines anciennes –, la représentation des outils de travail, réelle ou idéalisée, les mains qui se serrent ("mains fraternelles", dans le langage des membres), symbole de fraternité ancien et traditionnel. Ce sont ces mêmes mains qui dans l'héraldique de la Renaissance attestent la fidélité et l'alliance et qui apparaissent sur les blasons et les sceaux des loges maçonniques pour représenter la *"chaîne des frères"*.

On peut affirmer que, telle une loge maçonnique, la Société de Secours Mutuel exprime son essence la plus intime dans la symbolique, tout comme l'Eglise dans sa dogmatique.

"Un symbole naît lorsqu'à une donnée réelle, un nombre, un mot, un signe, une plante, une image ou un bâtiment, en bref, à une chose, on confère un sens plus profond que celui qu'elle possède dans sa simple substance réelle – quand à ces choses et à leurs formes on attribue une dignité et une valeur plus hautes que celles qui leur reviennent normalement, quand à la chose extérieure on donne une valeur morale ou spirituelle plus profonde, pour en faire l'image de processus spirituels qui autrement ne pourraient être représentés"[3].

Chaque élément de la bannière a une signification précise qui est attentivement soupesé avant d'être adopté. Les procès-verbaux des sociétés étayent chacun de leurs choix: le type d'étoffe, la forme de la frange, la hampe, le ruban qui souvent la décore; mais, aussi, l'étoile auréolée de rayons lumineux (emblème qui revient fréquemment) ou les autres figures à reproduire.

Il faut donc corriger l'affirmation faite dans le passé par des spécialistes du mouvement ouvrier, selon laquelle les sources documentaires des Sociétés Ouvrières *"ne se sont pas occupées sinon dans des cas très rares de la symbolique, se limitant la plupart du temps à prescrire les circonstances et les modalités où la bannière devait être utilisée, sans entrer dans le détail de sa nature"*[4].

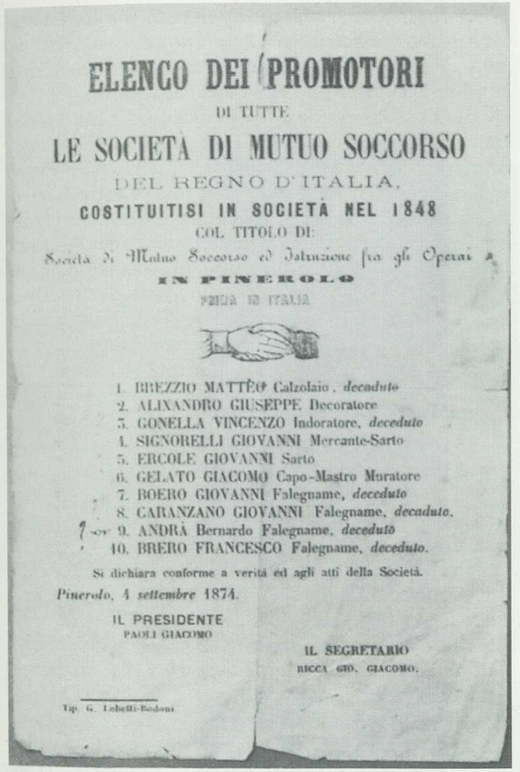
Dans les Sociétés de Secours Mutuel, on discute de symboles et comment!

Ils sont placés sur la bannière comme déclaration limpide des intentions et expression de succès. Ils sont donc bien différents de ceux qu'on lit sur les bannières d'autres types d'organisations de travailleurs explicitement plus politiques, destinés à un interlocuteur externe. Comme, par exemple, les symboles et les mots qui apparaissent sur les étendards trouvés à Rome, à l'Archivio Centrale di Stato (aujourd'hui exposés au Museo Nazionale del Risorgimento Italiano de Turin) et qui vont des plus communs comme "Prolétaires de tous les pays, unissez-vous" ou "Qui ne travaille pas ne mange pas", aux phrases plus percutantes ou insolites: "L'avenir du monde est républicain", "Qui ne travaille pas n'a pas droit à la vie", "Vivre en travaillant ou mourir en combattant", "Société sans chefs", "Libérons-nous du joug de notre double esclavage", "Guerre à la Guerre", "Vous que frappe la Foudre, venez avec nous", "Bien que frappés sans relâche par la Foudre, l'avenir nous appartient", "Tout le pouvoir au prolétariat", "Camarades travailleuses organisez-vous pour le bien de l'humanité", "Pour l'idéal même la vie"…

Les bannières des Sociétés de Secours Mutuel misent au contraire sur une idée sociale, de participation. De la Révolution française, elles ne privilégient pas les mots "liberté", "égalité" ou "fraternité". Elles parlent une langue plus plate sans doute que la langue de la lutte, mais claire cependant et efficace. Des mots tels que "union", "travail", "patrie", "solidarité", mais aussi "instruction", "prévoyance", "religion", que les membres ont choisis et fait broder sur

[3] AUGUST WOLFSTIEG in *Enciclopedia dei simboli*, Milano, Garzanti, 1991, p. 297.

[4] ERSILIA PERONA ALESSANDRONE, *Una lettura delle bandiere operaie*, in *Un'altra Italia nelle bandiere dei lavoratori. Simboli e cultura dall'unità d'Italia all'avvento del fascismo*, Torino, Centro Studi Piero Gobetti-Istituto Storico della Resistenza in Piemonte, 1982, p. 24.



ELENCO DEI PROMOTORI

DI TUTTE

LE SOCIETÀ DI MUTUO SOCCORSO

DEL REGNO D'ITALIA,

COSTITUITISI IN SOCIETÀ NEL 1848

COL TITOLO DI:

Società di Mutuo Soccorso ed Istruzione fra gli Operai a

IN PINEROLO

PRIMA IN ITALIA

1. BREZZIO MATTEO Calzolaio, *decaduto*
2. ALIXANDRO GIUSEPPE Decoratore
3. GONELLA VINCENZO Indoratore, *decaduto*
4. SIGNORELLI GIOVANNI Mercante-Sarto
5. ERCOLE GIOVANNI Sarto
6. GELATO GIACOMO Capo-Mastro Muratore
7. BOERO GIOVANNI Falegname, *decaduto*
8. CARANZANO GIOVANNI Falegname, *decaduto*.
9. ANDRÀ Bernardo Falegname, *decaduto*
10. BRERO FRANCESCO Falegname, *decaduto*.

Si dichiara conforme a verità ed agli atti della Società.

Pinerolo, 4 settembre 1874.

IL PRESIDENTE
PAOLI GIACOMO

IL SEGRETARIO
RICCA GIO. GIACOMO.

Tip. G. Lobelli-Bodoni

La symbole des "mains fraternelles" représenté sur un document de la première Société de Secours Mutuel qui s'est uffiiciellement constituée en Italie. Ouverte en octobre 1848, elle poursuit aujourd' hui encore les objectifs de solidarité pour lesquels elle avait été fondée. Elle réalise, par exemple, une activité de mutualisme revouvelée et moderne en faveur de ses inscrits.

Le tampon de la Société des Ouvrières de Turin. Même un tampon pouvait représenter une façon de donner "une poignée de mains". Dans ce cas des mains féminines. De cette grande association, fondée par les travailleuses turinoises en décembre 1851, il ne reste guère de traces. Heureusement, sa bannière existe encore: récemment retrouvée, elle a été donnée à la Città di Torino.

Les "mains fraternelles" que Leonardo Bistolfi dessina pour l'Asssociation Générale de Secours Mutuel entre Artistes et Ouvriers de Casale Monferrato. L'une des nombreuses oeuvres que l'artiste offrit à la société, dont il fut pendant longtemps le président honoraire.

Le symbole réalisé par Extrastudio/Ceste+Torri pour la Coopérative Borgo Po e Decoratori, une association parmi les plus actives existant encore à Turin.

leurs étendards, s'adressent aux autres aussi, bien sûr, mais sont surtout échangés entre eux, en mémoire des principes sur lesquels l'association base son existence même.

Pourtant, si l'on observe de près les vicissitudes des Sociétés de Secours Mutuel, ces points de broderie cachent aussi des contenus "politiques". Il ne s'agit pas de manifestations évidentes, mais d'évocations impalpables et nuancées, pour que cette participation – politique, justement – n'apparaisse pas publiquement et reste en sourdine. Une participation qui est donc intéressante à découvrir et à étudier de manière plus approfondie. Un gros apport à cet approfondissement peut venir de la lecture des archives historiques des sociétés elles-mêmes, source qui jusqu'ici n'a été jugée que très partiellement à sa juste valeur. Lorsqu'ils ont été examinés, les documents et les procès-verbaux des assemblées – rédigés par des secrétaires extrêmement méticuleux – ont permis de sentir l'engagement "public" qui accompagnait la gestion ordinaire des affaires sociales.

Certains passages des procès-verbaux montrent que la bannière est préciséement la cause – et le moyen – de déclarer l'orientation de l'association.

En 1923 une trentaine de membres de l'*Unione Pia Tipografica* de Turin (société mutuelle dont l'origine remonte au XVIIIème siècle) propose d'ouvrir une souscription afin d'acheter une nouvelle bannière en remplacement de l'ancienne, subtilisée par les fascistes. Des extraits des procès-verbaux rapportent les considérations amères qui se mêlent à la surprise à propos de l'événement. *"On n'aurait jamais imaginé, vu l'apolitisme de notre Union et les couleurs nationales qui composaient cette bannière, qu'elle nous serait enlevée et encore moins que toutes les tentatives pour la récupérer se révéleraient inutiles"; "Il est impossible en ce moment de faire entendre notre opinion"; "Nous traversons une période où l'exercice public de la liberté n'est pas possible, cette liberté qui a été jusqu'à présent comme l'emblème de tout peuple évolué"*. Quand l'un des signataires de la proposition fait montre d'un soupçon de sympathie à l'égard du nouveau cours des choses (*"lui et ses amis sont partis du concept que ses vieux – qui sont apolitiques pour la plupart – désirent que l'on ait une bannière sociale qui, plus qu'une profession de foi quelconque, soit comme le symbole de leur fidélité inchangée à l'égard de la coopération et du mutualisme"*), un camarade le fait taire, qui *"intervient en déclarant explicitement qu'il ne veut pas que l'on fasse de la poésie"*[5]. Certaines questions doivent être résolues en employant des mots caustiques.

La position d'une autre association piémontaise d'un village des environs de Turin, la *Société de Secours Mutuel et Instruction des Artistes, Ouvriers, Paysans et Agriculteurs* d'Avigliana, est ferme et nette. Clairement alignée sur une indépendance qui est en train de lui échapper – par conséquent mal vue des autorités – début mai 1922, elle subit une incursion fasciste qui détruit les bureaux et le magasin de la coopérative. L'activité est bloquée, mais l'association n'est pas dissoute. Elle devra se soumettre vingt ans plus tard: le procès-verbal de l'Assemblée sociale d'août 1939 reporte l'échec, par des mots concis mais éloquents: *"Le Président donne lecture de la lettre qui nous été envoyée par l'Ente Nazionale Fascista della Cooperazione sur la transformation de la Société en Coopérative et ordonne de détruire tous les imprimés, lettres, enveloppes, tampons où apparaît l'en-tête de la Société Ouvrière de Secours Mutuel"*[6].

Dans de nombreuses associations, il y a souvent de longues discussions quand il s'agit de participer à certaines manifestations, le 1er mai entre autres.

Pour la *Société* turinoise *de Secours Mutuel entre Ouvriers Décorateurs d'Appartements et similaires*, il s'agit d'un thème important.

"La participation au 1er mai, depuis 1907, est une constante et la Décorateurs défile avec sa bannière sociale": Bannière qui, en tout état de cause, au sein de l'association a été l'objet de tensions entre les deux groupes de membres de tendance politique diverse. En effet, ils ne sont pas d'accord sur la proposition de l'un des membres qui veut remplacer l'étendard tricolore d'origine par un étendard rouge et à la fin *"la Direction (...) s'est persuadée que par les temps qui courent, tout en restant dans les limites de l'apolitisme, les trois couleurs détonnent dans la mesure où toutes les*

[5] Archivio dell'UNIONE PIO TIPOGRAFICA DI TORINO, Verbale Assemblea del 1° agosto 1923. Il materiale è conservato presso il "Centro per lo studio e la documentazione delle Società di Mutuo Soccorso" istituito con legge della Regione Piemonte n. 24 del 1990.

[6] Archivio della SOCIETÀ DI MUTUO SOCCORSO E ISTRUZIONE DEGLI ARTISTI, OPERAI, CONDADINI E AGRICOLTORI DI AVIGLIANA, Verbale Assemblea del 29 agosto 1939.

1

SOCIETÀ OPERAIA COOP. DI CONSUMO
AVIGLIANA

Inaugurazione della nuova Bandiera Sociale

Spett. Direzione,

Ci sentiamo onorati di invitare la Società Consorella ad inviarci una rappresentanza con Bandiera per l' inaugurazione della nostra nuova Bandiera Sociale che si effettuerà il giorno di Domenica 28 Maggio 1961 col seguente

PROGRAMMA

Ore 9 – Ricevimento delle Autorità e delle Società Consorelle.

Ore 9,30 – Vermouth d'onore.

Ore 10 – Messa Solenne e Benedizione Bandiera.

Ore 11 – Parole di circostanza.

Presterà servizio d'onore il Corpo Musicale Cittadino

Ringraziando, porgiamo alla Società Consorella i migliori auguri di prosperità.

La Società Operaia di Avigliana è stata fondata il 16 Settembre 1868, agli albori dell'Italia nascente. — È la più vecchia della nostra Valle ed una tra le più vecchie del Piemonte. — Ha una storia di vicissitudini ora gravi ora liete ed i suoi Soci si sentono orgogliosi di appartenere al loro vecchio ed incrollabile Sodalizio, onore e vanto della nostra Città.

IL CONSIGLIO DI AMMINISTRAZIONE

2

3

4

Des archives historiques de la Société de Secours Mutuel d'Avigliana:
1-2: Mai 1961, inauguration de la nouvelle bannière.
3-4: 1968, célébration du centenaire de la fondation.

associations prolétaires, qui cependant ne suivent pas étroitement des programmes externes, adoptent le symbole rouge". La discussion enregistre deux membres laconiquement "contre" et d'autres qui *"excluent la politique de la question de la bannière et notent que le rouge ne doit pas étonner"*[7].

Parfois le cortège du 1er mai est la cause de controverses qui provoquent de véritables ruptures entre les associés. Dans la *Société Ouvrière de Secours Mutuel Campidoglio de Turin*, typique association de quartier, *"en 1905 on était arrivé à une véritable crise au sein du Conseil de direction sur la question de savoir s'il fallait participer avec la bannière au cortège du 1er mai, l'exposer ce jour-là au siège et la porter ensuite à la fête du Cercle Socialiste. Des mots pesants avaient été échangés. (...) Certains membres soutiennent que la société ‹ne doit se mêler à aucun parti›, qu'il faut ‹aller droit devant (...) ne pas être regardés d'un mauvais oeil par nos membres bienfaiteurs et ne pas être suivis par la police›. D'autres au contraire insistent pour dire que ‹il s'agit de faire savoir que c'est la fête du travail, c'est-à-dire des ouvriers (...) et encourager les membres à faire des progrès dans la classe ouvrière›.*

La bannière n'est pas portée au cortège et participe au contraire à la fête du Cercle Educatif Socialiste. Mais la question ne s'arrête pas là: en effet, elle est endommagée pendant une échauffourée qui a éclaté entre ceux qui étaient venus la prendre et ceux qui s'y étaient opposés. Un membre assure que ‹plutôt que de laisser sortir la bannière, on fera couler le sang›"[8].

Par contre, aucune hésitation lorsque la Société Campidoglio doit utiliser la bannière pour soutenir une cause particulièrement chère aux travailleurs. Tous les membres sont d'accord pour la porter, par exemple, à la réunion publique que l'Association Générale des Ouvriers de Turin, la plus grande et la plus importante association citadine, tient en 1905 à l'occasion de l'agitation pour la construction de maisons à loyer modéré.

Esprit batailleur et résolution animent les membres de la *Société de Secours Mutuel et Instruction Artistes et Ouvriers* de Cuneo. *"Les ouvriers avaient reçu en cadeau une superbe bannière où il y avait écrit: Union et travail! Il y avait également quelques emblèmes brodés, concernant les industries, les arts et les métiers, qui aux yeux de l'ex-commissaire et ex-Ministre Mathieu apparurent comme des signes révolutionnaires"*[9].

Les Sociétés de Secours Mutuel prennent des positions tranchées vis-à-vis des autorités ecclésiastiques également. Considérées avec soupçon par l'église, parfois même avec hostilité, elles doivent souvent se heurter sur des questions cruciales. Et la bannière en est une. L'attaquer signifie frapper l'âme même de la société, porter atteinte à son emblème le plus haut.

Les limitations de la liberté de mouvement de l'étendard sont vécues comme une injustice. On se révolte contre l'interdiction d'entrer à l'église avec la bannière, même si cela provoque des frictions et de grandes tensions.

La situation est incandescente dans certaines zones piémontaises qui sont le terrain d'âpres batailles politiques, comme le Biellese. A Piedicavallo, petit village au sommet d'une vallée de montagne, au cours de l'hiver 1895, une dure bataille s'engage entre la Société ouvrière et les autorités ecclésiastiques. C'est la conséquence de l'ordre donné par l'évêque en décembre de l'année précédente à tous les curés de la zone d'interdire l'entrée à l'église des bannières des Sociétés de Secours Mutuel. *"La décision a certainement quelque chose à voir avec les sympathies croissantes que les membres de celles-ci semblent nourrir à l'égard du socialisme et avec le caractère de plus en plus nettement laïque que prennent les sociétés. (...) L'initiative de l'Eglise a un objectif précis, celui de remettre les sociétés ouvrières sous son contrôle. Dans ce but, la curie réadmettra les bannières à l'intérieur de l'église quand les sociétés auront obéi à certaines obligations dont la signification ultime est la reconnaissance de son autorité sur les organisations mutualistes. En effet, celles-ci devraient soumettre le règlement au jugement de la curie, se placer sous la protection d'un saint, au choix, élire un patron, professer respect et obéissance envers l'autorité ecclésiastique, ne pas accepter de membres qui ne soient catholiques et enfin, si elles veulent faire bénir la bannière, y faire broder une croix"*[10].

En ce qui concerne les rapports avec l'Eglise, quelques complications surgissent également pour les unions réputées plus "tranquilles", comme, par exemple, la Société des Ouvriers de Castiglione Torinese, une commune de la colline, proche de Turin.

Bien que la société ait fait bénir tout à fait normalement la bannière au moment de son entrée officielle dans la société, au début 1869, les membres se trouvent à plusieurs reprises en désaccord avec un curé plutôt sévère. A la fin, plus par tranquillité que par conviction, ils cherchent un arrangement, sans toutefois renoncer à essayer de gagner la partie. *"Pour savoir si la bannière doit ou non entrer à l'église, une personne sera chargée de parler à un confident de l'Archevêque, pour que soit concédée la faculté de la porter à l'intérieur de l'église"*[11].

Le temps passe mais le curé ne cède pas. Quand, en 1883, la société remplace sa première bannière par une neuve, elle est aux prises avec la question de l'accompagnement funèbre. *"En ce qui concerne les obsèques des membres (...) la société estima qu'il fallait trouver, dans la mesure du possible, une façon d'aplanir les difficultés qui existaient entre le curé et la société et proposa aux membres de faire réaliser une petite croix à mettre sur la hampe de la bannière pour la durée des obsèques si celle-ci est acceptée par le supérieur ecclésiastique"*[12].

Naturellement, il en va tout autrement pour les sociétés catholiques. Leur bannière est une déclaration de foi. Pour la Société Catholique Agricole-Ouvrière de San Genesio (un hameau de la commune de Castagneto Po, toujours sur la colline de Turin), qui *"en se déclarant catholique professe obéissance aux autorités ecclésiastiques et civiles"*, comme le proclame son statut, c'est le prêtre lui-même qui fournit la bannière. A partir de juillet 1898 (six mois après la fondation de l'association) avec l'accord des membres *"il déploya ses efforts (...) pour l'acheter avec le concours des messieurs de S. Genesio et des membres, à raison de 1,25 lires par membre et pour les messieurs une offre libre"*[13].

La collecte donne de bons résultats et la bannière fait son entrée dans la société. *"Admirée et louée de tous, cette Bannière fut ensuite portée par le plus vieux de la société pendant la procession solennelle. Puis elle reçut l'ultime approbation au cours de la fête des membres le premier dimanche de septembre de l'année 1899 (...) fête qui se partagea entre la dévotion à l'église et les Sacrements et la juste et honnête allégresse d'un repas exquis"*[14].

La pincée de saine récréation avec laquelle les membres de San Genesio assaisonnent la religiosité qui les caractérise n'ôte rien à leur vertu. Ils restent les bons chrétiens qui, dès leur inscription à l'association – et justement grâce à elle – ont acquis non seulement des mérites pour eux, mais aussi une vaste gamme d'indulgences pour leurs défunts, généreusement offertes par le Pape Pie IX avec le Bref Papal du 27 août 1875. Outre l'indulgence plénière *"le jour de l'entrée dans la Société"* et à l'occasion de nombreuses fêtes religieuses, les membres de San Genesio *"peuvent bénéficier, en remplissant les conditions habituelles"* de toute une série d'indulgences applicables aux âmes des fidèles défunts[15].

Le désir de conserver de bons rapports avec tout le monde – associé cependant à un esprit batailleur pour la cause de la liberté – inspire le comportement des membres fondateurs de la première Société de Secours Mutuel italienne, la Société Générale entre les Ouvriers de Pinerolo. Le 18 février 1849, à quelques mois de sa fondation, la société fait sa première sortie officielle. La fête commence le matin, quand *"à 11 heures, les membres en grand nombre se rendent en bon ordre à l'hôtel de ville, précédés de la bannière, sur laquelle on lit: Vive le travail, Vive l'Association des ouvriers, Vive l'Italie une, libre et indépendante. Puis,*

[7] BIANCA GERA - DIEGO ROBOTTI, *Cooperativa Borgo Po e Decoratori. 1883-1983*, Torino, Cooperativa di Consumo e Mutua Assistenza Borgo Po e Decoratori, 1983, p. 31.

[8] GIORGINA LEVI - LEONARDO GAMBINO, *Campidoglio a Torino*, Regione Piemonte-Cooperativa di Consumo e Mutua Assistenza Borgo Po e Decoratori, 1990, p. 23.

[9] RENATA ALLIO, *Società di Mutuo Soccorso in Piemonte. 1850-1880. Attività economica-Gestione amministrativa-Ambiente sociale*, Torino, Deputazione Subalpina di Storia Patria, 1980, p. 41.

[10] PATRIZIA AUDENINO, *Un mestiere per partire. Tradizione migratoria, lavoro e comunità in una vallata alpina*, Milano, Angeli, 1990, p. 78 e 79.

[11] Archivio della SOCIETÀ DI MUTUO SOCCORSO DEGLI OPERAI DI CASTIGLIONE TORINESE, Verbale Assemblea del 21 dicembre 1879.

[12] Archivio della SOCIETÀ DI MUTUO SOCCORSO DEGLI OPERAI DI CASTIGLIONE TORINESE, Verbale Assemblea del 1° aprile 1883.

[13] Archivio della SOCIETÀ CATTOLICA AGRICOLA-OPERAIA DI SAN GENESIO, Resoconto sull'"Istituzione della Società" stilato dal prevosto Don Fissore.

[14] Ibidem.

[15] Il *Breve Pontificio* è riportato nello *Statuto* della SOCIETÀ CATTOLICA AGRICOLA-OPERAIA DI SAN GENESIO, Chivasso, Bassino, 1929.

IL NOSTRO VESSILLO

CANTATA SCRITTA DALL'AVVOCATO DANTE BERTETTI

E MUSICATA DAL MAESTRO ANGELO GALIMBERTI

PER LA RICORRENZA DEL

60° Anniversario della Fondazione dell'Assoc. Generale degli Operai di Pinerolo

LA PRIMA SORTA NEL REGNO

Fondata il 12 Ottobre 1848

6 - 7 - 8 SETTEMBRE 1908

ADULTI — Da l'ardue e consuete fatiche, o compagni,
leviamo un istante la fronte sudata
e, tutta in sua gloria al sol dispiegata
la nostra vetusta e cara bandiera,
cantiam del lavoro, cantiam dell'unione,
cantiam del fraterno amor la canzone.

ADULTI — Oh bella e gloriosa la nostra bandiera
tra i palpiti sorta del gran quarantotto:
guardando fidenti al santo suo motto
i padri per l'almo Statuto esultanti,
pensosi del santo riscatto italiano,
si strinser per mutuo soccorso la mano.

FANCIULLI — E ai vostri figlioli, o padri esultanti,
passò quel vessillo, prezioso retaggio:
dai nonni l'aveste qual nobile saggio
d'amore e d'unione tra forti operai:
e noi che di vostre fatiche campiamo
con gioia ed orgoglio da voi l'accettiamo.

ADULTI — Uniamci, o compagni, siam tutti operai:
a tutti sorride ne l'opra manuale
di pace e progresso lo stesso ideale:
a tutti è nel core la stessa speranza:
d'uguali destini a tutti è foriera
la placida stella di nostra bandiera.

ADULTI — Oh fulgida stella di nostra speranza:
sul ramo di quercia, sul ramo d'alloro
piovendo il bel fascio de' raggi tuoi d'oro,
d'ognor più abbondante, più candida luce
le mani ricingi che in simboi d'amore
si stringon tra loro nel bel tricolore.

FANCIULLI — E a noi pur sorrida di candida luce,
o padri, la stella di vostra bandiera:
un giorno saremo noi pur della schiera
che sotto a' suoi raggi fidente s'accoglie:
allora ci scorga lontano lontano
fin dove ai nepoti daremo la mano.

TUTTI — Al sacro vessillo che tutti ci accoglie
guardiamo nel giorno di nostra esultanza,
e al sol dispiegandolo con forza e speranza,
uniti in un coro solenne, o compagni,
cantiam del lavoro, cantiam dell'unione,
cantiam del fraterno amor la canzone.

en compagnie des autorités municipales, ils rejoignent l'église de Sant'Agostino. Pendant la messe, le chanoine Brignone, vicaire général, leur adresse un discours sur la nécessité de la religion, de l'ordre et du travail et, au moment de bénir la bannière, souhaite que ‹ce signe de concorde devienne un signe d'épouvante pour les ennemis lors des batailles pour l'indépendance italienne›. Au cours du banquet, auquel prennent part également de nombreux membres du Conseil municipal et de la Garde Nationale, le président Rossi propose une collecte en faveur de Venise, qui résiste encore aux Autrichiens: très rapidement 85 francs sont recueillis, car aucun des quatre cents ouvriers réunis autour de la table ne refuse son obole ‹pour une cause si sainte›. Au crépuscule, une promenade à travers la ville, avec déploiement de bannières et chants d'hymnes nationaux, conclut la manifestation"[16].

De nombreuses associations féminines ont une attitude respectueuse et soumise à l'égard des autorités ecclésiastiques. Comme le prouve la *Société des Artisanes et Paysannes intitulée à la Beata Margherita di Savoia* de Luserna San Giovanni (association encore existante, seule société féminine survivante en Piémont), dont l'inclination dévote figure dans son nom même. En 1887, année de sa fondation, pour pouvoir obtenir la bénédiction de sa bannière, elle accepte les conditions imposées par le *"suprême Tribunal ecclésiastique compétent: 1) que les statuts soient approuvés par l'autorité ecclésiastique; 2) que la Société dépende de quelque façon de ces mêmes autorités ecclésiastiques; 3) que la bannière ait quelque signe de religion et qu'elle ne porte aucun emblème blâmable"*[17].

Membres de la Société Féminine de Luserna San Giovanni.

L'esprit de soumission de la société de Luserna a sa raison d'être dans la position même que les associations féminines conservent longtemps dans l'ensemble du mutualisme piémontais. Elles n'adhèrent pas volontiers aux initiatives qui, pour les membres, ont un caractère innovateur ou, pire encore, "révolutionnaire". Quand, en 1891, à Turin soixante-neuf Sociétés de Secours Mutuel fondent la Chambre du Travail, une seule d'entre elles est féminine, la *Société de Secours Mutuel et Prévoyance Union Féminine*. Une donnée qui est *"une preuve du fait que les associations féminines, aux début des années quatre-vingt-dix, ont encore un long chemin à parcourir sur le plan de leur capacité d'initiative autonome. Le passage (qui a duré plusieurs décennies pour le mutualisme masculin) d'une attitude introvertie à une présence publique toujours plus désinvolte et visible pour les associations des ouvrières en est seulement à ses débuts"*[18].

La faible force du mutualisme féminin explique le fait que dans quelques cas seulement les femmes ont pu se permettre d'ouvrir des sociétés autonomes, et qu'elles ont toujours dû se contenter d'instituer simplement une *"section féminine"* à l'intérieur de la société masculine. Un rôle subalterne, que l'on a cependant tenté d'atténuer au fur et à mesure que le mutualisme évoluait vers des formes plus modernes.

Toutefois, après leur entrée dans les sociétés masculines (qui par conséquent ont pris une connotation *"mixte"*) récemment les femmes sont entrées à plein titre dans la gestion sociale, allant jusqu'à assumer la direction. Un résultat qui en dit long sur l'émancipation du mouvement des travailleuses.

[16] ASSOCIAZIONE GENERALE DEGLI OPERAI E SOCIETÀ ARTI E MESTIERI (MUTUE RIUNITE) DI PINEROLO, *Mostra Documentaria. 140° Anniversario della fondazione della Società Generale fra gli Operai di Pinerolo*, 1988.

[17] Archivio della SOCIETÀ DELLE ARTIGIANE E CONTADINE BEATA MARGHERITA DI SAVOIA DI LUSERNA SAN GIOVANNI, Verbale Assemblea del 16 ottobre 1887.

[18] DIEGO ROBOTTI - BIANCA GERA, *Il tempo della solidarietà. Le 69 società operaie che fondarono la Camera del Lavoro di Torino*, Milano, Feltrinelli, 1991, p. 77.

"La bannière ouvriere partait en promenade"

Les sorties de la bannière de son siège social sont décrites dans les procès-verbaux avec des mots qui montrent l'attachement que les Sociétés de Secours Mutuel éprouvaient pour leur "créature".

"La bannière ne pourra sortir du siège social pour des fonctions publiques, si elle n'est pas accompagnée de la Présidente, de la Porte-Bannière, et de six membres au moins"[19].

Qu'il s'agisse de "départs" pour quelque cérémonie officielle ou qu'il s'agisse de simples déplacements, l'argument est toujours traité avec une extrême gravité et mis à l'ordre du jour des assemblées, convoquées parfois tout exprès et en séance extraordinaire.

Même si la société ne fait que changer de siège, on organise scrupuleusement le transfert de la bannière, à accomplir sous une forme solennelle et avec la participation des amis et des voisins.

"Le déménagement de la bannière s'effectue en invitant pour cette cérémonie les Sociétés consoeurs des environs et la Société Philharmonique La Stella"[20].

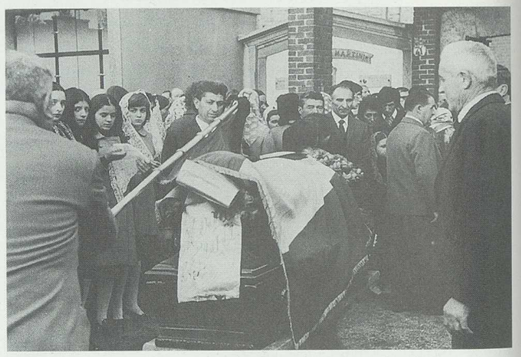
Même quand il s'agit de sortir la bannière pour les obsèques de quelque membre, il y a parfois une sorte de résistance. Mais normalement, puisqu'il s'agit d'un orgueil pour les sociétés et d'un devoir de consacrer des honneurs solennels aux membres défunts, une importante représentation participe à la cérémonie funèbre, portant l'insigne social ou une cocarde et, surtout, portant la bannière avec le "deuil", le ruban noir obligatoire en la circonstance. Ceux qui en ont la possibilité font même confectionner pour ces occasions un drap noir spécial.

La participation de la bannière à des funérailles est soumise à toute une série de contraintes. L'*Association Générale de Secours Mutuel entre Artistes et Ouvriers* de Casale Monferrato, la plus importante des associations de la petite ville, la laisse aller uniquement à certaines conditions: *"En cas de mort de l'un des membres, on autorisera la présence de la Bannière sociale pour l'accompagnement funèbre de celui-ci, moyennant une demande formelle à la Présidence, souscrite par au moins vingt Membres, qui s'engagent à accompagner la Bannière tant qu'elle restera en dehors du siège"*[21].

Il est encore plus difficile de décider s'il faut consentir à ce que la bannière s'éloigne de son siège pour accompagner le corps d'un personnage particulièrement aimé ou pour participer à des deuils nationaux. On hésite souvent à intervenir aux funérailles de quelque personnalité du monde politique, mais quand il s'agit du *"plus grand des Italiens"*, Giuseppe Garibaldi le bien-aimé, égards et honneurs ne sont pas ménagés En toute circonstance – qu'il s'agisse de l'une de ses fréquentes visites "promotionnelles" à travers l'Italie ou d'une quelconque cérémonie pour le commémorer – la bannière devait être présente.

Laisser partir la bannière pour l'étranger est une décision déchirante.

Quand la société d'une petite commune du haut Novarese, Intragna, reçoit la lettre de 31 membres immigrés à Lausanne avec la demande de pouvoir y accueillir l'étendard (qui pour eux est l'incarnation du pays lointain), cela déclenche perplexités et hésitations.



14 novembre 1970. Obsèques de Giorgio Allio, membre de la Société de Secours Mutuel de Vinovo. Le salut qu'après la bénédiction à la "pose" (c'est-à-dire le dernier arrêt avant l'inhumation) la bannière offre au membre défunt en effleurant le cercueil avec le côté où figure le nom de la Société.

[19] Società di Mutuo Soccorso ed Istruzione fra Artiste ed Operaie di Cuneo, *Regolamento*, Borgo San Dalmazzo, Bertello, 1926, art. 41.

[20] Archivio della Società di Mutuo Soccorso d'Ambo i Sessi Edmondo de Amicis di Torino, Verbale Consiglio del 15 marzo 1914, in Bianca Gera - Giorgina Levi, *Un borgo, una Società*, Torino, Regione Piemonte, 1985, p. 91.

[21] Archivio dell'Associazione Generale di Mutuo Soccorso fra Artisti ed Operai di Casale Monferrato, *Statuto*, 1877.

"Après en avoir donné lecture aux participants, on convint d'un point de vue moral d'expédier la Bannière, mais les exceptions suivantes furent faites:

1°) Le statut établit que la bannière ne peut être portée par un nombre de membres inférieur à ceux qui l'accompagnent.

2°) Au cas où on l'expédierait à Lausanne et qu'à Intragna viendrait à mourir un membre, comment l'accompagner au cortège funèbre?

3°) Dès lors qu'on a enfreint une première fois le règlement social, si d'autres membres résidant à Paris, Berlin, Londres, Stockholm, Copenhague, capitales bien plus distantes que Lausanne, comment leur refuser cette faveur, ayant favorisé les premiers qui ont enfreint le règlement? Comment établir un traitement égal?

4°) Etant donné ce cas: si l'on prend en considération l'aspect intérêt, si on obtient cent de Lausanne, dans quelques années de Londres on pourra avoir mille et cela peut-il se refuser?"[22].

Comme on peut le voir, les raisons affectives vacillent sous la tentation d'un gain substantiel…

Les associations qui envoient leur étendard à l'extérieur attendent son retour comme s'il s'agissait d'un fils pour lequel on s'inquiète: quand il revient on l'accueille en grande pompe, avec un sentiment de soulagement.

A son retour de l'Exposition Vinicole d'Asti, le président de la *Société Générale de Secours Mutuel entre les Ouvriers* de Luserna San Giovanni trouve au grand complet *"le Conseil de Direction convoqué en séance extraordinaire à 9 heure du soir"*[23].

Mais en dépit de toute cette série de réticences, les sorties des bannières sont fréquentes et joyeuses.

"La bannière ouvrière de Luserna allait en promenade à Rorà (village à quelques kilomètres de distance, n.d.r.) accompagnée de Monsieur le Président…"[24].

La promenade estivale dans le village voisin satisfait vivement les participants. Ils y sont accueillis par un membre avec *"une telle amitié qu'il [les] obligea à prendre un vermouth avec lui gratuitement. En sa compagnie, ils se rendirent sur le site où avait été préparé un repas dans un beau décor de verdure et tous ensemble en parfaite harmonie ils déjeunèrent"*[25].

Naturellement, avec la bannière, il y a un autre protagoniste fixe des fêtes sociales: le vin. Goûté, acheté, parfois produit aussi; mis en bouteille, distribué et bu entre membres ou à l'occasion de fêtes grandioses, on parle abondamment du vin dans les procès-verbaux des assemblées. Il n'est pas difficile de lire entre les lignes combien il a fait l'objet de discussions, de mesures, de délibérations.

Pour toute question concernant la bannière, on affronte des débats acharnés, dans lesquels on définit les moindres détails. L'affaire n'est pas simple, surtout s'il s'agit de décerner une charge sociale: par exemple, la fonction, tant convoitée, de *"porte-bannière"*.

L'assemblée des membres le nomme par voie de suffrage ou par concours et parfois élit aussi son remplaçant *"en cas d'absence en raison d'un empêchement légitime et justifié"*[26].

A l'occasion de fêtes avec accueil de consoeurs, on nomme même un *"aide au porte-bannière pour placer les bannières à leur arrivée et pour les distribuer le soir à leur départ"*[27].

On discute et on définit la rétribution de ces fonctions, on établit même les frais de déplacement à payer lorsque la bannière "rend visite" à d'autres sociétés.

Généralement, une rétribution annuelle est définie pour le porte-bannière (vers la fin du siècle certaines sociétés paient 10 lires). Dans d'autres cas, par contre, les accords sont différents: La Section féminine de la Société de Casale Monferrato, par exemple, décide d'*"attribuer à la porte-bannière une indemnité de 1,50 lires chaque fois qu'elle devra se rendre aux funérailles de quelque membre"*[28].

[22] Archivio della Società di Mutuo Soccorso di Intragna, Verbale Consiglio del 5 maggio 1895.

[23] Archivio della Società Generale di Mutuo Soccorso fra gli Operai di Luserna S. Giovanni, Verbale Consiglio del 19 novembre 1891.

[24] Archivio della Società Generale di Mutuo Soccorso fra gli Operai di Luserna S. Giovanni, Verbale Assemblea dell'11 luglio 1886.

[25] Ibidem.

[26] Archivio della Società Generale di Mutuo Soccorso fra gli Operai di Luserna S. Giovanni, Verbale Assemblea del 27 dicembre 1891.

[27] Archivio della Società Operaia di Mutuo Soccorso di Santino di San Bernardino Verbano, Verbale Assemblea del 24 gennaio 1901.

[28] Archivio della Società di Mutuo Soccorso di Casale Monferrato-Sezione Femminile, Verbale Consiglio dell'8 luglio 1888.

Banchetto dell' Inaugurazione della Bandiera di Villar Pellice

"Il Signor Presidente Furbatti Giuseppe fa sentire a questa società di Luserna che la società operaja ora nascente di Villar Pellice invita a voler prender parte alla ricognizione della sua bandiera sociale operaja; da un gran numero accettato e si sottoscrissero a pagare lire 2,50 per onorare e fare unanime il pranzo in Villar Pellice.
La Bandiera con il n° di 36 soci uniti col Sig. Presidente partì da questa sala delle adunanze alle ore otto antimeridiane e giunse alle dieci pure mattutine a Villar Pellice e vi furono accolti affettuosamente sia dai confratelli di Villar che pure da altre bandiere già in questo luogo riunite.
Pranzato con tutta armonia generale dietro vari accoglimenti dovettesi partire per la restituzione della Bandiera a sua sede e si partì dal Villar Pellice alle ore 6 pom. e si rientrò alle ore 8 con tanta armonia.
Salutandosi amichevolmente si licenziarono".
(Archivio della SOCIETÀ GENERALE DI MUTUO SOCCORSO FRA GLI OPERAI DI LUSERNA SAN GIOVANNI, Verbale Consiglio del 23 luglio 1886).

Des archives historiques de la Société Générale de Secours Mutuel entre les Ouvriers de Luserna San Giovanni. Rencontres et fêtes avec les consoeurs.

La Société de Luserna San Giovanni, quant à elle, ne se contente pas de fixer le montant mais, avec une méticulosité qui frôle le tatillonnage (pour chaque membre la bannière le mérite, ô combien!) dicte une série de prescriptions[29]. Une rigueur qui peut sembler excessive, mais qui est justifiée par la crainte que les fêtes ne dégénèrent. Comme dans celle pour la *"reconnaissance de la bannière"* qui, en raison de sa vivacité et de sa durée, représente une grosse tentation. Une "cérémonie" très officielle.

Comme le veut la tradition, selon un rituel auquel tiennent toutes les sociétés et qui figure dans les procès-verbaux des assemblées, la société se rend chez le maire *"qui avec zèle reconnaît la gracieuse bannière et fait un discours de félicitations"*; enfin après la bénédiction de rigueur, la fête s'achève par un *"déjeuner à midi qui se termina à six heures". A cette heure-là "les bannières consoeurs partirent et les bannières se retirèrent dans leur siège et la fête s'acheva dans la joie et l'harmonie"*[30].

On retrouve souvent dans les procès-verbaux, avec des mots qui aujourd'hui peuvent sembler ingénus, des appels aux sentiments de solide fraternité qui doivent régner entre les sociétés. La préoccupation de maintenir l'ordre est constante: et l'étendard est en le garant.

Toujours à Luserna, pour la *"Fête du Statut"* de 1896, *"on établit finalement que la Bannière sortira à 13 heures et Monsieur le Président invite les membres à se trouver à l'heure dite afin de l'accompagner sur le lieu de la fête, comme pour sauvegarder, pour assurer, pour garantir que le tout procédera en bon ordre; que l'allégresse ne sera pas troublée le moins du monde; que l'accord régnera souverain; qu'en un mot ce sera une réunion de frères amoureux qui profitent de l'anniversaire que l'on commémore pour souder leurs affections"*[31].

[29] Archivio della SOCIETÀ GENERALE DI MUTUO SOCCORSO FRA GLI OPERAI DI LUSERNA S. GIOVANNI, Verbale Consiglio del 14 ottobre 1894.

[30] Archivio della SOCIETÀ GENERALE DI MUTUO SOCCORSO FRA GLI OPERAI DI LUSERNA S. GIOVANNI, Verbale Consiglio del 23 settembre 1888.

[31] Archivio della SOCIETÀ GENERALE DI MUTUO SOCCORSO FRA GLI OPERAI DI LUSERNA SAN GIOVANNI, Verbale Assemblea del 31 maggio 1896.

Donc, bannis toutes discussions ou prétextes pouvant attirer des ennuis. L'Union de Tigliole (un petit village agricole de la province d'Asti), alors qu'elle annonce aux membres des consoeurs l'inauguration de sa bannière, les invite à prendre la parole pendant la cérémonie, en précisant quand même que *"ces discours ne pourront avoir un sujet politique à caractère subversif eu égard à l'actuelle ligne de gouvernement, ou un sujet clérical"*[32].

Les réceptions se succèdent, les invitations s'échangent et... la caisse sociale se vide. La Société de Secours Mutuel et Instruction entre Patrons et Ouvriers Horlogers de Turin devra serrer la ceinture pendant longtemps pour parvenir à éponger les dettes contractées pour la fête d'inauguration de la bannière. Dans de nombreuses réunions, on discute du passif, qui est défini comme un *"point extrêmement délicat"*.

Du reste, on a dépensé en toute connaissance de cause: avec une préparation dans les moindres détails, une organisation efficace et un service impeccable, une fête ne peut que réussir. Par ailleurs, pour la société, c'est une bonne propagande: de nouveaux aspirants membres viendront en masse et *"les incrédules, impressionnés par l'issue de la fête et persuadés de la solidité de la Société décideront d'y entrer sans la moindre hésitation"*[33].

En tout cas, on s'est toujours beaucoup amusé à l'inauguration de la bannière, que l'on se réunisse sous une forme officielle ou sous une forme plus modeste. Une réception grandiose était tout aussi appréciée qu'un repas frugal comme celui de la Section féminine de Casale Monferrato, placé sous le signe de l'économie, *"sous forme privée et familiale (...) avec tous les membres et tous les souscripteurs méritants"*[34].

La marraine ou le parrain, personnages de rigueur de toute inauguration qui se respecte, ne manque jamais aux fêtes.

Dans les assemblées sociales, on fait grand cas de leur nomination. La matière est considérée comme *"de la plus haute importance et délicatesse"* et par conséquent toutes les précautions sont prises pour ne pas aller au-devant des critiques ou causer la mauvaise humeur.

L'honneur de recouvrir un rôle si plein de signification revient à des personnages de lustre, si possible riches et, par conséquent, en mesure de faire des dons consistants à la société. Parfois le parrain prend en charge les frais de la bannière. Comme à Frossasco, commune à quelques kilomètres de Pinerolo, où le maire (choisi comme parrain, alors que sa soeur est la *"charmante marraine"*) verse généreusement les 500 lires demandées par la brodeuse qui a réalisé le travail.

La bannière de Frossasco est superbe, avec une broderie très recherchée. *"Une paire de boeufs aiguillonnés par un bouvier en pantalons bleus (...) et un ornement central constitué d'un trophée riche de tous les produits de la terre, ces derniers étant entremêlés aux outils de travail. Tandis que les outils champêtres – bêche, râteau, fourche – sont entrelacés aux outils des artisans et de l'usine: enclume, marteau, rabot, truelle"*[35].

La bannière de Frossasco, comme de nombreuses autres, fut réquisitionnée par les fascistes, suivant un plan bien précis d'annulation de toutes les libertés.

De la bannière, il ne nous reste que l'image reproduite sur une belle photographie probablement prise pendant la fête d'inauguration. Un groupe important de membres, au centre la marraine et le parrain, puis les autorités, les nombreux autres invités. Et presque certainement, l'auteur de ce chef-d'oeuvre, une certaine Maria Parodi (propriétaire d'un atelier de Turin, spécialisé dans les *"Confections de Broderies en Or et Soie; spécialisé en bannières"*) qui, à l'invitation des membres, très satisfaits de son oeuvre, avait répondu *"en acceptant de tout coeur et en remerciant vivement"*. Sans récriminer contre le silence de la société à sa demande claire et directe: *"Au moment de la commande – écrit-elle au Président – on me dit que si elle était satisfaitante et bien réalisée, on aurait donné un pourboire"*.

[32] Biblioteca Civica di San Damiano d'Asti, Archivio della Società degli Operai di San Damiano d'Asti, Cartella n. 96, Bandiera sociale, carteggio.

[33] Archivio della Società di Mutuo Soccorso ed Istruzione fra Principali e Lavoranti Orologiai di Torino, Verbale Assemblea del 20 settembre 1887.

[34] Archivio della Società di Mutuo Soccorso di Casale Monferrato-Sezione Femminile, Verbale Assemblea del 30 aprile 1911.

[35] *125° Anniversario della Fondazione della Società di Mutuo Soccorso tra gli Operai e gli Agricoltori di Frossasco*, Pinerolo, 1995.

La photo souvenir de la fête d'inauguration de la bannière de Frossasco le 18 août 1907.
La bannière da Frossasco (aujourd'hui perdue) trône au centre de la photo en compagnie de celles de nombreuses autres consoeurs.

Une fête joyeuse, avec beaucoup d'invités at un grand repas au riche menu.

Hors-d'oeuvre (saucisson cru et cuit, jambon, langue, sardines, anchois et beurre);
Fritto misto à la piémontaise;
Veau bouilli garni;
Soupe à l'italienne ou consommé en tasse;
Poulet rôti (1/4 par personne), salade;
Fruits, fromage, pâtisserie;
Un litre de vin par personne, une bouteille de Barbera ou de Nebbiolo pour six personnes;
Pain, gressins, café.

ENTE NAZIONALE FASCISTA DELLA COOPERAZIONE
Segreteria Interprovinciale
TORINO-CUNEO-AOSTA
Corso Galileo Ferraris 33 TORINO Telefono 49425

CIRCOLARE N. 343
PROTOCOLLO " 35369

Torino, 6 Giugno 1939 XVII

Oggetto: BANDIERE DI SOCIETA' DI MUTUO SOCCORSO

ALLE SOCIETA' DI MUTUO SOCCORSO
DELLE PROVINCIE DI TORINO, CUNEO
E AOSTA

D'ordine delle superiori nostre Autorità, tutti i labari, vessilli, bandiere delle Società di Mutuo Soccorso, con esclusione dei soli labari regolamentari tricolori con lo stemma dell'Ente Nazionale Fascista della Cooperazione, devono essere consegnati alla nostra Segreteria entro il corrente mese di Giugno.

Col 15 Giugno c.a. è fatto divieto alle Mutue di usare comunque altri vessilli che non siano i labari regolamentari, e di usare carta intestata e timbri contenenti le mani incrociate.

I nostri funzionari ed i nostri Ispettori di Zona sono autorizzati a ritirare senz'altro le bandiere, la carta intesta= ta, i timbri non regolari, che si trovassero, dopo la data fissata per la consegna, ancora presso le Mutue.

IL SEGRETARIO INTERPROVINCIALE
(Dott.G.Vernouille)

La circulaire impériense concernant la bannière, envoyée par l'Ente Nazionale Fascita della Cooperazione à toutes les Sociétés de Secours Mutuel.

"Prix doux – Travail soigné – Livraison impeccable"

Même s'ils disent pratiquer des *"prix doux"*, les ateliers de broderie auxquels s'adressent les sociétés pour faire confectionner leur bannière, font payer assez cher leur ouvrage. Ils garantissent certes un travail "très soigné" et offrent des matériaux de la meilleure qualité, mais il s'agit toujours de frais considérables. Pendant les premières années de notre siècle, une bannière coûte, en moyenne, 400-500 lires. On peut avoir une idée de cet ordre de dépense en faisant la comparaison avec certains salaires et certains prix de la fin du XIXème – début du XXème siècle. En 1889, un ouvrier du secteur textile gagnait de 17 à 22 centimes de l'heure; le salaire de la main-d'oeuvre féminine d'une filature de laine allait de 0,95 à 1,35 lires par jour; En 1896 un menuisier gagnait 3 lires par jour; une couturière de 17 ans percevait 0,90 lires par jour; fin XIXème siècle, le pain coûtait 0,35 lires le kg, les pâtes 0,50, le riz 0,40, le vin 0,40. En 1096, un manteau coûtait 20 lires, une robe 16, une paire de chaussures 15[36].

Par conséquent, un prix de 500 lires pour une belle bannière, compte tenu du fait qu'une broderie plutôt élaborée exige plus d'un mois de travail, n'apparaît pas excessif.

De toute façon, les membres essaient toujours de marchander. S'ils ne peuvent obtenir de rabais, ils demandent au moins un présent: ils tentent, par exemple, d'obtenir gratuitement le *"ruban de deuil"*. Dans les archives historiques des Sociétés de Secours Mutuel, nombreux sont les dossiers concernant les négociations avec les fournisseurs quant au prix ou à la qualité des matériaux, négociations souvent conduites par une *"Commission"* nommée tout exprès. Parfois on obtient un bon prix, même sans diminuer la qualité du produit. Le curé de San Genesio qui, en 1898, pour le compte de la Société Catholique Agricole-Ouvrière *"commanda aux éminentes mesdames Piovano expertes brodeuses de Turin, une splendide bannière, qui se révéla telle"*[37] débourse, *"tout compris"*, 310 lires (voir reproduction n° 36, p. 115). Un chiffre très avantageux, que les *"expertes"* soeurs Piovano pratiquent par amitié ou bien parce que, grâce à leur esprit d'entreprise, la boutique qu'elles ont ouverte en 1888 à Turin, place Gran Madre di Dio, est bien lancée et leur procure un chiffre d'affaires leur permettant d'accorder à certains clients des prix réduits. Quand elles brodent la bannière de San Genesio, les soeurs Piovano font déjà preuve d'une remarquable habileté, qui grandira au fil des ans pour atteindre des niveaux si élevés qu'elles pourront participer – seules parmi les nombreuses brodeuses turinoises – à l'Exposition Internationale d'Art Décoratif qui se déroule à Turin en 1902, en présentant une *"Chambre à coucher"* (en français dans le texte).

Certaines associations essaient d'économiser en ordonnant le travail à des organismes religieux ou similaires. En Piémont (et notamment à Turin) le choix ne manque pas: en effet, nombreux sont les instituts, les écoles, les ateliers ouverts en quelques décennies, souvent à l'initiative de dames de l'aristocratie qui pouvaient assouvir leur ferveur bienfaisante en aidant les *"femmes et les jeunes filles dans le besoin, en situation précaire ou abandonnées (...) à pourvoir à leur subsistance, par un travail ne présentant pas une excessive difficulté d'organisation et de réalisation"*. Elles-mêmes étaient d'habiles brodeuses car *"toutes les femmes étaient instruites dans l'art de l'aiguille; et toutes les dames de l'aristocratie avaient une préparation en la matière, que nous pouvons définir excellente car enri-*

[36] GINA LOMBROSIO, *Sulle condizioni sociali ed economiche degli operai di un sobborgo di Torino*. In *La Riforma Sociale*, Torino, 1896, vol. IV, settembre. S. GEISSER - E. MAGRINI, *Contribuzione alla storia e statistica dei salari industriali in Italia nella seconda metà del secolo XIX*. In *La Riforma Sociale*, Torino, 1904, vol. XIV, ottobre-novembre).

[37] *Istituzione della Società Cattolica Agricola-Operaia di S. Genesio*, cit., p. 3.

chie par des connaissances de culture et d'histoire de l'art, ainsi que de dessin et de peinture"[38].

La Société de Bienfaisance entre Travailleurs de Caraglio (fondée en 1901 à Caraglio, dans la province de Cuneo) fait confectionner la bannière par les "Orfanelle" (les Orphelines) locales qui réalisent une broderie plus que digne et y brodent leur signature.

On ne regarde pas à la dépense, par contre, pour la bannière de la Société de Secours Mutuel de San Sebastiano Curone, dans la province d'Alessandria, donnée en 1881 par l'épouse du fondateur et premier président de l'association, qui est commandée à une maison de Turin. La Société a des idées bien arrêtées sur les caractéristiques de son étendard, comme le prouve l'art. 64 du Règlement: *"La Société aura une bannière aux couleurs nationales, et d'un côté elle portera en lettres d'or ‹L'Etoile d'Italie – Société de Secours Mutuel à San Sebastiano Curone›. De l'autre côté, l'Etoile d'Italie en or également avec au-dessous la devise ‹loyauté, vertu et travail›. Sur la hampe de ladite bannière, il y aura un petit globe surmonté de la pointe d'une flèche en argent, au centre de laquelle brillera l'étoile d'Italie en or"*[39]. (Voir reproduction n° 2, p. 83)

Souvent les bilans ou les procès-verbaux des assemblées fournissent aussi des données concernant les frais des accessoires de la bannière.

Après avoir choisi le bois le plus approprié et le devis le plus avantageux (48 lires), la Société de Luserna San Giovanni *"charge un membre menuisier de construire une armoire"* pour la conserver et établit minitieusement ses caractéristiques[40].

Parfois, au contraire, on a la chance de recevoir un accessoire en cadeau de la part d'un membre ou de la part d'un sympathisant de la société. La Société Horlogers reçoit d'un certain Galli, fondeur réputé, *"la lance de notre bannière avec le buste de Galilée. On apprend la nouvelle avec joie"*[41].

Malheureusement pour les Horlogers, il n'y a pas d'autre cadeau au programme et ils doivent alors acheter les pièces manquantes pour la bonne conservation de l'étendard: une *"armoire"* (coût: 28 lires. C'est une grosse dépense, certes, mais ils sont arrivés à obtenir un bon prix), une *"housse en toile cirée"* (8,50 lires) et un *"crêpe et ruban de deuil"* (4,50 lires)[42].

Maintenant la bannière est prête pour la présentation qui a lieu, comme toujours, avec une grande fête très réussie. Elle remporte un énorme succès et les membres se déclarent très satisfaits *"de la bonne impression qu'elle a faite sur les autres Sociétés"*[43].

Ces *"arabesques qui se poursuivent en gracieuses volutes"*

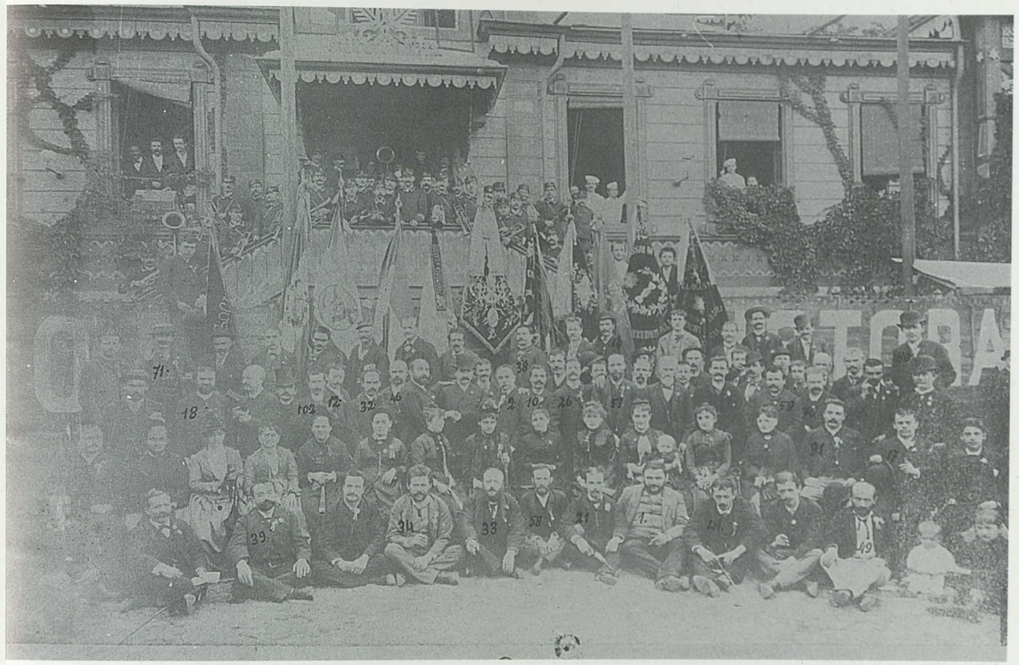
L'admiration éveillée chez les participants à la fête des Horlogers est plus que justifiée: la bannière est – par chance nous pouvons en parler au présent car elle existe encore – superbe. Chez les consoeurs invitées (tout comme chez ceux qui peuvent l'admirer plus de cent ans après) elle suscite la même admiration que celle qu'ont éprouvée les membres quand, avant la commande, le président leur a montré le dessin proposé par la brodeuse sollicitée:

"Il étale un rouleau sur lequel est dessinée une esquisse de la bannière, présentée par la brodeuse Mademoiselle Pepione de Turin. Au premier examen, elle enthousiasme tous les présents, tant elle est gracieuse, artistique et hors du commun. L'inscription est placée avec une heureuse disposition dans un coin, les décorations sont disposées transversalement, de façon à occuper l'espace compris entre la diagonale et les côtés du carré formant le drap. D'un mascaron en relief sortent les arabesques qui se poursuivent en gracieuses volutes et les rubans auxquels sont suspendus les vrais outils symbolisant notre profession. Mademoiselle Pepione s'engage à réaliser sur velours de soie toute la broderie en or fin avec les outils brodés en soie colorée, à se charger de la hampe, le tout pour 400 lires. Séance tenante on délibère de donner commission à Mademoiselle Pepione, en lui accordant deux mois de délai pour l'exécution"[44].

L'esquisse *"jugée au-dessus de tout éloge"*[45] était accompagnée d'une lettre de la "Demoiselle" qui illustrait à la Société comment elle aurait réalisé le travail. Même si cette lettre n'a pas été retrouvée dans les archives (les documents de ce genre étaient considérés comme secondaires par de nombreuses Sociétés de Secours Mutuel et par conséquent ne méritant pas d'être conservés), il n'est pas difficile d'imaginer son contenu. Avec des mots courtois mais déterminés, celle qui a été l'une des meilleures brodeuses de Turin, qui a laissé quelques-unes des plus belles bannières ouvrières, faisait son offre en précisant tous les détails.

On l'imagine aisément passionnée par son travail, consciente de l'habileté de ses mains, désireuse de se faire une clientèle en fixant des prix justes.

Les commandes ne lui manquent pas. En 1883, un an avant qu'elle n'ouvre un véritable atelier, la Société de Secours Mutuel des Ouvriers de Castiglione Torinese, lui commande l'étendard qui, selon les voeux des membres, doit être *"de construction digne"*. (Voir reproduction n° 35, p. 113)



La bannière de la Société des Horlogers bien en vue au cours de son inauguration.

[38] DONATELLA TAVERNA, *Ricamo a Torino dal 1902 al 1940*, Torino, Famija Turineisa, 1986, p. 20.

[39] *Regolamento organico della Società di Mutuo Soccorso eretta in San Sebastiano Curone col titolo di Stella d'Italia. 1° giugno 1879*, Varzi, De Grandi, 1895.

[40] Archivio della SOCIETÀ GENERALE DI MUTUO SOCCORSO TRA GLI OPERAI DI LUSERNA SAN GIOVANNI, Verbale Consiglio del 7 ottobre 1888.

[41] Archivio della SOCIETÀ DI MUTUO SOCCORSO ED ISTRUZIONE FRA PRINCIPALI E LAVORANTI OROLOGIAI, Verbale Assemblea del 31 maggio 1887.

[42] Archivio della SOCIETÀ DI MUTUO SOCCORSO ED ISTRUZIONE FRA PRINCIPALI E LAVORANTI OROLOGIAI DI TORINO, Rendiconto generale dell'anno sociale 1887-1888.

[43] Archivio della SOCIETÀ DI MUTUO SOCCORSO ED ISTRUZIONE FRA PRINCIPALI E LAVORANTI OROLOGIAI DI TORINO, Verbale Assemblea del 20 settembre 1887.

[44] Archivio della SOCIETÀ DI MUTUO SOCCORSO ED ISTRUZIONE FRA PRINCIPALI E LAVORANTI OROLOGIAI DI TORINO, Verbale Consiglio del 31 maggio 1887.

[45] Archivio della SOCIETÀ DI MUTUO SOCCORSO ED ISTRUZIONE FRA PRINCIPALI E LAVORANTI OROLOGIAI DI TORINO, Verbale Assemblea del 12 luglio 1887.

Aux deux *"personnes chargées de se rendre à Turin pour faire exécuter quelques dessins et voir à quel prix on peut acheter"*, Mademoiselle Pepione présente différentes solutions. Le choix se porte sur une bannière *"semblable à celle des ouvriers d'Avigliana, mais il est entendu qu'on y apportera les corrections retenues les plus appropriées pour notre association, comme pour notre village"*[46].

Quelques années plus tard, c'est au tour de la Société Ouvrière de Secours Mutuel de San Maurizio Canavese de remplacer sa première bannière, désormais usée, en choisissant l'un des quatre dessins présentés par mademoiselle Pepione et décrits par elle dans une lettre qui malheureusement a, elle aussi, été perdue.

"On donne lecture d'une lettre de Madame Pepione Marietta, brodeuse à Turin, qui dit qu'elle accepte la commission pour la nouvelle bannière, au prix de six cent vingt lires, et qu'elle sera d'un côté en velours cramoisi comme l'échantillon, avec une guirlande, les emblèmes, les mains, l'Etoile d'Italie, les lettres et les petits angles, les ornements, les épis brodés en or fin; et de l'autre côté en faille aux trois couleurs nationales, comme l'échantillon, avec Saint-Maurice peint et un encadrement brodé en or fin. La hampe sera divisée en deux, doublée en velours cramoisi avec les pointes et l'embout, la lance sera en cuivre doré. La Bannière terminée, caisse d'emballage inclue, coûtera six cent vingt lires. Le Président ajoute que la Commission a demandé à ce que le prix soit arrondi à six cent lires, mais que sur ce sujet il n'avait obtenu aucune certitude quant à la remise"[47]. (Voir reproduction n° 9, p. 88)

Ces pièces brodées par mademoiselle Pepione sont d'une facture très fine; elles sortent d'un atelier qui produisait à un rythme soutenu et dont la rénommée était arrivée dans toute la province. L'habileté de la brodeuse était reconnue même dans les journaux de l'époque. Dans la description de la fête d'inauguration de la Confrérie – Société de Secours Mutuel entre Ouvriers et Paysans de Tricerro, dans la province de Vercelli – le journal La Sesia écrivait: *"J'admire la bannière de la Confrérie: une bannière belle, riche, artistique due à l'éminente brodeuse qu'est madame Marietta Pepione"*[48].

Les sociétés pour lesquelles madame Pepione avait brodé une bannière lui exprimaient leur gratitude par des mots flatteurs. Le Président de la Société des Ouvriers de Cuorgnè, association florissante du bas Canavese, lui écrivait que son étendard *"sera toujours le phare vers lequel tendront les consciences de ces travailleurs, désireux de puiser dans le coeur le but radieux de leurs aspirations"*. Et il terminait avec un vibrant *"Merci, merci au nom de tous les membres"*[49].

Les symboles de la bannière de Cuorgnè (une jeune fille tenant une ruche et, dans le fond, les montagnes, le soleil, l'avenir) reflètent les idéaux d'activité, de justice et d'égalité sociale. Le même choix fait quelques années plus tard par la Société féminine locale qui, en 1907, cinq ans après sa fondation, voulut une bannière avec *"les armes de Cuorgnè d'un côté; de l'autre la ruche et deux putti: l'un porte en triomphe les symboles du Travail; l'autre offre des fleurs aux abeilles qui bourdonnent autour de la ruche"*[50]. (Voir reproduction n° 16, p. 93)

Il ne reste de Marietta Pepione que les splendides broderies réalisées de ses mains expertes, qui ont travaillé avec goût et adresse jusqu'à un âge avancé. Il ne reste rien d'autre de sa boutique, ni documents ni instruments de travail,. Seules quelques magnifiques bannières et sa signature brodée en or.

Marietta Pepione

[46] Archivio della Società di Mutuo Soccorso degli Operai di Castiglione Torinese, Verbale Assemblea del 1° aprile 1883.

[47] Archivio della Società Operaia di Mutuo Soccorso di San Maurizio Canavese, Verbale Assemblea del 14 aprile 1888.

[48] *La Sesia*, 22 luglio 1890.

[49] Archivio della Società di Mutuo Soccorso fra gli Operai di Cuorgné, Copialettere n. 98, lettera del 25 settembre 1902.

[50] C.B. Galletto, *La Società Operaia di Cuorgné e le sue istituzioni*, Cuorgné, Vassallo, 1912, p. 20.

Quatre brodeuses à Turin

Anna Spagnoli

Le 1er février 1896, est représentée pour la première fois à Turin, au Teatro Regio La Bohème de Giacomo Puccini et si, le lendemain, les critiques des quotidiens expriment un jugement plutôt négatif, le public dans la salle est conquis par la musique et par l'histoire pathétique de Rodolphe et Mimi. Mimi est brodeuse; en effet, dans le premier acte, elle se présente en ces termes:

"Sì
Mi chiamano Mimì,
Ma il mio nome è Lucia.
La storia mia
è breve. A tela o a seta
ricamo in casa e fuori.
Son tranquilla e lieta
ed è mio svago
far gigli e rose"[1].

La malheureuse jeune fille, qui mourra de consomption à la fin de l'opéra, incarne l'image romantique de l'une de ces femmes qui, l'aiguille aux doigts, travaillant jusqu'à dix heures par jour, pourvoit avec sacrifice à leur subsistance.

Nombreuses sont les jeunes et les moins jeunes qui, entre la fin du XIXe siècle et le début du XXe, à domicile, dans des ateliers ou auprès des établissements de bienfaisance, exercent cette activité qui, au fil des ans, se spécialise et s'étend, des broderies pour la lingerie et le linge de maison, aux objets d'ameublement, tels que les tentures, les coussins, les tapis, les fauteuils, ainsi que les parements sacrés et les drapeaux.

La vie des brodeuses de cette époque n'est guère facile; tous ces ouvrages fins et élégants sont le fruit d'efforts et de sueur.

A ce propos, le 15 mai 1902, le journal La Lavoratrice publie la lettre d'une ancienne brodeuse qui déclare entre autres: *"...croyez bien, Madame, qu'après avoir travaillé dix heures par jour une brodeuse a épuisé toute son énergie, car ses yeux sont fatigués et son estomac exténué. Et bien, cet horaire lui procure un gain de 50 à 80 centimes par jour et, comment est-il possible, avec cet argent, de pourvoir à la nourriture, au logement, à la garde-robe? Sans compter les mille menus frais du métier: papier, coton, crayons, etc. Notez que notre profession ne peut s'exercer que pendant la jeunesse et les brodeuses qui gardent une bonne vue après quarante ans, sont bien rares!"*[2].

En feuilletant les pages des *Guide Paravia* de ces années-là, on peut relever le nombre de brodeurs et surtout de brodeuses qui, disséminés dans les rues du vieux Turin, parviennent avec constance et habileté à s'affirmer dans cet art de la couture.

Parmi elles, nous avons choisi quatre femmes qui se sont tout particulièrement consacrées, avec d'autres brodeuses et brodeurs, à la confection des bannières des Sociétés Ouvrières de Secours Mutuel. Leurs noms sont restés dans les mémoires, à la différence de ceux d'autres brodeuses qui, tout en ayant réalisé des broderies de facture précieuse, ont disparu dans l'anonymat, car ces brodeuses ont signé leurs chefs-d'oeuvre. Cette signature dans un coin de la bannière représente non seulement une juste publi-

[1] *Le più belle arie d'opera* a cura di Piero Mioli, Milano, Newton Compton, 1980.

[2] *Per le ricamatrici*, in *La lavoratrice. Organo della Società di Patronato e Mutuo Soccorso per le giovani Operaie*, Anno I, n°5, 15 maggio 1902.

cité pour l'ouvrage accompli, mais veut peut-être aussi exprimer la solidarité d'une travailleuse à l'égard d'autres travailleurs qui s'identifient à leur étendard.

Paola Camilla Banali naît à Bardonecchia le 14 juillet 1866; elle est l'aînée de trois filles, ses soeurs Clotilde et Angela voient le jour respectivement en 1872 et en 1877[3].

Nous ne savons pas avec précision quand Paolina commence à broder, mais un fait est sûr: dès 1892, alors qu'elle n'a que 26 ans, son nom apparaît dans les listes des *"Brodeurs et Brodeuses"* du Guide Paravia, à l'adresse du 11, Via San Quintino. Deux ans après, elle épouse Antonio Chiarena, serrurier de profession, et transfère son activité d'abord au 22, Piazza Emanuele Filiberto puis, à partir de 1897, année de la mort de sa mère, dans le siège définitif du 18, Piazza Castello. Sa carrière vole de succès en succès. En 1898, à l'Exposition Nationale de Turin, une médaille d'or vient récompenser ses "travaux de broderie".

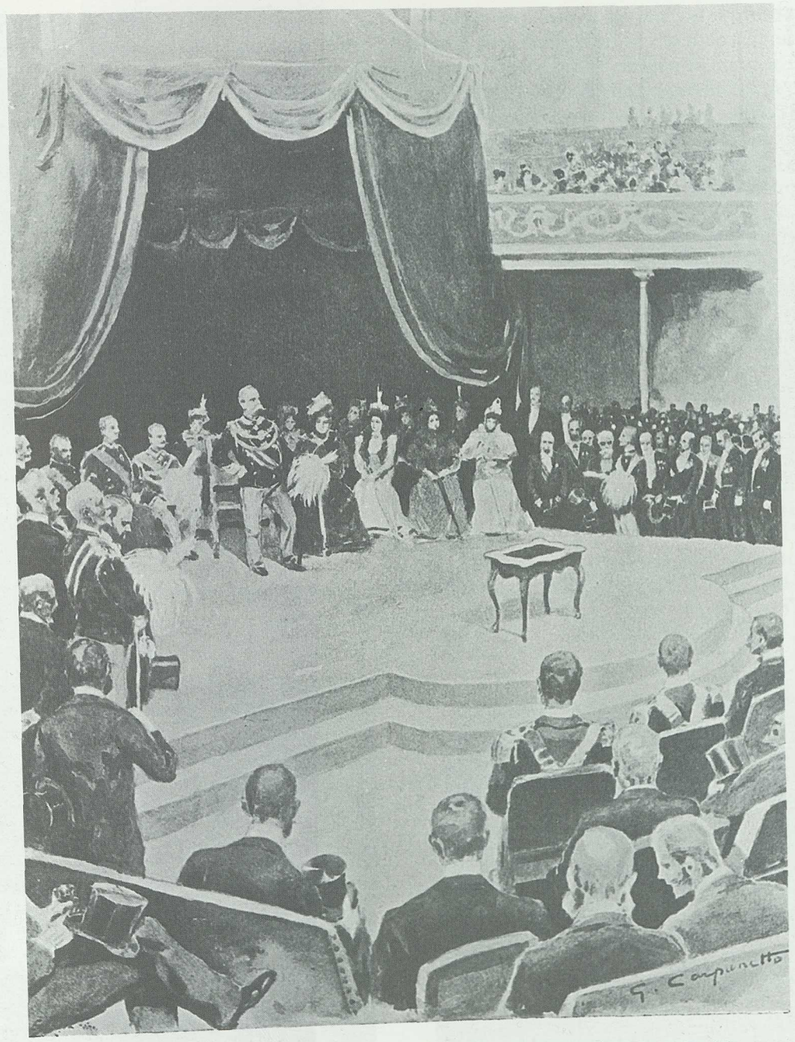
Dans le catalogue de l'exposition, à laquelle participent 800 exposants et plus de trois millions de visiteurs, on peut lire:

"Paola Chiarena-Banali, Turin, dans sa vitrine, pratique et élégante, il n'y a pas de... banalités, mais des travaux de broderie réalisés à la quasi perfection. Madame Paola est une maîtresse distinguée de l'école Archimede: elle réalise des travaux artistiques, des paraments du culte et confectionne notamment des bannières pour des sociétés ouvrières et de secours mutuel. En effet, dans la vitrine figure une splendide bannière pour la société "Union coiffeurs". L'étendard en soie est finement brodé en imitation mosaïque. Elle en a également un autre tout en broderie Gobelin. De plus, elle expose quatre coussins: un coussin brodé avec trois roses thé en imitation peinture, un second avec des pensées, un autre or et argent fantaisie et enfin le dernier en parfait style japonais"[4].

La remise des prix a lieu le 30 octobre 1898 dans le salon Verdi du Palais de l'Exposition en présence des Souverains, des Princes de Naples, des Ducs de Gênes, de la Princesse Laetitia, du Duc d'Aoste, du Duc des Abruzzes et du Prince Ferdinand de Gênes. Le soir même au Palais Royal, Paola Chiarena Banali participe, en compagnie des autres vainqueurs, au grand bal de la cour. Et c'est sans doute à partir de ce moment de son heureuse activité qu'elle peut se décerner le titre de brodeuse de la Maison Royale. En effet, c'est ainsi qu'elle signe, avec un certain orgueil, sur les bannières de la Société de Secours Mutuel Représentants Voyageurs Placiers de Commerce: *"P. Chariena Banali - Provv.ce delle LL AA RR - P. Castello 18 Torino"* (fournisseur de Ses Altesses Royales - 18 P. Castello Turin). Cette bannière, encore aujourd'hui exposée au Museo Nazionale del Risorgimento de Turin, brodée d'or sur une étoffe sombre, se présente comme un décor de théâtre; au premier plan, assis sur le môle, un jeune à demi nu, tenant une hallebarde surmontée d'un aigle, nous regarde; derrière lui, un voilier ancré tandis que, en haut à gauche, un train lançant des bouffées de fumée surgit de sous un pont. Mais la partie la plus belle de cet étendard stupéfiant est sans aucun doute la broderie, dans le fond, du Palais d'Architecture du Valentino. (Voir reproduction n° 40, p. 123)

[3] Les données d'état civil des brodeuses citées et de leurs familles ont été trouvées dans les Bureaux d'état civil de Turin, Secteur Administratif, Services Démographiques, et auprès des Archives Historiques de la ville de Turin, Registres de la Population (1882-1930).

[4] *L'industria Italiana alla Esposizione di Torino 1898*, Torino, Mosca, 1898.



LA SOLENNE PROCLAMAZIONE DEI PREMI ALL'ESPOSIZIONE NEL SALONE VERDI (30 ottobre 1898)
(Disegno di G. CARPANETTO).

L'Esposizione Nazionale del 1898, Torino, Roux e Frassati, s.d. (40 dispense)
(fonds Archivio Storico AMMA - Torino).

Nous retrouvons une nouvelle fois un paysage, preuve d'une grande habileté, sur l'étendard de la Société Ouvrière de Secours Mutuel de Villar Dora. Une superbe broderie aux couleurs estompées où dans un encadrement de cerises, raisins, pommes, poires, apparaît, au milieu des montagnes, le village de conte de fées de Villar Dora. (Voir reproduction n° 38, p. 119)

A ce propos, il est bon de rappeler que la présence de paysages sur les étendards ouvriers est également une prérogative d'une autre brodeuse de l'époque: Rosa Brosio (atelier situé au 9, Via Nizza depuis 1893) qui nous a laissé d'admirables pièces, comme le drap de la Société de Secours Mutuel entre les Ouvriers et Agriculteurs de Casalborgone. (Voir reproduction n° 50, p. 133)

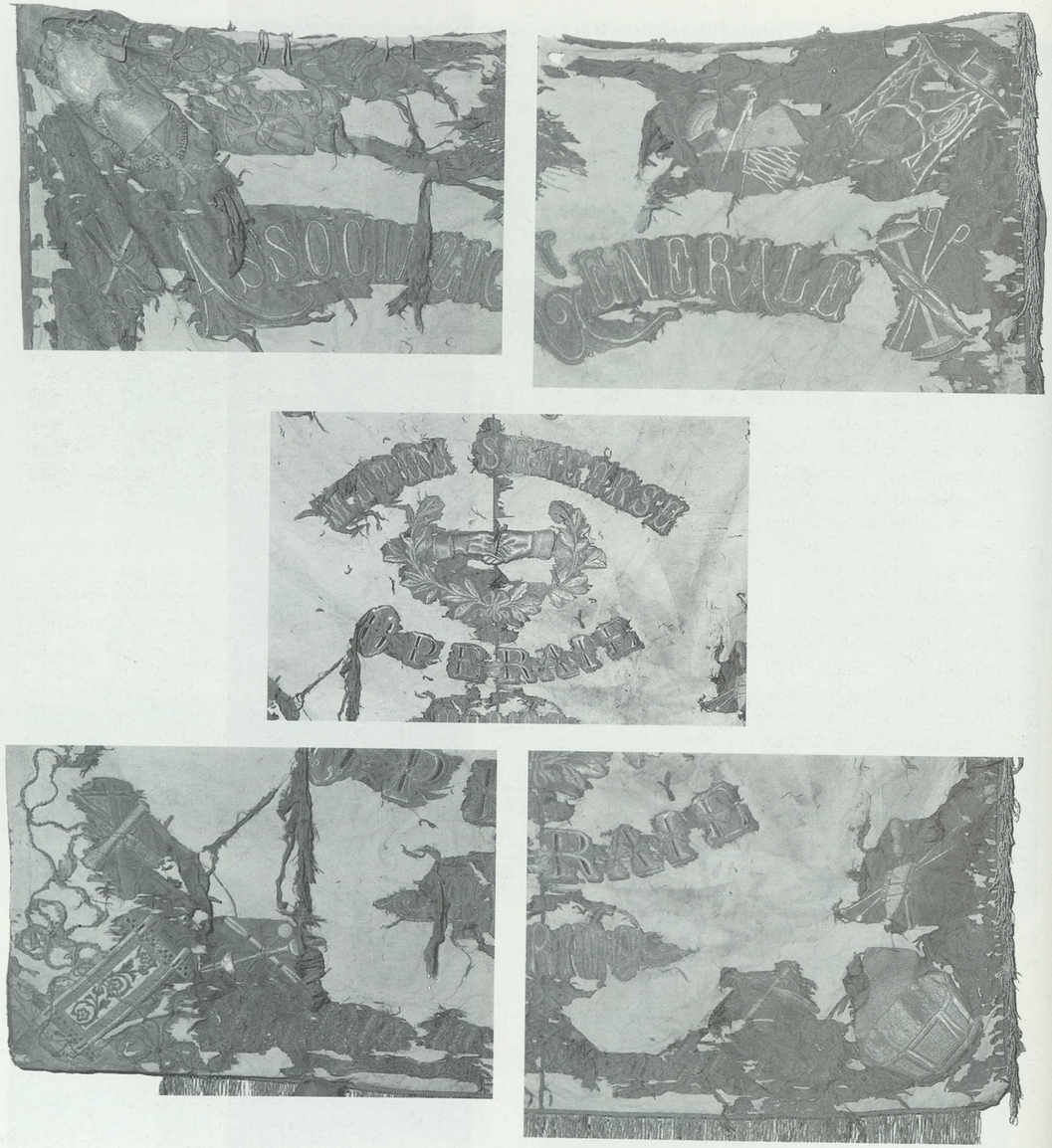
La bannière réalisée pour la Société Ouvrière de Barge constitue une autre oeuvre très intéressante de Paola Banali: elle se présente toute en diagonale, colorée et pleine de fantaisie, illuminée d'en haut par les rayons d'une étoile; des guirlandes de fleurs, des outils, un dragon doré et une grappe de raisin blanc accompagnent le dessin d'un ruban à trois couleurs sur lequel figure la mention *"1857 V.I.S. UNITA FORTIOR - 1892"*.

L'inauguration de l'étendard est mentionnée avec une savoureuse ironie par le journal *Il fischietto* du 11 septembre 1894.

L'étendard de la Société de Secours Mutuel Ouvrière Agricole Coopérative de Castelrosso, de couleur sombre, reproduit deux merveilleux motifs de broderie distincts: une guirlande de fruits, fleurs et épis de blé aux couleurs harmonieuses sur la gauche et, dans le coin à droite, une composition d'outils entourés d'épis et de fleurs. La signature est intéressante: à cette occasion, madame Chiarena Banali ajoute: *"Provv.ce de S.A.I.R Principessa Laetitia"* (fournisseur de Son Altesse Impériale Royale la Princesse Laetitia).

Mais après tant de satisfactions, une série de malheurs frappent Paolina: en 1923, son père meurt à l'âge de 82 ans et, deux ans plus tard, en novembre 1925, son mari Antonio, âgé de 65 ans. L'année suivante, le 19 février 1926 à Turin, à 59 ans seulement, Paolina Chiarena Banali quitte à son tour cette terre. Sur la tombe de famille, située au Cimitero Monumentale de Turin, ses soeurs font placer en souvenir une plaque de marbre qui rappelle: *"Paola Camilla Banali veuve Chiarena dans son art dans ses affections excella, ses oeuvres survivent, ses lauriers obtenus par une activité géniale et inlassable"*.

Malheureusement, on possède peu d'informations sur Carolina Cornalis née Fagiani. Née à Turin en juil-



62 *Détails de la bannière de l'Association Générale de Secours Mutuel des Ouvrières de Turin.*

let 1841, elle épouse Angelo Cornalis et le 19 octobre 1870 donne le jour à un fils qui sera prénommé Romolo Giovanni Lazzaro Antonio. Quand l'enfant a dix ans, madame Cornalis ouvre un atelier de brodeuse, qui aura de nombreux sièges: 6, Via S. Maurizio - 4° étage; 6, Via XX settembre - 4° étage et, à partir de 1888, 4, Via Bellezia - escalier gauche 4° étage.

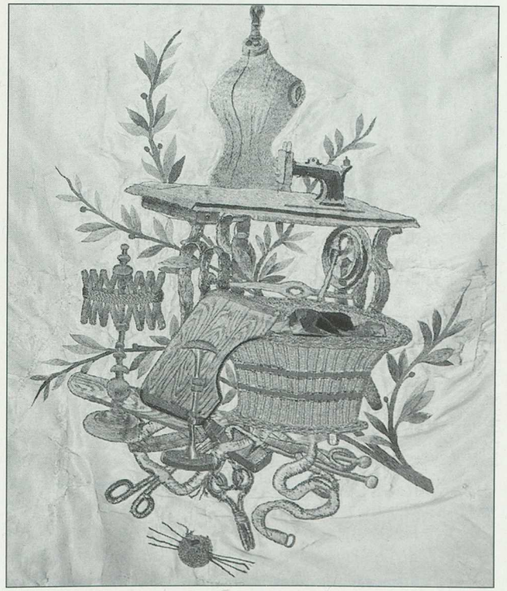
A partir de 1895, son nom n'apparaît plus dans les listes des guides Paravia; nous ignorons si à partir de cette date Carolina Cornalis cesse complètement de broder. Toutefois, il nous reste d'elle quelques bannières ouvrières d'une facture exquise.

La particularité du splendide étendard de l'Association Générale de Secours Mutuel des Ouvrières de Turin réside dans son chromatisme qui se limite au bleu et or avec un seul contraste, dans le coin inférieur gauche, où l'on remarque un petit métier à tisser avec une broderie rouge. Au centre du drap, deux mains féminines qui se serrent symboliquement. En haut, l'étoile habituelle et aux quatre coins quelques instruments des travailleuses: un buste de couturière, une machine à coudre, un dévidoir, une corbeille, un métier à broder ainsi que des ciseaux, des dés, des aiguilles à tricoter et des aiguilles de modiste.

Nous imaginons volontiers que Carolina Cornalis a réalisé cet ouvrage admirable avec un soin tout particulier et avec orgueil, car, tout comme les femmes de l'Association de Secours Mutuel, elle utilise, elle aussi, un grand nombre des objets qu'elle brode.

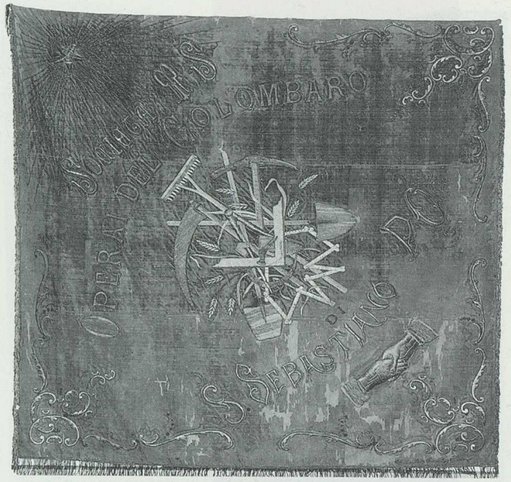
Même richesse de symboles, à plusieurs couleurs cette fois, sur l'étendard de l'Association de Secours Mutuel des Artisanes de Savigliano. Sur le côté en soie tricolore, avec les objets représentés, ressortent les nuances des étoffes que l'on aperçoit dans la corbeille.

L'étendard réalisé pour la Société de Secours Mutuel Ouvriers de Colombaro di S. Sebastiano Po frappe, lui aussi, par son imagination et ses couleurs. En velours rouge avec des lettres et des décorations en or, encore des mains qui se serrent en signe de "fidé-



Détails du verso de la bannière de Savigliano.

63



lité" et, au centre, parmi des épis de blé, un magnifique entrelacement d'outils paysans et de symbolique maçonnique.

Carolina Cornalis avait certainement laissé un grand nombre d'autres ouvrages, quand, déjà veuve, elle meurt à Turin 37, Via Napione à l'âge de 79 ans.

Dans la liste des défunts de La Stampa du 23 janvier 1918, sa condition est définie comme *"aisée"*.

Marietta Pepione est née à Turin en novembre 1826. Sa soeur Eugenia, de neuf ans sa cadette, couturière, aura, en 1877, de son mariage avec Alessandro Bo une fille, Ida, qui deviendra, comme sa tante Marietta, maîtresse de broderie[5].

La publication *Una stretta di mano. Le bandiere della solidarietà*[6] parle longuement de la demoiselle Pepione, de ses oeuvres raffinées et de ses rapports de "brodeuse-entrepreneur" avec les Sociétés Ouvrières de Secours Mutuel. Ces pages la décrivent comme l'un des artisans les plus confirmés et les plus doués du secteur. A partir de 1884, à l'âge relativement avancé de 58 ans (ce qui prouve ainsi sa longévité dans le métier), elle est propriétaire d'un atelier à Turin au 20, Via Lagrange, *"au fond de l'entrée, escalier 2, 4° étage"*, d'où elle déménage en 1892 pour aller 2, Piazzetta Madonna degli Angeli d'abord, puis, en 1895, de manière définitive au 4, Via S. Francesco da Paola. C'est cette année-là justement, alors que mademoiselle Marietta est presque septuagénaire, qu'Ida Bo, âgée de dix-huit ans, commence à broder aux côtés de sa tante. En 1906, Marietta Pepione cède entièrement l'atelier à sa nièce. Cette dernière, qui entre-temps s'est également spécialisée comme peintre, continue son activité jusqu'en 1913.

Mademoiselle Pepione meurt à Turin le 11 janvier 1911. *La Stampa* du lendemain publie l'une des rares nécrologies de l'époque:

"Marietta Pepione
85 ans
a conclu ce matin dans la paix du Seigneur sa pieuse existence.
Sa soeur Eugenia Bo, les familles Barelli, Corbari, Cler, Macchi et Pepione en donnent la triste nouvelle.
La sépulture aura lieu jeudi 12 à 15h30 en partant de Via S. Francesco da Paola.
Selon le désir de la défunte, ni fleurs ni visite.
Turin, le 11.1.1911"

A cette époque de l'année, une copieuse couche de neige est tombée sur la ville; les journaux publient les photos des principaux monuments turinois, sur lesquels la neige "brode" de curieux effets.

De nombreuses années plus tard, le 19 septembre 1939, à Vigone, Ida Bo veuve Macchi meurt elle aussi, à l'âge de 62 ans.

Les étendards des Sociétés ouvrières confectionnés par Marietta Pepione et Ida Bo au cours de leur longue vie de travail sont nombreux et sont tous dignes d'une grande admiration.

Nous voulons au moins en décrire quelque-uns.

L'étendard confectionné par la tante et la nièce pour la Société Ouvrière Agricole de Secours Mutuel de Piovà se distingue par ses broderies d'une grande élégance. Parmi des entrelacs d'épis de blé, de coquelicots, de bleuets et de grappes de raisin, sont représentés les outils de travail des paysans et des ouvriers. En bas, à droite, on a l'effigie de Saint-Georges à cheval, patron de Piovà. (Voir reproduction n° 34, p. 111)

[5] Dans des recherches faites précédemment, Ida Bo était désignée par erreur comme la belle-soeur de Marietta (cf. *Una stretta di mano*, cit. p. 48).

[6] Cf. BIANCA GERA, *"Il nostro vessillo"*, in *Una stretta di mano…*, cit., p. 13-49.

La bannière – très originale – de l'Antique Société Féminine Secours Mutuel de San Bonifacio di Pinerolo est datée de 1896, comme la précédente; illuminée par les rayons d'une étoile à cinq branches, elle présente une rare composition de fuseaux, aiguilles à tricoter, métier à broder avec ouvrages en cours, fer de repasseuses, ciseaux, centimètres de couturière, bobines. Le tout est encadré par une grande couronne de feuilles de chêne et de laurier. Outre la signature de Marietta Pepione et d'Ida Bo, l'étendard porte également le nom de l'ing. Cambiano, auteur du dessin. (Voir reproduction n° 56, p. 139)

La bannière de la Section Féminine de la Société Ouvrière de Cuorgnè est bien différente quant à la couleur et à la composition. Sur fond clair, sont brodés les instruments de travail habituels: ciseaux et centimètre pour les couturières, bobine de fil et écheveaux pour les brodeuses, faucille et épis de blé pour les paysannes, fers à repasser pour les repasseuses. Il y a également deux gracieux putti portant un panier de fleurs et un fuseau. Enfin, parmi des volutes florales et des essaims d'abeilles, l'ouvrage s'achève avec une image originale d'une grande ruche symbolisant l'activité féminine. Cet ouvrage porte, lui aussi, la signature des deux femmes. (Voir reproduction n° 16, p. 93)

Les deux bannières des Sociétés de Castiglione Torinese (Voir reproduction n° 35, p. 113) et d'Osasco sont l'oeuvre de Marietta Pepione seule. Sur ces deux bannières, les outils de travail, brodés en or, sont situés aux quatre coins.

A l'époque du fascisme, les mains croisées, figurant sur la bannière d'Osasco, ont été éliminées et remplacées par des symboles plus appréciés par le régime.

Sur les bannières de Marietta Pepione, la classique "étoile" nationale, rayonnante ne manque jamais, élément à la fois d'un effet visuel remarquable et d'une grande signification. C'est ainsi que l'on peut admirer l'étoile qui libère une lumière protectrice sur l'une des dernières bannières retrouvées, la bannière de la Confrérie de Tricerro, *"une belle bannière, riche et artistique, due à l'éminente brodeuse qu'est madame Marietta Pepione de Turin"*, comme l'écrit à l'occasion de la fête d'inauguration le journal local *La Sesia* du 22 juillet 1890. (Voir reproduction n° 51, p. 134)

La bannière a connu de nombreuses vicissitudes. A la fermeture de la Société, en février 1911, elle tombe dans les mains d'un particulier qui l'achète au cours d'une vente aux enchères pour 141 lires et qui, par chance, l'a conservée précieusement. On peut connaître l'histoire récente de ce petit chef-d'oeuvre grâce aux colonnes du journal qui l'avait tant louée et qui, 103 ans après, à l'occasion de l'achat par la Société de Secours Mutuel existant encore à Villata, écrit: *"Pendant la toute récente exposition sur la naissance du socialisme dans le Vercellese, qui s'est déroulée à Villata, elle s'est déployée, très admirée. Quand ils ont appris son existence, Uga et les siens n'ont connu aucun*

répit. Après de longues négociations, ils sont arrivés à l'acheter, pour une somme non indifférente.

[…] Tout est en or pur. Lettres et décorations. Les décorations caractéristiques de la période liberty sont d'une pureté essentielle, le tout est parfaitement inséré dans le tissu de la bannière. La mention dit 'La Confrérie. Société de Secours Mutuel entre Ouvriers et Paysans de Tricerro. 1890'. Tandis qu'au dos, sur le tricolore, il y a deux mots qui aujourd'hui résonnent tout particulièrement: honnêteté et travail".

Enfin, toujours signé par Marietta Pepione uniquement, l'étendard de la Société de Secours Mutuel et Instruction entre Patrons et Ouvriers Horlogers se distingue par la richesse et le raffinement de la brode-

git d'un échantillon complet où l'on peut discerner différents schémas récurrents de constitution et d'iconographie, qui permettent une subdivision par typologies en fonction de l'aspect décoratif ou figuratif dominant dans le *collage* des différents éléments de la broderie.

Un premier groupe est constitué par les pièces où les motifs purement décoratifs l'emportent sur les motifs figurés ou symboliques, tant au niveau de la complexité que de la surface occupée. Il s'agit des bannières de la Société de Secours Mutuel Ouvriers Borgo Rubatto (3), de la Société de Secours Mutuel Ouvriers Décorateurs et Similaires de Turin (60), de la Société de Secours Mutuel d'Alba (28), de la Société Ouvrière Féminine de Miagliano (13), de la Société Coopérative de Secours Mutuel Ouvriers et Agriculteurs de Soglio d'Asti (7), de la Société Ouvrière Agricole de Piovà (34), de la Société de Secours Mutuel entre Patrons et Ouvriers Horlogers de Turin (33) et de la Société de Secours Mutuel entre "Brentatori" d'Asti (57).

On remarque sur ces pièces des schémas décoratifs empruntés plus directement que dans d'autres à l'art de la broderie, notamment dans sa tradition du XVIIIème siècle, se rapportant tant aux grandes tapisseries "laïques" de la cour, qu'aux parements sacrés, qui, à partir de la seconde moitié du XVIIIème siècle atteignent une richesse et un raffinement extraordinaires. L'étendard de la Société Coopérative de Secours Mutuel Ouvriers et Agriculteurs de Soglio d'Asti (7) reprend dans son format, dans ses couleurs et dans sa typologie les pales des calices. Ces dernières étaient décorées quasiment sur toute la superficie carrée du fond en soie rouge vin par des soies polychromes et des fils d'or et d'argent; par ailleurs, on trouvait souvent au centre un motif figuré inscrit dans un médaillon, se rapportant à l'histoire sacrée, remplacé dans notre étendard par la représentation réaliste des outils ouvriers et agricoles. Un patrimoine décoratif et technique – qui est caractéristique des brodeurs qui se sont formés sur des modèles et des commandes ecclésiastiques – apparaît également sur la bannière de la Société Ouvrière Féminine de Miagliano (13), où la broderie en fil d'or avec une croix, dans un coin, est insérée dans un encadrement complexe en volutes végétales et florales, semblable aux cadres brodés sur les étendards des processions. Seule la présence des "mains fraternelles", symbole de la mutualité, ramène la composition au sein de l'associationnisme, dans ce cas catholique.

Les "mains fraternelles" connotent également l'étendard raffiné de l'une des Sociétés d'Alba (18), caractérisé par la richesse de la broderie aux luxueux motifs floraux qui, dans ce cas aussi, se déploie dans l'un des coins. Ici, comme sur la bannière de la Société de Secours Mutuel Ouvriers Décorateurs et Similaires de Turin (60) – où autour de la palette de peintre se déroule, avec une suprême nonchalance stylistique, un cadre végétal élégant en style rococo, entouré de petites fleurs – le brodeur semble s'inspirer d'un autre répertoire inépuisable: les porcelaines décorées.

D'origine chinoise, mais produite dès le début du XVIIIème siècle en Europe également, la porcelaine peinte devient une mode dans les cours de tout l'Occident, contribuant ainsi à répandre et à populariser de nouveaux motifs décoratifs. La fleur, thème figuratif possédant surtout une valeur symbolique au cours des siècles précédents, devient dans les porcelaines du début du XVIIIème siècle source d'infinies variantes décoratives; à partir du milieu du siècle et avec l'affirmation du style rococo, la préférence ira donc aux fleurs copiées d'après nature, reconnaissables dans leurs caractéristiques botaniques, en accord avec le regain d'intérêt pour les sciences, qui distingue le siècle. Des fleurs à toucher, à humer, à admirer dans leurs couleurs vives ou encore à étudier comme si elles sortaient d'un herbier, éparpillées ou rassemblées en guirlandes et en encadrements; thèmes iconographiques qui, de la porcelaine, de la décoration, des tissus, de la mode du XVIIIème siècle, conservent toute leur vitalité jusqu'à la fin du siècle dernier, grâce à la tradition la plus haute de l'art de la broderie. Ce n'est pas un hasard si les bannières les plus significatives de ce point de vue – presque toutes signées – s'attardent, comme nous l'avons déjà mentionné, sur la complexité des motifs décoratifs traditionnels du répertoire plutôt que sur les thèmes figuratifs, plus étroitement liés au déploiement récent de l'iconographie populaire et de l'associationnisme. La préférence pour la répétition de thèmes décoratifs antiques et classiques, devenus avec le temps partie intégrante du goût de la population, et la persistance de schémas traditionnels expliquent, du moins en partie, le faible succès, en ce qui concerne nos bannières, d'un style sous d'autres aspects extrêmement populaire à partir des années quatre-vingt-dix en Italie également: le Liberty.

Le style Art Nouveau ou Liberty ou floral, qui s'est répandu dans toute l'Europe et ailleurs au début des années quatre-vingt-dix du XIXème siècle, est le premier langage formel moderne en mesure d'unifier sous un seul signe graphique presque toute la production figurative, architecturale et des objets pendant au moins trente ans. Il n'en va pas de même pour les bannières de l'associationnisme, où l'on continue à préférer les putti ailés, les volutes complexes, les coquilles, les enroulements végétaux qui peuvent serpenter sur les bords et dans les coins du drap. Des motifs classiques désormais purement ornementaux comme le putto ailé de style XVIIIème siècle tenant une longue hampe ornée de grappes de raisin, où est suspendue l'inscription brodée à laquelle est fixée une panoplie, sur la bannière de la Société de Secours Mutuel entre "Brentatori" d'Asti (57). Panoplie qui, par contre, est suspendue comme un pendant à une guirlande fleurie, entre une coquille et une pomme de pin, sur l'exemplaire de la Société de Secours Mutuel Ouvriers Borgo Rubatto (3); ou encore des arabesques, des festons et des grotesques, des mascarons style Renaissance, comme pour la Société de Secours Mutuel entre Patrons et Ouvriers Horlogers de Turin (33) et la Société Ouvrière Agricole de Piovà (34), où la pomme de pin est remplacée par des pendants composés d'outils qui reproduisent plus ou moins librement des motifs empruntés à l'architecture éclectique de la deuxième moitié du XIXème siècle et aux répertoires en vogue pour les arts appliqués à l'industrie en général. D'ailleurs, dans ce secteur aussi, l'affirmation d'un langage uniforme n'est, en Italie – même pendant la première décennie du XXème siècle – ni évidente, ni indolore. C'est à ce retard dans le domaine de l'art appliqué à l'industrie, ou industrie artistique comme on préférait l'appeler au siècle dernier, qu'il faut imputer l'hétérogénéité de nos bannières, dans lesquelles affleure – par moments seulement et dans les situations productives et culturelles les plus avancées – la dette contractée envers les courants artistiques d'avant-garde auxquels elles empruntaient – en les simplifiant – des solutions formelles déjà à la mode.

Les "Industries Artistiques" deviennent thème de réflexion officielle en 1881, à l'occasion de l'Exposition nationale de Milan qui consacre l'une de ses sections les plus importantes aux arts textiles et similaires, broderies exclues. Camillo Boito, professeur au Politecnico et – ce n'est pas un hasard – prophète de l'architecture éclectique de la fin du siècle, rédige à la fin de la manifestation le texte d'une conférence sur les industries artistiques: "La beauté" – proclame Boito – "(...) est un fluide impondérable et incoercible (...). C'est vraiment dans les industries de toute sorte que la beauté et la grâce peuvent trouver, plus ou moins, le lieu qui leur est approprié: dans les navires et dans les carrosses; (...) dans les tissus (...); dans les rubans, dans les passements, dans les franges (...), dans les boîtes d'allumettes". Mais comment calmer la "confusion des langues", c'est-à-dire la redondance démesurée des styles appliqués aux arts industriels, et l'excessive variété des variantes régionales, – "les Turinois ont un faible pour le Baroque ou la Renaissance française – "péchés" non véniels, selon Boito, des industries artistiques ?

"Il y a trois choses à faire. D'abord, améliorer l'enseignement du dessin, pour le rendre plus rationnel et plus large (...) dans les études spéciales ou professionnelles. Ensuite, enrichir les musées d'art industriel des grandes villes (...). Enfin, encourager les meilleurs artistes, notamment les peintres, à s'occuper des industries artistiques, en leur offrant des salaires considérables ou de généreuses primes. (...)"

Boito jugeait donc insuffisante, à l'époque, l'éducation professionnelle artistique, responsable de cette "confusion des langues", qu'il fallait assainir par des interventions institutionnelles. Le jugement d'Alberto Errera, lors d'une conférence sur le thème de l'éducation industrielle, est moins sévère, mais toujours dans la ligne de celui de Boito. Présentes à l'Exposition nationale de 1881 avec des matériaux de travail, des projets, des collections de dessins et autre, les écoles professionnelles et d'art appliqué à l'industrie s'avèrent encore inadaptées aux rôles qui leur sont confiés.

"L'instruction industrielle en Italie a commencé il y a quelques années" – rappelle Errera – "et aucun de nos instituts ne peut encore se comparer à leurs semblables en France, en Belgique, pour ne pas parler des autres pays (...). Il manque un bon système légal, administratif, de la part de l'Etat: il n'y a pas une opinion publique qui ait des critères justes sur la question: les groupes moraux et les particuliers agissent la plupart

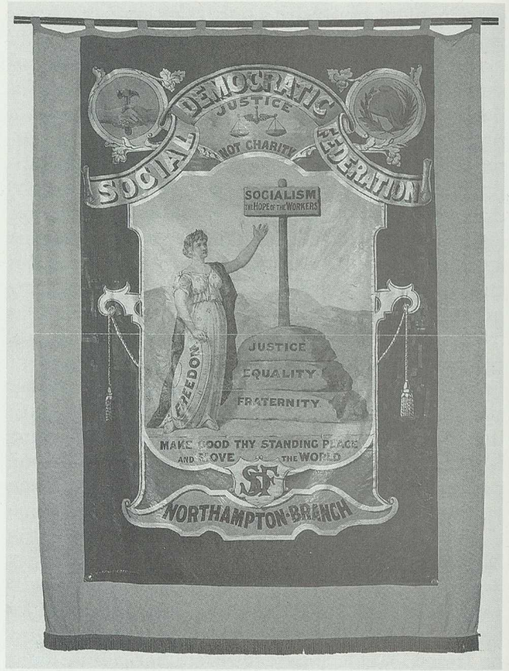
du temps suivant la voix des sentiments (....) plutôt que, de propos délibéré, fonder une école qui réponde aux véritables besoins des différents centres industriels". Ce n'est qu'à la fin de la décennie que se mettent en place en Italie des instruments théoriques et institutionnels adaptés, grâce aussi à l'encouragement direct de très hauts exemples étrangers, parmi lesquels notamment celui de l'Anglais William Morris du mouvement "Arts and Crafts", qui, fondé en 1888 sur la base des principes formulés par l'imprimeur socialiste Emery Walker, eut comme premier président l'artiste et illustrateur Walter Crane, auquel nous devons certaines des élaborations graphiques les plus heureuses de la fin du siècle, diffusées dans toute l'Europe.

Signalons le manuel de vulgarisation rédigé en 1889 par Alfredo Melani, intitulé *Decorazioni e industrie artistiche*, et la revue "Arte italiana decorativa e industriale" dont le premier numéro paraît en 1890 sous le patronage du ministère de l'industrie, véritable répertoire de modèles originaux destinés dans le programme du mensuel aux "décorateurs de toute sorte". Les planches illustrées de la revue, tout comme celles des divers périodiques publiés à l'étranger, constituèrent pendant des années la base figurative et stylistique sur laquelle travaillèrent des générations d'ouvriers et d'artisans décorateurs, dans tous les secteurs de production.

A côté des initiatives de la presse, les expositions se multiplient aussi en cette fin de siècle: à Turin, en 1898, l'Exposition des Beaux-Arts – traditionnellement consacrée à la peinture et à la sculpture – s'ouvre timidement aux arts décoratifs; toujours dans la même ville, en 1902, a lieu la première Exposition internationale d'art décoratif, section autonome de la traditionnelle et encyclopédique Exposition internationale turinoise. Walter Crane est président du jury.

Cependant, les ferments innovateurs proposés par les deux expositions, qui offrirent pour la première fois un panorama complet des tendances modernistes en Europe, ne semblent pas influencer les auteurs de nos bannières, dont la forte persistance typologique devient peut-être – du moins à partir du début du XXème siècle – un instrument d'affirmation d'identité, le signe d'appartenance à un milieu social bien précis.

Bien loin donc des productions majeures de l'art décoratif de la fin du siècle – on a déjà dit que le Liberty n'arrive pas à entamer les typologies tradi-

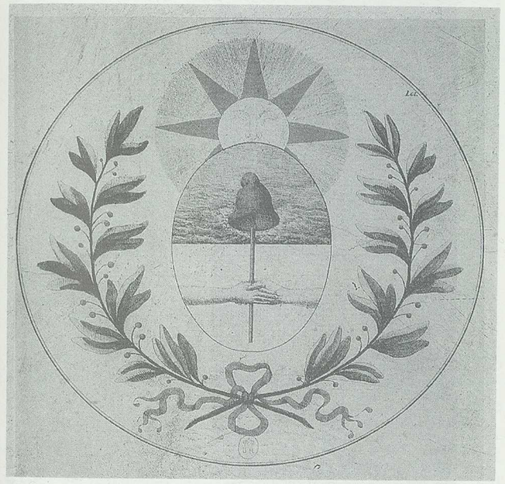


Etendard syndical britannique, "Social Democratic Federation", 1890 environ (Manchester, National Museum of Labour History).

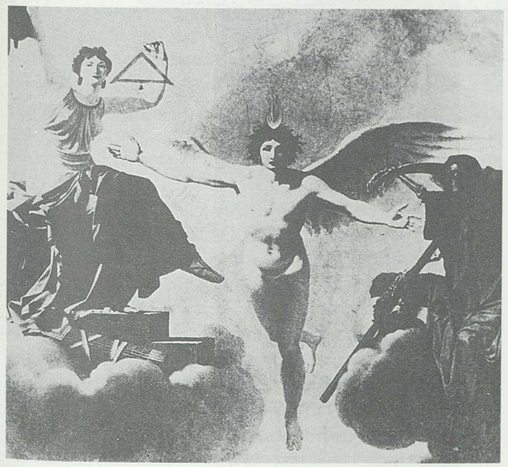
tionnelles – et encore plus des expérimentations modernistes, les bannières piémontaises, tout comme les bannières du reste de l'Italie, se distancient également, sous d'autres aspects, des étendards proposés par les associations ouvrières et de catégorie des autres Pays. En particulier, la Grande-Bretagne, où le développement précoce de l'unionisme avait stimulé la diffusion massive d'étendards et de bannières caractérisés par la prédominance de motifs figuratifs et symboliques, même très complexes, sur la surface mineure réservée dans le drap à la décoration pure.

Le second regroupement identifié dans nos bannières se caractérise par l'apparition d'un motif figuratif et symbolique récurrent: les deux mains qui se

serrent, ou "mains fraternelles", l'emblème le plus ancien et le plus répété des associations mutuelles et des coopératives. Il s'agit d'un signe représentant la



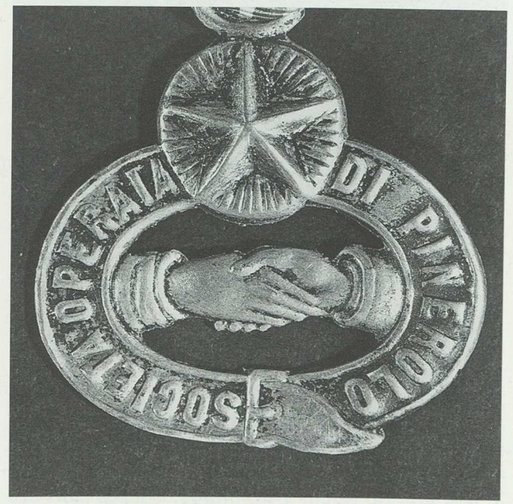
Emblème de la Révolution française, 1793 (Paris, Bibliothèque Nationale).



J.B. Regnault, La Liberté ou la Mort, huile sur toile (Hambourg, Kunsthalle).

Fraternité maçonnique; utilisé donc en France dans les figurations révolutionnaires les plus anciennes et, par la suite, sur les sceaux d'époque napoléonienne, il est adopté par les sociétés ouvrières françaises dès la première moitié du XIXème siècle. Les "mains fraternelles" reviennent plusieurs décennies durant dans la production figurative des mutuelles et des associations de catégorie italiennes, notamment dans la numismatique et dans les bannières précisément, ainsi que dans la graphique politique. Par contre, ce signe ne connaîtra pas de fortune particulière dans l'iconographie plus spécifiquement liée au socialisme qui optera pour des choix figuratifs plus radicaux.

A propos des "mains fraternelles", il convient d'ajouter deux autres considérations au moins. La première concerne la persistance de l'iconographie maçonnique dans les matériaux figuratifs démocratiques et socialistes italiens, tant comme héritage de l'*imagerie* française révolutionnaire, que comme apport direct de connaissances ésotériques et maçonniques, dû à la présence de frères des différentes loges dans le mouvement radical et socialiste; la seconde con-



Coin de la Société Ouvrière de Pinerolo.

à une panoplie plus ou moins complexe d'instruments de travail; par contre, c'est une croix qui caractérise l'étendard de la Société Catholique Agricole Ouvrière S. Genesio di Castagneto (36) où l'on retrouve aussi les "mains fraternelles" et une luxueuse panoplie composée d'outils et de fruits des champs.

La représentation des outils et du produit du travail, parfois réunis ou composés avec des artifices décoratifs, constitue un troisième motif récurrent sur nos bannières, comme dans toute la production visuelle de l'associationnisme et des organisations des classes subalternes, notamment dans celle des différentes catégories. Le produit du travail, les objets couramment utilisés à l'usine, sur les chantiers, dans les champs, deviennent des symboles qui permettent l'identification de l'identité de métier d'un groupe, d'une catégorie: ce sont les interprètes de l' "orgueil du métier", puissant soutien à la conscience de classe et patrimoine ancien des travailleurs, hérité des corporations préindustrielles.

Voici donc l'élégant couvre-chef masculin, représenté avec force réalisme, au centre de la bannière du Syndicat Provincial Chapeliers de Sagliano Micca (31). Dans ce cas, la représentation très concrète du produit du travail de la catégorie est "ennoblie" par une couronne classique de feuilles de chêne et de laurier, rapprochement qui, de nos jours, peut sembler stylistiquement criard, mais qui, à l'époque, était très répandu dans la production visuelle populaire; nous rencontrons un mélange stylistique analogue, avec une intention d'annoblissement de la catégorie, dans la bannière – déjà considérée – de la Société de Secours Mutuel Ouvriers Décorateurs et Similaires "Prévoyance et Instruction" de Turin (60), où domine une palette de peintre dans un encadrement raffiné de style XVIIIème siècle. Beaucoup plus essentiel est le choix de la Société de Secours Mutuel entre Meuniers de Casale (29), qui font broder l'objet symbolisant leur travail – sans doute une meule ou un tamis – à l'intérieur d'une couronne d'épis, le tout surmonté par les "mains fraternelles".

"I Palitt" (32) décorent, quant à eux, leur drap avec un ovale figuré, peint a tempera, représentant une embarcation – au premier plan – à l'intérieur d'un paysage lacustre. Nous y reconnaissons la typologie et les couleurs de la peinture du paysage lacustre en vogue à partir des dernières décennies du XIXème siècle; seule l'insolite accentuation des proportions du bateau par rapport au fond ramène la peinture à sa signification symbolique, liée à une catégorie pour laquelle elle a été conçue. Les bouées peintes et brodées dans les coins et le cordage qui borde les côtés constituent un encadrement décoratif original sur le sujet. L'étendard de "I Palitt" figure parmi les rares étendards où la broderie côtoie la peinture sur étoffe. Technique qui enrichit particulièrement un étendard, la peinture est cependant rarement utilisée sur les bannières italiennes, contrairement à ce qui se passe dans la sphère britannique, où la peinture d'une vaste surface du drap l'emporte sur les autres techniques.

L'Union Lithographique de Turin (23) inscrit une simple pierre lithographique, symbole du métier, sur laquelle on lit les mots latins *Saxa Loquuntur*, dans une redondante composition de motifs ornementaux phytomorphes. Au-dessus de la pierre, un emblème avec un aigle qui tient entre ses serres les autres outils du métier de lithographe et, en couronnement, un petit génie ailé avec une flamme sur la tête qui tient le crayon lithographique. Nous reconnaissons dans ce dernier motif figuratif une variante de la représentation allégorique du Génie de la France révolutionnaire, thème très récurrent dans l'iconographie française républicaine.

Le patrimoine figuratif produit par la Révolution française entre dans l'iconographie italienne grâce aux liens complexes et diffus qui existent entre les différents socialismes et s'insère à plusieurs niveaux de conscience dans le *corpus* iconologique populaire. Contrairement à d'autres grands événements de l'histoire de la gauche européenne – du Premier mai à la révolution soviétique, stimulations figuratives inépuisables pour nos artistes et illustrateurs liés aux associations de classe – la révolution française semble impliquer de façon plus marginale, comme s'il existait une incertitude quant à la lecture de l'événement et à son poids politique dans le présent historique. L'*imagerie* de classe italienne n'y glane donc – même dans le cas de nos bannières – que les allégories les plus répandues, ainsi que la symbolique immédiate, pour les tempérer d'éléments plus proches de notre tradition figurative.

Toutefois, outils et objets d'usage courant sont disposés plus fréquemment selon un schéma décoratif d'inspiration classique: sur nos bannières, la panoplie triomphe, motif composé à l'origine d'armes, d'une cuirasse et d'un casque diversement entrelacés. Typologie très répandue à l'époque de la Renaissance et donc néo-classique, la panoplie se compose tour à tour de différents éléments, en fonction des exigences symboliques ou décoratives du contexte: de l'héraldique aux diplômes maçonniques, des décorations architecturales aux enseignes militaires. De plus, dans le cadre de l'iconographie chrétienne, la panoplie est utilisée dès les premiers siècles pour représenter symboliquement la Passion du Christ; la composition entremêlée des instruments de la Passion revient fréquemment dans la piété populaire, du bas Moyen Age aux processions figurées de la Semaine Sainte encore en usage de nos jours dans certaines régions. Il s'agit donc d'un schéma de composition tout à fait reconnaissable et d'une lecture facile même au niveau de la culture visuelle populaire.

La panoplie la plus classique et la plus élégante, inscrite telle une médaille dans le cercle formé par des lettres en caractères d'or, trône au centre de l'étendard de la Société de Secours Mutuel "Arts et métiers" de Pinerolo (1) et de la Société de Secours Mutuel et Caisse Invalides des Maçons d'Alba (27), probablement réalisées sur le même modèle. Aujourd'hui, ici comme dans d'autres cas, nous nous heurtons à la difficulté d'identifier – à quelques décennies de distance – les objets utilisés dans le travail, les outils symbolisant le métier: des matériaux visuels comme les bannières, où ces objets sont agrandis et décrits avec réalisme à l'intention des gens qui utilisaient ces objets chaque jour, peuvent donc constituer également une source visuelle inédite et digne de foi pour l'histoire de la culture matérielle et du travail. Ces deux splendides exemplaires exposent, par exemple, en position d'axe porteur, un outil employé dans le bâtiment, aujourd'hui tombé en désuétude, mais qui était présent sur les chantiers jusqu'aux années cinquante de notre siècle au moins. Il s'agit d'un instrument tout simple, servant aux relevés topographiques horizontaux, appelé communément "niveau d'eau". Composé d'un pied – ou plus récemment d'un trépied – qui se fixe au terrain, il possède un bras à 90 degrés dont les extrémités portent deux verres ; une fois l'outil planté dans le terrain, le maçon l'alignait le long de la droite formée par son point de vue et par les deux fioles, pour vérifier les pentes, même minimes, du sol et en relever les caractéristiques topographiques.

Dans l'Italie de la première industrialisation, à côté des ouvriers du bâtiment, l'autre catégorie à forte caractérisation de métier est assurément celle des mécaniciens et des métallurgistes. Ces deux catégories ponctuent de leurs luttes syndicales et politiques l'histoire nationale, en exprimant leur propre culture visuelle basée sur la représentation de l' "orgueil du métier" et des luttes syndicales, à travers des symboles et des allégories. Les deux principales catégories ouvrières, à leur tour, sont objet de représentation pour les artistes liés aux thématiques du vérisme social, qui toutefois choisissent un langage figuratif réaliste, parfois immédiat, parfois aux tons piétistes, qui néanmoins n'appartient pas aux produits figuratifs exprimés par la classe ouvrière.

La bannière de l'Union Métallurgique d'Alba (26) confirme le choix d'une représentation symbolique de la catégorie, préférant une fois de plus la panoplie classique qui ennoblit les outils de travail: une solution typologique qui, alliée, comme dans les cas cités jusqu'à présent, à un grand raffinement dans le dessin, dans les couleurs et dans la broderie, conduit à des résultats figuratifs extrêmement élevés.

La Société de Secours Mutuel de S. Sebastiano Curone laisse elle aussi une bannière (2) décorée avec une panoplie raffinée en fils d'or sur fond rouge, sur laquelle ressort – aux côtés des traditionnels outils du travail agricole, industriel et artistico-artisanal – un caducée, symbole de prospérité et de paix, attribut classique de Mercure, divinité considérée plus récemment comme la personnification des commerces. La bannière aurait été réalisée avant 1881 par un atelier turinois, d'après le dessin d'un peintre décorateur connu à l'échelon local; cette précieuse indication fournit une preuve supplémentaire du rôle multiforme joué dans les localités mineures par la figure du décorateur, personnalité souvent de haut niveau professionnel, sur laquelle aucune recherche organisée n'a encore été menée. Il s'agissait d'artistes-artisans formés dans les Académies des Beaux-Arts ou – après l'unité nationale – dans les écoles professionnelles pour ouvriers qui se multipliaient, notamment dans le nord, et s'orientaient – comme on l'a déjà mentionné – vers des enseignements capables de fournir une main-d'oeuvre spécialisée, adaptée aux nécessités croissantes des industries modernes d'art décoratif. On s'adressait au peintre décorateur pour tout type

d'exigence lié à l'art au sens large: du projet de façade d'un immeuble à la décoration a tempera ou en stuc des maisons de maître du village, du dessin pour un papier à en-tête ou une étiquette, à l'esquisse d'un faire-part de mariage ou d'une bannière de l'associationnisme local.

La Société Ouvrière des Ateliers Nationaux de Savigliano (24) fait, quant à elle, réaliser son superbe drap, signé, par un brodeur turinois qui ajoute aux outils de travail, des éléments d'origine maçonique – l'équerre et le compas entrecroisés – et des éléments tirés de l'iconographie de la révolution française – la hache, arme de la Liberté –. Enfin, la panoplie est surmontée d'un aigle, symbole de force. Quant aux paires de flambeaux qui s'entrecroisent sur les quatre coins de l'étendard de "L'Union" – Société d'Artistes et Industriels de Turin (5), ils caractérisent et complètent la signification de la panoplie. Le flambeau, qui puise ses racines dans la tradition classique, comme symbole des Furies vengeresses et comme attribut de la Victoire, de la Vérité et de la Liberté, passa dans l'iconographie socialiste, en conservant ses nuances à caractère symbolique, et fut surtout adopté par les républicains et par les anarchistes.

"Fidèle à Dieu et aux hommes", telle est la devise qui orne l'emblème de l'étendard de la Société (catholique) Agricole Ouvrière de Secours Mutuel de Savigliano (6), où les outils du travail agricole et ouvrier – tenus ensemble à l'aide de noeuds et de rubans – occupent une bonne partie du drap. Sur la bannière datée de 1896 d'une autre Société Ouvrière Agricole, la Société de Secours Mutuel de Piovà (34) – déjà analysée pour la prédominance du motif décoratif – de petites panoplies plus simples sont insérées comme ornement secondaire dans les volutes en or brodées avec une grande élégance. Les volutes sont composées d'épis de froment, de coquelicots, de bleuets et de grappes de raisin, pour souligner la présence du travail paysan aux côtés du travail ouvrier, symbolisé plus concrètement par les outils figurant dans les panoplies. Un médaillon avec l'image de Saint-Georges se superposant à un râteau et à une faux entrecroisés, vient compléter la composition. L'étendard de la Société de Secours Mutuel et Instruction entre Patrons et Ouvriers Horlogers (33) se distingue, lui aussi, par la richesse et le raffinement, avant tout, de sa broderie qui occupe la moitié de la surface du drap, en diagonale. Les instrument de travail, organisés en petites panoplies – seuls éléments réalisés d'après nature – sont suspendus à des enroulements végétaux complexes, brodés en or, dont la partie centrale culmine avec un mascaron de style classique qui soutient la panoplie principale.

Ces considérations sont également valables pour la bannière de la Section Féminine de la Société Ouvrière de Cuorgné (16), dont la broderie raffinée est signée Marietta Pepione et Ida Bo. Les instruments de travail – ciseaux et centimètre pour les couturières, bobine de fil et écheveaux pour les brodeuses et les tricoteuses, faucille et épis de blé pour les paysannes, fers à repasser pour les repasseuses – deviennent ici aussi un motif décoratif secondaire au sein d'une composition plus complexe, articulée sur des éléments figuratifs de tradition diverse. Le travail féminin ouvrier et paysan est en effet représenté tant à travers le langage réaliste (les outils), qu'à travers l'utilisation des personnifications allégoriques, dans ce cas les deux putti qui portent respectivement un panier de fleurs et un fuseau, pour symboliser le travail des champs et l'activité ouvrière féminine en général, traditionnellement liée au secteur textile. L'inscription, l'étoile à cinq branches et l'encadrement en motifs végétaux sont également présents. Une grande ruche, symbole de l'activité fréquemment utilisé dans l'iconographie du mouvement coopératif, complète la composition.

Nous trouvons aussi une description précise des instruments du travail féminin sur les précieuses bannières de l'Antique Société Féminine Secours Mutuel S. Bonifacio di Pinerolo (56) et de la Société Féminine des Artisanes et Paysannes "B. Margherita di Savoia" de Luserna (14). Dans le premier cas, c'est un ingénieur qui a signé la composition – très originale et rare – de fuseaux, aiguilles à tricoter, métier à broder et broderies déjà réalisées, fers à repasser, ciseaux et centimètres de couturière, bobines et rubans, inscrite dans une grande couronne de feuilles de chêne et de laurier et surmontée par une étoile à cinq branches irradiant la lumière. Dans la composition de Luserna, plus simple, mais toujours dominée par des objets qui connotent l'étendard au féminin, une machine à coudre fait son apparition, témoin d'un nouveau type de travail artisanal mécanisé. Importée principalement des Etats-Unis, en Italie la machine à coudre entre dans les principaux ateliers industriels à main-

d'oeuvre féminine de confections et de chaussures autour de 1880. Dès les premières années du XXème siècle, la machine à coudre devient, dans les classes moyennes, un nouveau *status symbol* féminin; après s'être répandue dans les ateliers textiles, elle pénètre dans les foyers et sa silhouette mécanique – ornée dans les modèles domestiques par d'élégantes décorations en fonte sur le pédalier – se fait si familière, si quotidienne qu'en quelques années, la femme qui coud à la machine devient un motif récurrent en peinture.

Une grande croix rouge, signifiant principal de la composition, domine les symboles du travail, sur la bannière datée de 1906 des Associations Ouvrières Catholiques de Miagliano (12); au verso, sont brodées sur une base tricolore les mots "Patrie", "Travail", "Religion", mots d'ordre de l'associationnisme catholique désormais en pleine expansion après l'encyclique "Rerum Novarum" de 1891. La bannière d'une autre association catholique, l'Union Jardiniers Horticulteurs d'Orbassano (11) se caractérise, quant à elle, par une grande broderie représentant une composition très vivace des produits du travail de la catégorie, c'est-à-dire un triomphe de légumes et de fleurs multicolores très réalistes qui, organisés en feston, remplacent conceptuellement les panoplies composées d'instruments de travail, plus généralement utilisées.

C'est par contre une véritable nature morte qui est conçue par les soeurs Paniati d'Asti, en 1900, pour la Société Vanniers d'Asti (58). Les brodeuses réalisent une composition complexe de type pictural, en séparant en trois groupes les différents genres de paniers représentés: le résultat donne une broderie – nous pourrions dire une peinture – animée, non monotone, bien que construite autour d'un seul sujet, le panier, décliné dans ses différentes variantes. Posé sur un élégant tapis à arabesques, le panier est représenté seul, inclus dans un petit groupe ou encore dans une triade, suivant les typologies formelles des natures mortes du XVIIIème siècle. Le panier, produit du travail artisanal de la catégorie, devient ici sujet d'art. A côté de cette broderie, la composition réalisée dans la partie inférieure du drap apparaît certes moins originale et peut-être moins en harmonie: les vanniers ne veulent pas renoncer, eux non plus, à la panoplie d'outils, attachés par un ruban finissant "en coup de fouet" qui rappelle timidement – et nous sommes déjà en 1900 – le motif graphique liberty le plus récurrent.

La broderie complexe et précieuse située au milieu du tricolore de la Société de Secours Mutuel d'Intra (4) rassemble autour d'un faisceau, symbole classique de la force dans l'unité, les instruments des métiers. L'originalité de la composition réside dans ses velléités réalistes; en effet, le dessinateur recourt à l'artifice de la charrette qui sert de contenant aux objets, en évitant dans ce cas de les réunir sous forme de panoplie. Outre la présence d'outils et de produits du travail ouvrier et artisanal, décrits comme de coutume dans les moindres détails – l'établi du menuisier avec le rabot, la scie, le pic, le goniomètre, le chapeau, le touret, le pinceau, la pelle, le râteau, l'enclume, la charrette elle-même dans laquelle prend place une roue dentée, symbole des travailleurs mécaniciens et métallurgistes – on trouve sur la gauche une hache, symbole de la liberté conquise par la force, présente, comme on l'a déjà vu, sur la bannière de la Société Ouvrière des Ateliers Nationaux de Savigliano (24). La hache et le faisceau, éléments de la symbolique classique, passés dans l'iconographie de la révolution française, puis dans la production visuelle socialiste et associationniste, apparaissent ensemble uniquement sur cet étendard. Il s'agit en effet de symboles assez rares dans notre production populaire, qui figurent plus fréquemment dans la graphique anarchiste et républicaine. Par contre, il faut observer que les symboles maçonniques du compas et de l'équerre – l'équilibre entre l'Esprit et la Matière – brodés avec des fils d'or au centre de l'ensemble, sont des signes récurrents dans presque toutes les bannières de catégorie analysées.

L'accent réaliste de l'étendard d'Intra est renforcé par une tentative ingénue de représentation paysagère, avec un pré fleuri sur lequel repose la charrette et sur lequel sont disposés d'autres symboles de la catégorie: une tenaille, une paire de ciseaux, un marteau et un fer à cheval. Le signe des "mains fraternelles" surplombe la composition qui s'achève par un cadre décoratif à enroulements végétaux.

L'un des précédents iconographiques de la panoplie composée des outils de travail est constitué – comme on l'a déjà dit – par les emblèmes militaires.

C'est ainsi que, sur les bannières des associations militaires, les outils ouvriers ou paysans sont remplacés par des armes et des étendards. Rappelons dans ce groupe le drap de velours rouge de la Société de Secours Mutuel entre les Militaires Libérés de l'Ar-

rondissement de Pinerolo (20), qui souligne la solidarité entre militaires en service et militaires libérés dans la différenciation des deux poignets des "mains fraternelles" situées au croisement des épées, des canons et des baïonnettes, et l'étendard tricolore de la Confrérie Militaires Libérés d'Asti (22) où – comme pour celui des Vétérans Militaires Libérés de Carmagnola (21) – le centre de la composition est occupé par un aigle avec les armoiries de la maison de Savoie.

Nous achèverons l'analyse de ce vaste groupe de bannières, lié à la représentation symbolique des métiers et des catégories, avec une typologie différente qui s'éloigne de ce qui a été considéré jusqu'à présent. En effet, sur la bannière de la Société Métallurgique S. Eligio de Caraglio (25), les instruments de travail sont en effet représentés séparément, ils sont placés frontalement comme éparpillés sur un fond en velours amarante, surmontés d'une croix grecque. Le dessin reprend l'iconographie archaïque et orientale de la représentation symbolique des instruments de la Passion. Ceux-ci – le clou, la lance, l'échelle, l'éponge, la couronne d'épines – disposés symétriquement par rapport à la croix toujours placée au centre, remplaçaient avec leur valeur symbolique la narration de l'événement évangélique. Dans cet exemplaire, dominé par la persistance typologique d'une iconographie chrétienne archaïque, seules les simples décorations florales brodées sur les bords dénotent dans cet étendard, daté de 1911, une influence marginale du style Liberty.

La présence de la figure humaine se limite sur nos bannières à deux exemplaires seulement, la bannière de la Société turinoise de Secours Mutuel "La Concorde" et d'Arts et Métiers réunis (46) et la bannière du Secours Mutuel entre Ouvriers de Sagliano Micca (44).

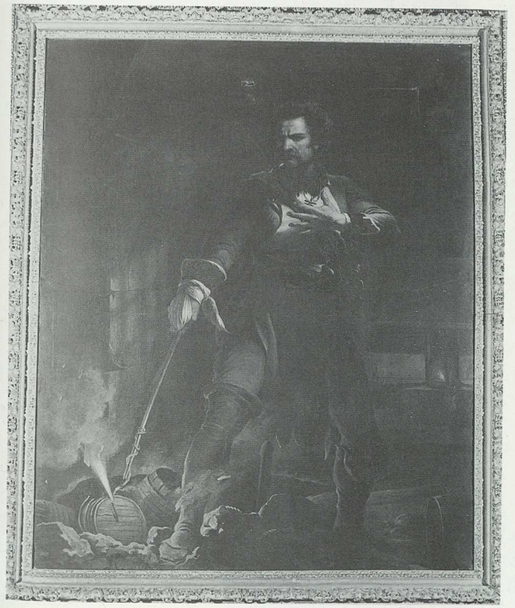
Sur l'étendard turinois, les trois figures composent une scène allégorique: la personnification des Arts et celle des Métiers se serrent la main, unies par la figure ailée, allégorie féminine de la Concorde. Les Arts et les Métiers sont représentés par deux jeunes femmes en costume, vêtues suivant le style néogothique et "troubadour", qui s'était répandu dans la première moitié du siècle, notamment en France et dans le Piémont. Le choix de costumes à tendance médiévale peut être lu comme une référence éventuelle à la tradition des corporations médiévales de métier. La scène allégorique est placée dans un décor complexe, composé d'éléments symboliques, paysagers et décoratifs. Aux pieds de la personnification des Métiers, on trouve des objets symbolisant les commerces – le tonneau, les caisses dans le fond – et justement les métiers – la roue dentée, le marteau et ainsi de suite –, tandis que le fond représente le port de Gênes, qu'on reconnaît à son phare caractéristique, avec un navire à quai. Sur l'extrémité droite, un tunnel interrompt la silhouette de la montagne. La présence du port, du bateau et du tunnel constitue un renvoi aux moyens de transport modernes et donc aux commerces modernes. C'est l'époque de la mécanisation des transports et de l'expansion du réseau de chemin de fer qui franchit également les barrières montagneuses grâce aux techniques modernes de creusement; on assiste à cette époque-là au commencement et à l'achèvement des premiers tunnels, du Fréjus – ouvrage achevé en 1872 – au Simplon, commencé à la fin du siècle. Par ailleurs, la date de la bannière, 1892, pourrait également constituer une référence à l'anniversaire de la découverte de l'Amérique, qui a donné lieu, au siècle dernier également, à de grandioses célébrations nationales – et surtout génoises –, justifiant ainsi la présence de Gênes sur une bannière turinoise. La broderie qui longe deux des côtés s'inspire des modèles décoratifs déjà analysés, tirés des répertoires destinés aux arts appliqués aux industries; dans ce cas, on préfère un style Renaissance: un candélabre comportant des enroulements végétaux et des motifs phytomorphes, un petit amour et, sur la droite, la coquille classique.

Par contre, l'utilisation de la figure représentée sur la bannière de la Secours Mutuel de Sagliano Micca (44) a une valeur bien différente. Dans ce cas, un épisode historique, lié au siège et au nom de la Société, devient le protagoniste absolu de la représentation.

Le Pietro Micca qui est représenté sur le drap est la réplique de l'un des plus populaires aboutissements figuratifs de l'épisode héroïque: en effet, il s'agit d'une version brodée de la grande peinture de Giulio Piatti, intitulée *Pietro Micca, Mineur turinois, en train d'incendier la poudre pour faire sauter les ennemis et sa propre personne, et libérer ainsi sa patrie*, présentée à Florence en 1842 à l'occasion de l'exposition annuelle de l'Académie des Beaux-Arts. L'oeuvre, qui se situe dans le filon de la peinture historique de notre romantisme, connut immédiatement un grand retentissement: l'année suivante, le tableau fut exposé à l'exposition de la Société Promotrice de Turin et à cette occasion acheté par le roi Carlo-Alberto qui le fit installer au premier étage du Palais Royal, dans la Galerie des Batailles. Toujours en 1843, on en obtient des copies lithographiques qui diffusent l'image romantique et patriotique de Pietro Micca sur la poudre, la main sur le coeur. La composition de Piatti entra ainsi dans l'iconographie du risorgimento, diffusée par les gravures populaires produites également au cours des décennies suivantes, finissant par constituer une histoire en images de notre risorgimento.

Depuis lors, la figure du patriote a été reprise maintes fois, tant en sculpture qu'en peinture, mais sans qu'aucune autre oeuvre ne parvienne à égaler la célébrité du tableau de Piatti.

Une comparaison attentive entre la peinture et la broderie – très certainement réalisée à partir de la lithographie – met en évidence quelques différences – minimes mais significatives – entre les deux versions du sujet. L'étoile à cinq branches rayonnante et la grande décoration avec les armoiries de la maison de Savoie aux pieds de la figure n'apparaissent que sur la broderie; en outre, le fond sombre de style romantique que le peintre a choisi pour la peinture disparaît sur la bannière. Le fond clair de la bannière enlève d'une certaine manière du *pathos* à la scène et annule l'effet théâtral de la lanterne allumée à la droite du héros, sur la toile seule source de lumière, exceptée la flamme allumée sur la poudre, reproduite avec diligence – comme la lanterne, sur la droite – par le brodeur. Celui-ci toutefois omet de reporter sur la poitrine de son Pietro Micca le petit crucifix – bien visible sur la toile – qui est la raison d'être du geste du héros, évoqué également dans les comptes rendus de l'oeuvre: "Les cheveux dressés sur la tête, le célèbre mineur, pâle à la pensée de l'horrible mort qui l'attend, mais ferme dans sa résolution héroïque, serrant un crucifix qui pend sur sa poitrine, met le feu aux poudres".



Giulio Piatti, Pietro Micca, mineur turinois, en train d'incendier la poudre pour faire sauter les ennemis et sa propre personne, et libérer ainsi sa patrie, huile sur toile, 220 x 175 cm, 1842. Turin, Palazzo Reale.

BIBLIOGRAPHIE ESSENTIELLE:

Un'altra Italia nelle bandiere dei lavoratori. Simboli e cultura dall'unità d'Italia all'avvento del fascismo, catalogue de l'exposition, Museo Nazionale del Risorgimento, Torino 1980.

C. BOITO, *Le industrie Artistiche. Conferenza, in L'Italia industriale nel 1881. Conferenze sulla Esposizione nazionale del 1881*, U. Hoepli, Milano 1881, p. 21-42 (réimpression réalisée par la Banca del Monte di Milano, Milano 1984).

E. CASTELNUOVO-M. ROSCI, sous la direction de, *Cultura figurativa e architettonica negli Stati del Re di Sardegna*. 1773-1861, catalogue de l'exposition, Torino 1980, 2 vol.

I. DE GUTTRY-M.P. MAINO-M. QUESADA, *Le arti minori d'autore in Italia dal 1900 al 1930*, Ed. Laterza, Bari 1985.

A. ERRERA, *L'istruzione industriale all'esposizione nazionale di Milano*, in *L'Italia industriale nel 1881. Conferenze sulla Esposizione nazionale del 1881*. U. Hoepli, Milano 1881, p. 251-293 (réimpression réalisée par la Banca del Monte di Milano, Milano 1984).

G. GINEX, *Allegorie e simboli rivoluzionari: dalla Rivoluzione francese all'iconografia democratica e socialista del nostro secondo Ottocento*, in A. Nicosia, sous la direction de, *Il mito della rivoluzione e la sinistra italiana tra '800 e '900*, Franco Angeli, Milano 1991, p.90-119 et fig.

G. GINEX, *L'immagine della classe operaia milanese: edili, meccanici e altri esempi di categoria tra il 1870 e la Prima guerra mondiale*, in M. Antonioli-M. Bergamaschi-L. Ganapini, sous la direction de, *Milano operaia dell'800 a oggi*, "Rivista milanese di economia. Serie quaderni n°22", Milano 1993, vol. I, p. 187-219.

G. GINEX, *Le medaglie della mutualità operaia e della cooperazione (1860/1915)* in R. PETRALIA-M. MERIGGI-G. GINEX, *Onestà lavoro fratellanza. Valori e miti del primo movimento cooperativo nelle medaglie e nei distintivi*, ed. Unicopli, Milano 1986.

G. GINEX, *Il muratore: tra realtà e simbolo, storia di un'immagine negli anni della crescita urbana (1887/1906)*, in AA.VV., *Milano e il suo territorio*, sous la direction de F. Della Peruta-R.Leydi-A.Stella, Milano 1985, p. 343-382.

J. GORMAN, *Banner Bright: an illustrated History of the Banners in the British Trade Union Movement*, 2° éd., London 1973.

Les images des bannières

Fiches de Rosella Checchia

Les bannières sont reproduites suivant un ordre qui tient compte des principales typologies des Sociétés de Secours Mutuel. Le groupe des étendards des sociétés générales est suivi par les groupes des étendards des sociétés agricoles, catholiques, féminines, militaires, de métier.

6. Société Agricole Ouvrière de Secours Mutuel. Savigliano

Dimensions: 136 x 149 cm

Recto: gros de soie décoré de broderies en filés, lamelles de métal et soies polychromes, portant la signature "M. Mariano - via Saluzzo 44 - Torino"

Verso: l'original a été perdu. Il a été remplacé, au moment de la restauration, par un verso en satinette de coton

Propriétaire: Société de Secours Mutuel de Savigliano (CN)

Siège de conservation: Museo Civico de Savigliano (CN)

7. Société Coopérative Secours Mutuel entre Ouvriers et Agriculteurs de Soglio d'Asti

Dimensions: 140 x 140 cm

Recto: velours décoré de broderies en soies polychromes, filés et broquettes en métal de différentes formes

Verso: taffetas de soie. Il a été remplacé récemment: les broderies (filés et soies polychromes) reproduisant deux branches de chêne et de laurier entrelacées et l'inscription "Fondée en 1897" ont été découpées de l'original et reportées sur le nouveau tissu

Propriétaire: Société de Secours Mutuel Union Agricole Coopérative de Soglio - 21, via Barovero - 14010 Soglio d'Asti (AT)

Siège de conservation: siège de la Société - 21, via Barovero - 14010 Soglio d'Asti (AT)

8. Société Agricole Oeuvre de Secours Mutuel de Monleale. Fondée le 16 Avril 1899

Dimensions: 140 x 140 cm

Recto: velours décoré de broderies en filés et soies polychromes, portant la signature "Rosa Brosio - Torino"

Verso: tricolore en coton (les trois bandes de couleurs sont disposées horizontalement)

Propriétaire: Société Agricole Ouvrière de Secours Mutuel - Piazza Capsoni - 15059 Monleale (AL)

Siège de conservation: siège de la Société - Piazza Capsoni - 15059 Monleale (AL)

14. Société Féminine des Artisanes et Paysannes "B. Margherita di Savoia". Luserna. 1887

Dimensions: 120 x 125 cm

Recto: velours décoré de broderies en filés et soies polychromes

Verso: soie tricolore. Au centre les "mains fraternelles" sont brodées en relief en or fin. Elles serrent deux branches de chêne et de laurier en soie polychrome

Propriétaire: Société Ouvrière Féminine Beata Margherita di Savoia - 21, via Diaz - 10062 Luserna S. Giovanni (TO)

Siège de conservation: siège de la Société - 21, via Diaz - 10062 Luserna S. Giovanni (TO)

15. Société Ouvrière Féminine Regina Margherita. Luserna. 1887

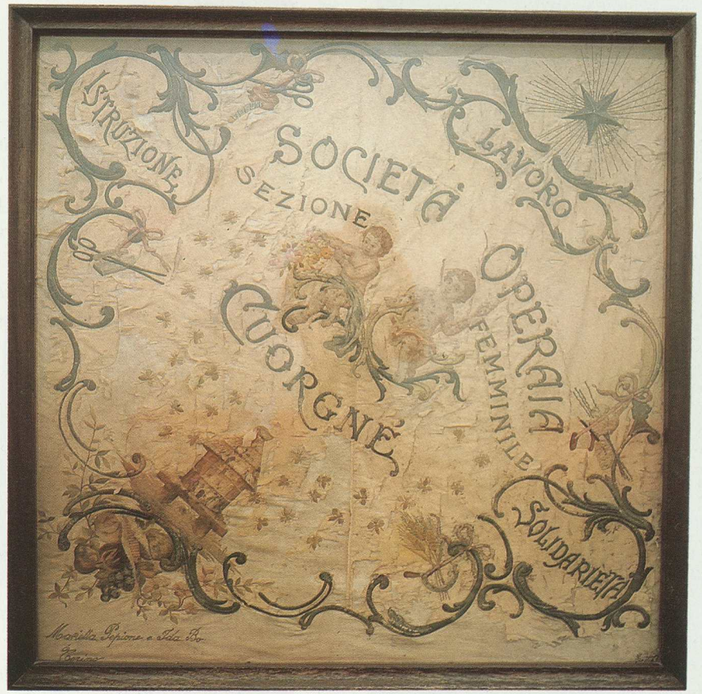
Dimensions: 140 x 140 cm

Recto: velours décoré de broderies en filés, soies polychromes et paillettes

Verso: le verso a été enlevé

Propriétaire: Société Ouvrière Féminine "Beata Margherita di Savoia" 21, via Diaz - 10062 Luserna S. Giovanni (TO)

Siège de conservation: siège de la Société - 21, via Diaz - 10062 Luserna S. Giovanni (TO)



16. Société Ouvrière Section Féminine. Cuorgnè

Dimensions: 110 x 110 cm

Recto: soie décorée de broderies en filés et soies polychromes, portant la signature "Marietta Pepione et Ida Bo - Torino"

Propriétaire: Novacoop - Leinì (siège légal - 104, via Trieste - 28066 Galliate (NO))

Siège de conservation: Novacoop - 35, via Valletta - 10040 Leinì (TO)

17. Société Ouvrière Féminine San Maurizio Canavese. Fondée nel 1870

Dimensions: 130 x 125 cm

Recto: velours décoré de broderies en filés et soies polychromes

Verso: tricolore décoré de l'effigie peinte de saint Maurice à cheval

Propriétaire: Société de Secours Mutuel entre les Ouvriers de San Maurizio Canavese - 13, via Giacomo Matteotti - 10077 S. Maurizio Canavese (TO)

Siège de conservation: siège de la Société - 13, via Giacomo Matteotti - 10077 S. Maurizio Canavese (FO)

18. Sans inscription. (S.S.M. féminine d'Alba)

Dimensions: 143 x 143 cm

Recto: velours décoré de broderies en filés et soies polychromes

Verso: soie tricolore décorée de broderies en soies polychromes. Au centre: les armes d'Alba

Propriétaire: Famija Albeisa - 6, via Pierino Belli - 12051 Alba (CN)

Siège de conservation: siège de la Famija Albeisa - 6, via Pierino Belli - 12051 Alba (CN)

19. Société Générale Ouvrière Féminine de Pinerolo. Fondée en 1851

Dimensions: 136 x 160 cm

Recto: gros de soie décoré de broderies en filés et soies polychromes. Au centre les armes de Pinerolo

Verso: gros de soie tricolore

Propriétaire: Association Générale des Ouvriers et Société Arts et Métiers - 19, via Silvio Pellico - 10064 Pinerolo (TO)

Siège de conservation: siège de la Société - 19, via Silvio Pellico - 10064 Pinerolo (TO)

20. Société de Secours Mutuel entre les Militaires Libérés de l'Arrondissement de Pinerolo. 1872

Dimensions: 112 x 112 cm

Recto: velours décoré de broderies en filés et soies polychromes. Application peinte. Le pin est le symbole de la ville de Pinerolo

Verso: gros de soie tricolore. Il est décoré avec le blason de la famille de Savoie, brodé au milieu d'une branche de chêne et de laurier entrelacés et surmonté par l'étoile rayonnante à cinq branches

Propriétaire: Association Générale des Ouvriers et Société Arts et Métiers - 19, via Silvio Pellico - 10064 Pinerolo (TO)

Siège de conservation: Siège de la Société - 19, via Silvio Pellico - 10064 Pinerolo (TO)

21. Vétérans Militaires Libérés. Carmagnola

Dimensions: 145 x 145 cm

Recto: satin de soie décoré de broderies en filés et soies polychromes

Verso: soie tricolore décorée de broderies en filés et soies polychromes. La décoration est composée des armes de Carmagnola, à gauche, et des armes de la maison de Savoie, à droite, toutes deux surmontées par des couronnes et par une étoile à cinq branches au centre. Dessous, en demi-cercle, deux branches de laurier et de chêne entrelacées

Propriétaire: Société Ouvrière de Secours Mutuel "Francesco Bussone" - 143, via F. Valobra - 10022 Carmagnola (TO)

Siège de conservation: siège de la Société - 143, via F. Valobra - 10022 Carmagnola (TO)

22. Confrérie Militaires Libérés d'Asti. Fondée le 1er Avril 1883

Dimensions: 150 x 150 cm

Recto: gros de soie décoré de broderies en filés et soies polychromes. Il y avait également un blason de la ville, qui a disparu aujourd'hui

Verso: gros de soie tricolore probablement remplacé récemment

Propriétaire: Société de Secours Mutuel Confrérie Militaires Libérés - 2, via Solari - 14100 Asti

Siège de conservation: siège de la Société - 2, via Solari - 14100 Asti

23. Union Lithographique de Turin. Société de Secours Mutuel. Fondée en 1869

Dimensions: 115 x 115 cm

Recto: velours brodé avec des filés, des soies polychromes, des paillettes et des décorations appliquées, portant la signature "Marietta Pepione"

Propriétaire: Association Museo Universale della Stampa - 45, via dell'Ospedale - 10098 Rivoli (TO)

Siège de conservation: siège du Museo della Stampa - 45, via dell'Ospedale - 10098 Rivoli (TO)

24. Société Ouvrière des Ateliers Nationaux de Savigliano

Dimensions: 137 x 141,5 cm

Recto: velours décoré de broderies en filés et soies polychromes, portant la signature "G. Merlo. Ricamatore di Torino" (G. Merlo. Brodeur à Turin)

Verso: l'original a été perdu. Il a été remplacé, au moment de la restauration, par un verso en satinette de coton

Propriétaire: Société de Secours Mutuel de Savigliano (CN)

Siège de conservation: Museo Civico de Savigliano (CN)

25. Société Métallurgique Sant'Eligio. Caraglio. 1911

Dimensions: 110 x 110 cm

Recto: velours décoré de broderies en filés, soies polychromes et broquettes dorées

Verso: mousseline de laine tricolore

Propriétaire: Société de Secours Mutuel entre Ouvriers et Agriculteurs - Caraglio - Piazza S. Paolo - 12023 Caraglio (CN)

Siège de conservation: siège de la Société - piazza S. Paolo - 12023 Caraglio (CN)

26. Union Métallurgique de Secours Mutuel d'Alba (inscription reportée sur la CRAVATE qui accompagne la bannière)

Dimensions: 140 x 139 cm

Recto: velours décoré de broderies en soies polychromes et filés

Verso: soie tricolore. Les armes d'Alba sont brodées sur le fond blanc

Cravate: dimensions 12 x 110 cm. Soie brodée en filés; les deux bandes de la cravate portent respectivement le nom de la Société "Union Métallurgique" et "De Secours Mutuel d'Alba"

Propriétaire: Famija Albeisa - 6, via Pierino Belli - 12051 Alba (CN)

Siège de conservation: siège de la Famija Albeisa - 6, via Pierino Belli - 12051 Alba (CN)

27. Société de Secours Mutuel et Caisse Invalides des Maçons d'Alba

Dimensions: 143 x 138 cm

Recto: velours décoré de broderies en filés et soies polychromes

Verso: soie tricolore brodée en filés et soies polychromes. Les armes d'Alba sont représentées au centre et sont surmontées par l'étoile à cinq branches. En bas, deux branches de chêne et de laurier entrelacées

Propriétaire: Famija Albeisa - 6, via Pierino Belli - 12051 Alba (CN)

Siège de conservation: siège de la Famija Albeisa - 6, via Pierino Belli - 12051 Alba (CN)

28. Société des Menuisiers et Arts Similaires d'Alba

Dimensions: 140 x 135 cm

Recto: velours décoré de broderies en filés et soies polychromes, avec applications en satin

Verso: soie tricolore. La décoration centrale, composée de deux branches de chêne et de laurier entrelacées et surmontées par les armes d'Alba, est brodée en fils de soies polychromes et par application de velours et de satin

Propriétaire: Famija Albeisa - 6, via Pierino Belli - 12051 Alba (CN)

Siège de conservation: siège de la Famija Albeisa - 6, via Pierino Belli - 12051 Alba (CN)

29. Société de Secours Mutuel entre Meuniers de Casale. 1900

Dimensions: 134 x 138 cm

Recto: velours décoré de broderies en filés et soies polychromes, portant la signature "A. Priola - via Galliari 19 - Torino"

Verso: gros de soie tricolore brodé en filés et soies polychromes. Au centre, un blason, surmonté d'une couronne, et deux croix

Propriétaire: Association Générale de Secours Mutuel entre Artistes et Ouvriers - 6, strada Cavalcavia - 15033 Casale Monferrato (AL)

Siège de conservation: siège de la Société - 6, strada Cavalcavia - 15033 Casale Monferrato (AL)

30. Société de Secours Mutuel et Instruction des Tisserands en Etoffes de laine. Croce Mosso (inscription reprise sur la CRAVATE qui accompagne la bannière)

Dimensions: 170 x 170 cm

Recto: soie décorée de broderies en filés et soies polychromes

Verso: soie

*CRAVATE: dimensions 50 x 170 cm. Recto: gros de soie tricolore brodé en filés (inscription de la Société) et bordé tout autour par un galon et par une frange aux deux extrémités

Verso: soie légère

Propriétaire: Centre de Documentation Syndicale et Bibliothèque Chambre du Travail de Biella - 4, via Lamarmora - 13051 Biella

Siège de conservation: siège du Centre - 4, via Lamarmora - 13051 Biella

31. Syndicat Provincial Chapeliers. Sagliano Micca

Dimensions: 110 x 110 cm

Recto: velours décoré de broderies en filés et soies polychromes

Verso: soie tricolore
N.B.: on peut encore lire, sous l'inscription actuelle, la précédente inscription qui a été décousue: "Société Universelle Chapeliers" (cette dernière avait été fondée en 1852, elle était donc beaucoup plus ancienne). Le brodeur de cette première version porte le nom de "Caucino Firmino - Biella"

Propriétaire: Centre de Documentation Syndicale et Bibliothèque Chambre du Travail de Biella - 4, via Lamarmora - 13051 Biella

Siège de conservation: siège du Centre - 4, via Lamarmora - 13051 Biella

32. "I PALITT"

Dimensions: 95 x 95 cm

Recto: gros de soie, en partie peint (le paysage central) en partie brodé en filés et soies polychromes. Le bateau représenté, le "palitt", doit son nom au type de rame qui est utilisé

Verso: toile de coton bicolore (à l'origine il devait s'agir d'un tricolore)

Propriétaire: Société Ouvrière de Secours Mutuel et Instruction entre les Ouvriers - 36, via De Bonis - 28048 Verbania Intra (NO)

Siège de conservation: siège de la Société - 36, via De Bonis - 28048 Verbania Intra (NO)

N.B.: La bannière a appartenu à un cercle récréatif. A la dissolution du cercle, elle a été donnée à la Société Ouvrière d'Intra par un habitant de Verbania, membre des deux associations.

A Strasbourg, pour exposer son histoire

LA SOCIÉTÉ DE SECOURS MUTUEL ET D'INSTRUCTION ENTRE PATRONS ET OUVRIERS HORLOGERS A L'INAUGURATION DE SA BANNIÈRE

Paola Belloni

Le 27 juillet 1883, l'histoire du Secours Mutuel piémontais s'enrichit d'un nouveau fleuron associatif: en effet, c'est à cette date qu'est fondée la Société de Secours Mutuel et d'Instruction entre Patrons et Ouvriers Horlogers. Une association qui par la suite a donné naissance et vigueur à l'actuelle Société Ecole Professionnelle Horlogers de Turin.

En feuilletant les procès-verbaux d'assemblée, les grands livres si méticuleusement remplis et transmis dans le temps, on peut se plonger dans le monde horloger de l'époque et apprécier l'activité et la ténacité de ses membres fondateurs.

En effet, les premières années ont été marquées par un travail dur et incessant, mais avec une sage distribution des fonctions, ils parviennent à donner corps à la Société, en établissant ses principes et ses finalités dans un statut.

En 1885, la Société connaît enfin un peu de répit; elle commence ainsi à penser à la Bannière et ressent la nécessité d'être dignement représentée dans les manifestations publiques, de faire entendre "visiblement" sa voix.

Les lignes des procès-verbaux laissent percevoir des soupirs mal réprimés, car la dépense est lourde, mais la décision d'une auto-taxation de 5 lires et une amnistie générale qui permet de faire augmenter le nombre de membres inscrits, résolvent le problème. Il ne reste qu'à décider qui devra confectionner le précieux drap. On forme une commission tout exprès. On lira ensuite que la célèbre brodeuse Mademoiselle Marietta PEPIONE a fait preuve d'un *"goût exquis et de raffinement"* en proposant un luxueux dessin et une étoffe de premier ordre. C'est ainsi qu'on lui passe commande pour une somme de 400 lires, "hampe et caisse d'emballage comprises". La lance de la bannière, représentant le buste de Galileo Galilei, sera réalisée par la suite par Monsieur Antonio GALLI, éminent ciseleur, à partir d'un moule en cire du jeune sculpteur Reduzzi.

La fièvre des préparatifs grandit, l'inauguration de la bannière a été fixée pour le dimanche 4 septembre 1887. Le drap commence à prendre forme sous les mains habiles de Marietta Pepione et de ses aides. Il est en satin polychrome et velours amarante. D'un côté, on peut y voir les deux mains serrées en signe de solidarité, en partie peintes à l'huile, en partie brodées sur une toile appliquée à la soie, une grosse étoile en relief et les couleurs du Drapeau Italien, de l'autre de précieuses broderies en filés d'or, représentant les outils les plus importants du métier d'horloger – le tour, la scie, la lime, le marteau, le burin – artistiquement entrelacés. Des feuilles de lierre unissent les espaces vides et encadrent gracieusement le tout. Sous la mention "Société de Secours Mutuel et d'Instruction entre Patrons et Ouvriers Horlogers de Turin", qui occupe presque toute la moitié du tissu, trône la tête imposante et fière d'un lion brodé en relief, d'où se détachent latéralement des volutes de feuilles. Cette figure se veut probablement emblématique, étant donné que Turin abritait l'Ars Orologiaia italiana!

La Commission travaille avec entrain. Des lettres d'invitation sont envoyées aux Autorités, aux Directeurs des journaux locaux, pour que l'événement ait l'écho qui lui convient dans le monde citadin et régional. Le lendemain, les quotidiens relateront l'événement, en soulignant chacun à leur manière un détail particulier. Prenons au hasard.

Extrait de "La Gazzetta Piemontese" du 5 septembre 1887:

PATRONS ET OUVRIERS HORLOGERS REUNIS EN BANQUET.

Parmi les inaugurations de bannières sociales, qui dans notre ville comptent parmi les fruits les plus copieux de la belle saison, le baptême du nouvel étendard de la Société de Secours Mutuel et d'Instruction entre Patrons et Ouvriers Horlogers mérite une attention particulière, car c'est la première association de Turin qui réunit les propriétaires et les ouvriers, le capital et le travail.

Il y a deux jours, nous avons décrit la riche et superbe bannière dont l'inauguration a été célébrée hier. Par conséquent, nous nous bornerons aujourd'hui à ajouter que la cérémonie de sa découverte s'est déroulée dans la Salle de l'Association Générale des ouvriers. Le Président de la Société, Monsieur Giuseppe Rossi, a pris la parole pour remercier les participants; puis l'avocat Albino Bracale, parrain de la Bannière, qui a célébré le secours mutuel et le travail, un représentant de la Société Galileo Galilei de Milan, le chevalier Mirano et, enfin, un représentant de la Société des Orfèvres de Turin.

Puis les membres de la Société en liesse accompagnés des représentants d'une douzaine d'autres associations avec leurs bannières respectives, se rendirent à l'Hôtel de ville, où ils furent reçus par l'Adjoint Rey, puis à la Préfecture où les accueillit le Comte Lovera, Préfet de Turin.

Une soixantaine de convives, dont de nombreuses dames, ont participé au banquet social, servi avec bon goût par M. Sogno dans son restaurant du Valentino. Les invités ont été photographiés par Monsieur Paretti, photographe.

La fanfare de l'Association Générale des ouvriers a égayé la réunion par ses harmonies.

Puis l'orateur a parlé des difficultés qui avaient accompagné la naissance de l'Association qu'il préside. Mais vu que le statut de la Société proclame qu'elle ne peut être dissoute tant qu'il y aura trois membres au moins, il ne doute pas que l'Association vivra aussi longtemps qu'un membre sera présent pour porter haut sa bannière et deux autres autour d'elle pour la défendre. L'avocat Bracale prit la parole pour dire que lorsque, le matin, il avait salué la bannière, il n'avait regardé qu'un seul côté - celui sur lequel se trouvait la sainte et belle trinité des couleurs italiennes.

Comme on a pu le constater, la bannière a ravi et rempli les regards des curieux, experts et esthètes. Reine de la fête, elle a encore une fois mis en vedette la célèbre Marietta Pepione, auteur de la broderie. Mais il est tard ! Il est déjà 16 heures et la fête est finie; dans le lointain, on entend encore l'écho de la fanfare qui accompagne le départ des invités.

33. Société de Secours Mutuel et Instruction entre Patrons et Ouvriers Horlogers de Turin

Dimensions: 106 x 113 cm

Recto: velours brodé en filés et soies polychromes, avec des décorations appliquées, portant la signature "Marietta Pepione"

Verso: soie tricolore brodée en filés et soies polychromes. On y trouve, outre une étoile en relief, les caractéristiques "mains fraternelles" au centre, en partie peintes à l'huile, en partie brodées sur une toile appliquée à la soie

Propriétaire: Société Ecole Horlogers - 4, via Bazzi - 10152 Turin

Siège de conservation: siège de l'Ecole Horlogers - 4, via Bazzi - 10152 Turin

LA PRÉCIEUSE BANNIÈRE QUE LE ROI VOULUT RÉCOMPENSER.....

Rosella Checchia

En 1896, un an après la fondation de la Société Ouvrière Agricole de Secours Mutuel de Piovà Massaia, l'un des membres, Antonio Carmagnola, faisait don à la Société de cette bannière, comme l'indique l'inscription figurant au dos. Le drap fut commandé aux brodeuses Marietta Pepione et Ida Bo. On l'a déjà dit, de nombreux étendards suscitant encore aujourd'hui une vive admiration sortirent de leur atelier, mais la beauté de l'étendard de Piovà fit l'objet d'un éloge public et d'une récompense, au cours d'une exposition présidée par les souverains de la maison de Savoie au début du siècle.

Sur le velours cramoisi sont élégamment brodés en or et soies polychromes des coquelicots, des épis de blé, des bleuets et des grappes de raisin, disposés de façon à former deux enroulements contenant des outils et des ustensiles: le monde ouvrier et le monde paysan sont ainsi également symbolisés, tandis que la représentation s'achève, dans le coin inférieur droit, avec l'effigie de Saint-Georges à cheval, patron de Piovà Massaia. Les membres racontent aussi qu'un brillant d'une taille imposante était enchâssé dans la précieuse broderie, qui disparut dans des circonstances mystérieuses.

En effet, l'étendard a connu les vicissitudes que la Société a traversées au fil des ans et qui malheureusement ne peuvent être fidèlement reconstruites, car les archives ont été égarées. Grâce aux quelques documents qui nous restent, nous savons que la Société fut fondée il y a cent ans, le 15 février 1895, en présence de 71 membres. Bien que Piovà Massaia fût un tout petit village, l'association dut revêtir une certaine importance à l'échelon local si, comme c'est le cas, ses consoeurs des centres limitrophes: Castelvero, Cerreto, Cunico, Passerano, Piea, Pino et Settime, villages situés dans la province d'Asti, lui étaient confédérées.

A cette première phase de prospérité et de fortune, succédèrent les difficultés de la guerre et la Société fut quelque peu négligée. En 1940, l'Ente Nazionale Fascista della Cooperazione confia la bannière sociale à la Ville d'Asti, pour qu'elle soit conservée au Museo Civico. En 1946, le drap fut rendu à la Société et il est actuellement conservé dans la maison sociale, la maison d'origine, au coeur du petit village.

L'association a été refondée en 1979 comme Association Agricole Ouvrière de Secours Mutuel encore active comme seul centre culturel et récréatif de Piovà, notamment grâce à l'action du volontariat et au financement des membres qui ont sa destinée à coeur.

34. Société Ouvrière Agricole de Secours Mutuel de Piovà. 1896

Dimensions: 150 x 150 cm

Recto: velours décoré de broderies en filés et soies polychromes, portant la signature "M. Pepione et Ida Bo. Torino". En bas à droite, effigie de Saint-Georges à cheval, patron de Piovà

Verso: soie tricolore. Sur le verso on trouve l'inscription "Don de Monsieur Antonio Carmagnola" (identifié comme le Président de la Société)

Propriétaire: Association Agricole Ouvrière de Secours Mutuel de Piovà - 1 bis, via Roma - 14020 Piovà Massaia (AT)

Siège de conservation: siège de la Société - 1 bis, via Roma - 14020 Piovà Massaia (AT)

LA PRÉCIEUSE BANNIÈRE QUE LE ROI VOULUT RÉCOMPENSER.....

Rosella Checchia

En 1896, un an après la fondation de la Société Ouvrière Agricole de Secours Mutuel de Piovà Massaia, l'un des membres, Antonio Carmagnola, faisait don à la Société de cette bannière, comme l'indique l'inscription figurant au dos. Le drap fut commandé aux brodeuses Marietta Pepione et Ida Bo. On l'a déjà dit, de nombreux étendards suscitant encore aujourd'hui une vive admiration sortirent de leur atelier, mais la beauté de l'étendard de Piovà fit l'objet d'un éloge public et d'une récompense, au cours d'une exposition présidée par les souverains de la maison de Savoie au début du siècle.

Sur le velours cramoisi sont élégamment brodés en or et soies polychromes des coquelicots, des épis de blé, des bleuets et des grappes de raisin, disposés de façon à former deux enroulements contenant des outils et des ustensiles: le monde ouvrier et le monde paysan sont ainsi également symbolisés, tandis que la représentation s'achève, dans le coin inférieur droit, avec l'effigie de Saint-Georges à cheval, patron de Piovà Massaia. Les membres racontent aussi qu'un brillant d'une taille imposante était enchâssé dans la précieuse broderie, qui disparut dans des circonstances mystérieuses.

En effet, l'étendard a connu les vicissitudes que la Société a traversées au fil des ans et qui malheureusement ne peuvent être fidèlement reconstruites, car les archives ont été égarées. Grâce aux quelques documents qui nous restent, nous savons que la Société fut fondée il y a cent ans, le 15 février 1895, en présence de 71 membres. Bien que Piovà Massaia fût un tout petit village, l'association dut revêtir une certaine importance à l'échelon local si, comme c'est le cas, ses consoeurs des centres limitrophes: Castelvero, Cerreto, Cunico, Passerano, Piea, Pino et Settime, villages situés dans la province d'Asti, lui étaient confédérées.

A cette première phase de prospérité et de fortune, succédèrent les difficultés de la guerre et la Société fut quelque peu négligée. En 1940, l'Ente Nazionale Fascista della Cooperazione confia la bannière sociale à la Ville d'Asti, pour qu'elle soit conservée au Museo Civico. En 1946, le drap fut rendu à la Société et il est actuellement conservé dans la maison sociale, la maison d'origine, au coeur du petit village.

L'association a été refondée en 1979 comme Association Agricole Ouvrière de Secours Mutuel encore active comme seul centre culturel et récréatif de Piovà, notamment grâce à l'action du volontariat et au financement des membres qui ont sa destinée à coeur.

34. Société Ouvrière Agricole de Secours Mutuel de Piovà. 1896

Dimensions: 150 x 150 cm

Recto: velours décoré de broderies en filés et soies polychromes, portant la signature "M. Pepione et Ida Bo. Torino". En bas à droite, effigie de Saint-Georges à cheval, patron de Piovà

Verso: soie tricolore. Sur le verso on trouve l'inscription "Don de Monsieur Antonio Carmagnola" (identifié comme le Président de la Société)

Propriétaire: Association Agricole Ouvrière de Secours Mutuel de Piovà - 1 bis, via Roma - 14020 Piovà Massaia (AT)

Siège de conservation: siège de la Société - 1 bis, via Roma - 14020 Piovà Massaia (AT)

QUE DE PEINE POUR CET ÉTENDARD!

Marina Cha Bertinetti

La bannière de la Société Ouvrière Agricole de Secours Mutuel de Castiglione Torinese fait partie des étendards confectionnés par Marietta Pepione, l'une des excellentes brodeuses citées à diverses reprises au fil de ces pages.

C'est ainsi que dans les procès-verbaux de cette association, elle est mentionnée comme celle à qui de nombreuses Sociétés s'adressèrent pour avoir "une belle, riche, artistique bannière".

La bannière de Castiglione est en velours rouge avec des lettres et des décorations en or fin. En haut: l'étoile rayonnante à cinq branches. Au centre: les mains qui se serrent en signe de "fidélité". Aux quatre coins, parmi des branches feuillues, des outils de différents métiers et quelques instruments de musique; dans l'ordre, en bas à droite: une pierre à aiguiser (type de pierre dure utilisée par les agriculteurs pour affiler les outils tranchants, comme par exemple la faux), une porte-pierre, un pic, une pioche, une faux, un age de charrue (l'age est la partie avant de la charrue, qui permet d'ajuster le joug); en bas à gauche: un étau (outil fixé à l'établi et constitué de deux mâchoires qui permettent de bloquer la pièce à travailler), une paire de tenailles communes, une paire de tenailles de forge (tenailles utilisées par les forgerons pour saisir les métaux à chauffer dans la forge), un marteau; en haut à droite: une lyre, une trompette, une flûte, un compas et une équerre (les deux derniers étant des symboles maçonniques, métaphore de l'équilibre entre l'Esprit et la Matière); en haut à gauche: une truelle (outil du maçon, de forme triangulaire, pour étendre et tasser le mortier), une scie, un marteau, un niveau (outil utilisé par le nivellement des surfaces). Il s'agit donc pour la plupart d'outils qui permettent d'identifier les métiers des membres de l'association: agriculteurs, ouvriers, artisans, menuisiers, forgerons, maçons... un univers de travailleurs de différentes catégories.

Le verso en soie tricolore de la bannière reporte le blason des marquis Turinetti, autrefois seigneurs de Castiglione Torinese.

Le drap n'est pas signé, mais il a été possible de l'attribuer avec certitude à Marietta Pepione, car dans le livre des mandats de paiement on lit: "...500 lires seront payées au membre Lagna Pietro pour Marietta Pepione pour l'achat de la nouvelle bannière".

La bannière fut cause de friction entre la Société et le curé de Castiglione, car elle ne portait aucun "signe de religion" et ne fut pas bénie. Le désaccord fut tel que le curé empêcha l'entrée du drap à l'intérieur de l'église à l'occasion des funérailles d'un membre. Pendant la période fasciste, l'étendard disparut et fut retrouvé après la libération dans les souterrains de la Maison Fasciste de Turin. Dernièrement, il exigeait une restauration soignée qui a été menée à bien, au printemps 1994, par l'atelier Nicola di Aramengo d'Asti. A présent, il trône à nouveau dans la maison sociale, bâtiment construit en 1938 dans les alentours immédiats du premier siège, qui continua à servir de lieu de réunion pour les membres et de magasin où l'on conservait et distribuait les denrées alimentaires et les produits pour l'agriculture.

L'association, qui fut fondée en 1868 par une quarantaine de membres, après diverses vicissitudes, prit le nom de Société Ouvrière Agricole de Secours Mutuel et continue depuis plus d'un siècle désormais à exprimer ses principes de collaboration sociétaire avec une vitalité grandissante, si bien qu'elle compte aujourd'hui près de deux cent soixante-dix membres.

35. Société de Secours Mutuel des Ouvriers de Castiglione Torinese

Dimensions: 140 x 133 cm

Recto: velours décoré de broderies en or filé, portant la signature de Marietta Pepione

Verso: soie tricolore décorée de broderies en filés et soies polychromes. La décoration est constituée du blason des marquis Turinetti, autrefois seigneurs de Castiglione Torinese

Propriétaire: Société de Secours Mutuel Ouvrière Agricole de Castiglione Torinese - 253, via Torino - 10090 Castiglione Torinese (TO)

Siège de conservation: siège de la Société - 253, via Torino - 10090 Castiglione Torinese (TO)

MONDE CATHOLIQUE ET MUTUALISME: L'EXEMPLE DE L'ASSOCIATION DE SAN GENESIO

Gianluigi Matta

C'était le jour de la célébration de la fête du saint patron San Genesio, quand, suivant le lent et solennel déroulement de la procession en son honneur, la bannière de la Société fit son entrée, en grande pompe, dans la belle cathédrale romane du village, pour y recevoir la bénédiction du curé. Porté, comme le veut la tradition, par le plus vieux des membres, escorté par quatre autres associés, l'étendard fut placé dans l'abside centrale de la vieille église fondée par les moines bénédictins. C'est là que se déroula la cérémonie d'inauguration en présence des principales autorités civiles et religieuses locales, comme l'avait prévu les prieurs et les membres de la Société Catholique Agricole Ouvrière de ce petit village, San Genesio, hameau de Castagneto Po, commune située sur les collines de Turin.

Aujourd'hui encore, comme pour évoquer cette journée mémorable, l'église romane de S. Genesio sert de cadre à l'étendard, conservé dans un coffret de la nef latérale gauche. Là, la pénombre de l'église met en valeur la luminosité de la broderie en fils d'or qui présente, en haut au centre, interrompant la première partie de l'inscription, les "mains fraternelles" caractéristiques, sur lesquelles se répand la lumière irradiée par la croix rayonnante. Cette dernière, elle aussi en fil d'or, constitue l'élément qui situe le plus nettement la composition dans le domaine de l'associationnisme catholique. En bas, toujours au centre, mais encadrée par le reste de l'inscription, on peut admirer, brodée en soie polychrome, une riche panoplie d'outils agricoles, mêlés à des fleurs et à des fruits des champs. Quatre motifs décoratifs dans les coins, identiques deux à deux, complètent l'ensemble, pour former un contour en volutes végétales et florales.

La réalisation de la bannière fut décidée en septembre 1898, année de la fondation de la Société; elle fut immédiatement commandée aux soeurs Piovano, habiles brodeuses turinoises. On ignore la date exacte de son inauguration. En tout cas, depuis lors, chaque année, le jour de la fête de S. Genesio, la coutume veut que l'on porte la bannière en procession et que l'on répète le rituel de la bénédiction.

Les sorties de la bannière sont décrites dans les procès-verbaux de la société et dans le statut, où, entre autres, l'article 23 déclare: "En cas de décès de l'un des membres, tous les autres membres seront obligés de se rendre chez le défunt pour accompagner la dépouille de son domicile à la Paroisse et de la Paroisse au cimetière, avec la bannière en deuil, les insignes et huit cierges".

La Société fondée avec les intentions habituelles d'instruction, d'amélioration sociale et d'assistance réciproque, fournissait également d'autres formes d'aide: elle couvrait les pertes économiques dues aux risques climatiques et aux maladies du bétail sous forme d'assurance, elle participait aux frais d'enterrement des membres défunts et versait dans certains cas des sortes de pension.

36. Société Catholique Agricole Ouvrière de S. Genesio

Dimensions: 134 x 138 cm

Recto: velours décoré de broderies en filés, soies polychromes et broquettes métalliques, portant la signature "Sorelle Piovano. Torino"

Verso: tissu de coton et chanvre remplacé récemment. Il est grossièrement décoré avec l'image peinte de S. Genesio en prière

Propriétaire: Société Catholique Agricole Ouvrière de San Genesio - 1, Piazza Ceriana - 10090 S. Genesio di Castagneto Po (TO)

Siège de conservation: nef latérale gauche de l'église de S. Genesio - 10090 S. Genesio di Castagneto Po (TO)

LA FEMME POUR LA FEMME: LA SOCIÉTÉ NATIONALE DE PATRONAGE ET SECOURS MUTUEL POUR LES JEUNES OUVRIÈRES

Maria Bellocchio

A Turin, le soir du 12 mai 1906, dans le salon municipal Vincenzo Troya, était inauguré l'étendard de la Société Nationale de Patronage et Secours Mutuel pour les Jeunes Ouvrières, en présence des autorités de la ville, d'une foule de dames patronesses honoraires et effectives et d'un nombre tout aussi important de jeunes associées.

Au centre du gonfalon, en toile peinte avec des décorations et des broderies en soie et or, trône la figure d'un ange, le génie du bien, dont les ailes protectrices enlacent fraternellement deux jeunes travailleuses.

Les outils représentés sur les côtés de la bannière – un fer à repasser, une machine à coudre, un métier, un mannequin – révèlent la catégorie des bénéficiaires de l'action exercée par l'association, appartenant pour la plupart à l'univers des cousettes, modistes, brodeuses, tisseuses, tricoteuses et repasseuses, employées dans la multitude d'ateliers et de fabriques textiles qui avaient ouvert leurs portes à Turin, non sans une certaine frénésie, à cheval sur les deux siècles.

Ce fut justement la caractéristique de cette catégorie de travailleuses, ignorées, disséminées, presque abandonnées dans les ateliers, qui attira l'attention de la bienfaitrice turinoise Cesarina Astesana, fondatrice de la Société. Si, dans les filatures de coton et dans les ateliers de tissage, l'Inspectorat du Travail parvenait à exercer, en principe, une forme de contrôle sur l'exploitation de la main-d'oeuvre, la nature éparpillée des petits et moyens ateliers de couture, qui constellaient la carte du centre ville, rendait presque impossible les opportunités de socialisation et d'organisation de cette véritable armée de "femmes au travail" sans une conscience de soi et de leur catégorie.

La précarité de l'emploi, les maigres salaires journaliers, le travail prolongé tard dans la nuit, la santé minée par l'insalubrité des ateliers, contrevenant à la Loi sur la protection du travail des femmes et des enfants, ainsi que l'absence de toute forme d'organisation de catégorie, ne pouvaient manquer de soulever l'indignation de ceux qui avaient à coeur l'amélioration morale et matérielle de ces jeunes femmes.

Si, dans le panorama associationniste italien de la seconde moitié du XIXème siècle, la présence de sociétés de secours mutuel féminines est assez peu important quantitativement parlant (le premier recensement du Ministère de l'Agriculture, de l'Industrie et du Commerce de 1862 fixe à un dixième la participation des femmes aux organismes mutualistes par rapport à la participation masculine), en Piémont, par contre, la tradition solidariste, qui puisait ses origines dans les libertés accordées par le Statut Albertino, avait favorisé, notamment à partir des années 70, la diffusion des associations féminines, par ailleurs encouragées par la passionnante oeuvre de propagande menée par des philanthropes et des hommes de culture.

Toutefois, avec l'avènement du XXème siècle, la formule mutualiste à elle seule ne pouvait plus suffire: Cesarina Astesana et ses patronesses poussaient dans une nouvelle optique pour que leur rôle acquière les valeurs d'un véritable militantisme social, qui, tout en restant dans les limites d'un paternalisme clérico-modéré, visait à sortir des confins étroits de la charité mondaine où souvent se cantonnait la bienfaisance féminine.

L'association, qui se déclarait autonome et apolitique, se donnait les objectifs suivants: l'amélioration économique à travers le secours mutuel, l'élévation morale à travers une action éducative exercée par les dames patronesses et orientée vers un conformisme diffus, le placement des associées sans emploi et surtout, d'une part la défense des droits de la catégorie, de l'autre le règlement des différends entre capital et travail dans une nette perspective de conciliation entre les classes. Le projet visant à la rédemption sociale et morale des "demoiselles" des ateliers, expérimenté par Cesarina Astesana et par son groupe, se concrétisait également dans une oeuvre de propagande de la valeur de la pureté et de la perfection virginale, extériorisée dans la façon de s'habiller, signe concret de l'accueil de cette éthique de l'épargne proposée à pleines mains à travers les articles du journal social, "La Lavoratrice".

Indéfectiblement engagées sur le front du contrôle social et de l'amélioration morale de la travailleuse, les philanthropes du Patronage finissaient paradoxalement et peut-être inconsciemment, par s'approprier de ces instruments, qui, outre qu'ils légitimaient leur rôle, jetaient les bases de leur auto-émancipation. En effet, pour de nombreuses d'entre elles, l'implication dans les activités sociales, une certaine remise en question, loin des bavardages des salons, représenta une occasion effective d'émancipation, qui leur permit de percevoir les problèmes liés au monde du travail et à la condition de la femme ouvrière, et d'acquérir une nouvelle identité.

37. Société Nationale de Patronage et Secours Mutuel pour les Jeunes Ouvrières

Dimensions: 95 x 170 cm

Recto: canevas en toile peint et bordé de velours brodé en filés et soies polychromes. La signature est de "Adelaide Canonica - Via dei Mercanti 9 - Torino"

Verso: gros de Tours de soie tricolore brodé portant l'inscription "Société Nationale de Patronage et Secours Mutuel pour les Jeunes Ouvrières 1921 - 1926 - Turin"

Propriétaire: ONCA - Opera Nazionale Cesarina Astesana - 39, via San Quintino - 10121 Torino

Siège de conservation: siège de l'organisme - 39, via San Quintino - 10121 Torino

LA COOPÉRATIVE DE VILLAR DORA: ACTIVITÉ ET ACTIVISME DANS UN PAYSAGE DE CONTE DE FÉES

Rosella Checchia

L'image du village de Villar Dora que la brodeuse Paola Chiarena Banali a réalisée sur la bannière de la Société locale Ouvrière et Agricole de Secours Mutuel fondée en 1882 semble sortir d'un conte de fées.

Le paysage, brodé sur un tissu clair appliqué transversalement sur la bannière, ressort sur le velours cramoisi du fond, comme un décor entrevu par une fissure. Dans un dégradé de tons nuancés et délicats, les lignes des maisons convergent sur l'horizon dessiné par les montagnes. L'image est encadrée de fruits – raisins, pommes, épis de maïs, cerises, poires – brodés en soie polychrome, dont les couleurs vives atténuent le contraste avec la couleur cramoisie nettement plus sombre du drap. L'ensemble est soutenu par la figure d'un putto ailé, motif ornemental de style XVIIème siècle, brodé perpendiculairement à la représentation du paysage, lui aussi sur un fond clair appliqué.

Mais la fidèle reproduction du paysage sur la bannière nous ramène au passé de l'histoire locale, selon laquelle le château de Villar Dora, parfaitement visible dans la décoration de Chiarena Banali, fut rénové par le comte Annibale Antonielli d'Oulx, l'un des nombreux notables du lieu mentionnés dans les procès-verbaux comme promoteur de l'association.

Et c'est justement au contrôle de l'élite du village que cette société doit son orientation d'origine paternaliste-modérée qui, d'autre part, caractérise les débuts de nombreuses associations mutualistes piémontaises du dix-neuvième siècle. C'est ainsi que, parmi les membres, figure aussi le curé du village, dont les rapports avec la coopérative, d'après ce que l'on peut voir dans la correspondance et les procès-verbaux des assemblées, iront en se détériorant pour différentes questions contingentes comme, par exemple, la décision de faire célébrer le goûter social le 20 septembre, jour de la prise de Rome, ou la décision de faire suivre les obsèques des membres par la fanfare municipale, deux choix jugés inconvenants par le prieur. Mais ce n'est pas tout. En septembre 1908, la cérémonie d'inauguration de cette splendide bannière sociale, pour la bénédiction de laquelle le prêtre – ce n'est pas fortuit – demande une rétribution exorbitante aux dires de la société, sert de prétexte pour une énième dispute.

En réalité, ces vicissitudes sont représentatives d'un destin commun à la plupart des sociétés ouvrières qui, avec l'avènement du XXème siècle, subissent une évolution progressive vers des positions prosocialistes et suscitent inévitablement la méfiance du monde catholique. C'est ainsi qu'à Villar Dora, le prieur finira par coller aux membres de l'association l'étiquette de "francs-maçons". Mais le caractère d'exemplarité peut être attribué à tout le parcours que les considérables archives de la société permettent de reconstruire, y compris sa non-adhérence au processus de fascisation mis en oeuvre pendant les vingt ans du régime et la contestation, de la part des membres eux-mêmes, de la présidence fasciste à partir de l'automne 1942.

Marquée dès ses débuts par une heureuse situation financière, la Société Ouvrière de Villar Dora (localité de la vallée de Suse, dans la province de Turin), au lendemain de la seconde guerre mondiale a vu s'intensifier son dynamisme économique, centré sur l'activité du magasin de prévoyance, fondé en 1883 et transformé en Coopérative de Consommation en 1950. Avec la diminution progressive de l'activité mutualiste, il a été décidé de fondre la Société ouvrière avec la Coopérative de Consommation de Villar Dora, pour donner naissance en 1967 à l'actuelle Société Coopérative de Consommation de Villar Dora. Par la suite, son adhésion à la Coop Italia (Consortium National des Coopératives de Consommation, une sorte de centre unique d'achats pour toutes les coopératives de consommation) a fait qu'elle constitue aujourd'hui un exemple de coopérative de consommation à gestion directe fonctionnant parfaitement et en expansion continue, avec un chiffre d'affaires de plusieurs centaines de millions.

Au siège dont la Coopérative est propriétaire, on trouve également un bar et une amicale de boulistes et la maison sociale continue à être un point de rencontre pour toutes les associations du village. Parmi elles, la fanfare occupe une place à part; elle participe depuis toujours aux fêtes et aux anniversaires de la Société Ouvrière, tout comme aux événements plus douloureux, comme les funérailles des membres. De plus, à partir de 1925, la Société lui a concédé un local au premier étage du siège social, où la fanfare continue à se réunir pour les répétitions.

38. Société Ouvrière de Secours Mutuel - Villar Dora

Dimensions: 132 x 137,5 cm

Recto: velours brodé en filés, soies polychromes et décorations appliquées, portant la signature "Chiarena Banali, Provv.ce delle LL AA RR" (Fournisseur de Ses Altesses Royales)

Verso: soie tricolore. Deux "mains fraternelles" sont brodées sur la bande ivoire du centre. Contrairement à l'habitude, elles symbolisent leur union en serrant deux anneaux entrelacés. L'inscription "Fondation - 1882" et deux branches de laurier complètent la broderie

Propriétaire: Société Coopérative de Consommation de Villar Dora - 6, Via Sant'Ambrogio - 10040 Villar Dora (TO)

Siège de conservation: siège de la Société - 6, Via Sant'Ambrogio - 10040 Villar Dora (TO)

UNE GLORIEUSE SOCIÉTÉ DE MÉTIER: L'ANTIQUE UNIVERSITÉ DES MENUISIERS

Gianluigi Matta

Destinée comme de nombreux étendards de son époque, non pas à flotter, mais à figurer solennellement à des manifestations officielles et à des anniversaires, la bannière de la Société de Secours Mutuel entre Maîtres Menuisiers, Ebénistes et Charrons de la Ville et des Faubourgs de Turin présente une broderie en métaux précieux avec quatre motifs décoratifs dans les coins, identiques deux à deux, constitués de bouquets de branches de laurier et de chêne (symbole de concorde et de force) noués par un ruban. Au centre: l'inscription "Société de Secours Mutuel XIX Mars 1879" dont l'effet brillant est dû à une alternance de filés d'or et d'argent. A l'intérieur de cette inscription, on lit également: "Maîtres Menuisiers, Ebénistes et Charrons de la Ville et des Faubourgs de Turin". Latéralement, deux motifs en feuilles d'acanthe complètent la décoration, tandis qu'au centre de la marge supérieure est représentée une étoile à cinq branches qui répand ses rayons de lumière. En bas, toujours au centre, sont brodées les deux mains qui se serrent, symbole traditionnel de la mutualité et de la coopération, dérivé du signe de la fraternité maçonnique.

Le verso, blanc en signe de paix, présente une broderie en soie de couleurs vives qui dessine tout autour un motif décoratif avec des enroulements et des candélabres d'un style vaguement néo-Renaissance. L'ensemble est souligné par une disposition symétrique de trois applications en satin bleu sur lesquelles sont brodées en soie jaune et au point plat les mots "Instruction, Union, Travail". En haut, deux branches de laurier et de chêne unies par un ruban renferment le blason de la ville de Turin, tandis qu'au centre trône une grande composition polychrome qui reproduit avec réalisme, sans intentions symboliques, les outils de travail.

Les premières nouvelles de cette bannière apparaissent dans les procès-verbaux datés du 16 mai 1878, lorsque les membres décidèrent de célébrer le trentième anniversaire de leur premier étendard laïque et civil par la commande d'un nouvel étendard.

La bannière fut confectionnée l'année suivante; les membres participèrent à la dépense d'un montant total de 1382 lires par des offrandes diverses qui atteignirent la somme de 765 lires. Comme le veut la tradition, une grande fête, avec la participation de différentes Associations consoeurs, accompagna l'inauguration du nouveau drap.

D'autre part, de tels honneurs ne pouvaient être refusés à une Société si glorieuse, dont les origines remontent au XVIIème siècle. En effet, son année de fondation est 1636, année où les menuisiers, les ébénistes, les restaurateurs et les charrons s'associèrent en une corporation, afin d'assurer leur amélioration professionnelle et promouvoir le secours mutuel. A partir de 1844, l'Université des Menuisiers, à la différence de bon nombre d'autres Universités qui furent abolies, reste active en tant que Société de Secours Mutuel, pour gérer l'assistance à ses membres dans le besoin et une série d'initiatives socio-culturelles, comme la participation à des expositions artistiques et techniques.

En 1898, elle prit part à l'Exposition Générale Italienne et à l'Exposition d'Art Sacré, qui se déroulèrent toutes deux à Turin. En 1911, elle participa à l'Exposition Internationale de l'Industrie et du Travail et à de nombreuses autres initiatives qui se sont succédé tout au long du siècle jusqu'à nos jours. Récemment, elle a pris le nom d'Antique Université des Menuisiers - Association entre Maîtres Menuisiers, Ebénistes, Restaurateurs et Charrons de Turin, mais ses objectifs restent globalement les mêmes. En particulier, outre la sauvegarde du prestige professionnel de la catégorie, l'Association vise à conserver son illustre patrimoine historico-culturel.

39. Société de Secours Mutuel Maîtres Menuisiers, Ebénistes et Charrons de la Ville et des Faubourgs de Turin

Dimensions: 172 x 172 cm

Recto: velours brodé en filés et paillettes, portant la signature "C. Cornalis"

Verso: satin de coton blanc décoré de soies polychromes, avec des applications et des incrustations

Propriétaire: Antica Università dei Minusieri - Association entre Maîtres Menuisiers, Ebénistes, Restaurateurs et Charrons de Turin - 5, Vicolo S. Maria - 10122 Turin

Siège de conservation: siège de la Société - 5, Vicolo S. Maria - 10122 Turin

MYTHOLOGIE ET MODERNITÉ DANS LA BANNIÈRE DE LA SOCIÉTÉ DE SECOURS MUTUEL REPRÉSENTANTS VOYAGEURS ET PLACIERS DE COMMERCE

Paola Bertolino

La bannière de la Société de Secours Mutuel Représentants Voyageurs et Placiers de Commerce de Turin, confectionnée par Paola Chiarena Banali à la fin du siècle dernier, impressionne en raison de la décoration toute particulière de la broderie présentant un personnage mythologique sur un fond de paysage.

La singularité du "tableau" consiste à avoir représenté à travers un vaste décor scénographique, non seulement les outils du métier mais aussi les aspirations d'une profession attentive au progrès technologique, particulièrement ressenti à cette époque-là et dans cette ville.

Ce n'est pas un hasard si l'association fut fondée en 1899, à une époque particulièrement significative en raison des développements qui seront réalisés dorénavant.

L'ensemble iconographique, situé à l'intérieur d'un bord de velours vert sombre et délimité par un encadrement de fils or-argent à motifs floraux, se développe à travers une précieuse broderie aux teintes pastel qui rappelle les tapisseries courtoises.

Le fond représente le château du Valentino, sur la rive du Pô; au premier plan la figure de Mercure, assis à côté d'un voilier amarré à un quai du fleuve. Derrière la divinité, un train sort d'un tunnel, tandis que dans le ciel vole un aéroplane.

Chaque élément de la broderie possède une valeur symbolique.

Le Dieu Mercure, dès l'antiquité protecteur des commerçants et des voyageurs, représenté ici avec ses attributs les plus classiques comme le caducée, les sandales et le couvre-chef ailé devient l'emblème principal de la société (par contre l'absence de la bourse, élément typique dans l'iconographie classique, est curieuse).

Le Château du Valentino, construit au XVIIème siècle par les architectes Carlo et Amedeo di Castellamonte pour Marie-Christine de France, cadeau de son beau-père Charles-Emmanuel Ier, abrita au XIXème siècle un grand nombre d'Expositions Industrielles auxquelles participèrent de nombreuses Sociétés de Secours Mutuel, en exposant souvent leurs statuts, règlements et bannières.

Dans la représentation, le palais turinois prend une double signification: d'un côté, il est vu comme le symbole d'une ville active en plein développement industriel et économique, de l'autre c'est un lieu destiné aux expositions qui permettent la divulgation de nouveaux arts et cultures. La locomotive à vapeur, le bateau toutes voiles déployées et l'avion à hélice sont les symboles des moyens de transport modernes, rapides et efficaces; ils soulignent également une étape fondamentale dans l'histoire du progrès technologique (l'ouverture du tunnel du Fréjus date de 1872).

Dès la fin du siècle, on pouvait présager de l'importance que prendraient les moyens et les instruments de communication pour un métier comme celui dont la bannière est l'étendard. La modernité et la mythologie: le transport et la communication à travers trois éléments classiques tels que l'eau, la terre et le ciel.

40. Société Secours Mutuel Représentants Voyageurs Placiers de Commerce - Turin

Dimensions: 120 x 120 cm

Recto: velours décoré de filés et de soies polychromes, portant la signature "P. Chiarena Banali"

Propriétaire: Museo Nazionale del Risorgimento Italiano - Palazzo Carignano - 10123 Torino

Siège de conservation: Museo Nazionale del Risorgimento Italiano - Palazzo Carignano - 10123 Torino

41. Société de Secours Mutuel Ouvrière - Mathi

Dimensions: 115 x 115 cm

Recto: velours brodé, avec et sans rembourrage en carton, en filés, soies polychromes et paillettes, portant la signature "Chiarena Banali. Piazza Castello 18 - Torino"

Verso: soie tricolore brodée en soies polychromes. La décoration est constituée par un emblème central et par l'inscription "Fondée 1872 - Date 1907"

Propriétaire: Museo Nazionale del Risorgimento Italiano - Palazzo Carignano - 10123 Torino

Siège de conservation: Museo Nazionale del Risorgimento Italiano - Palazzo Carignano - 10123 Torino

42. Société Générale de Secours Mutuel et Instruction des Ouvriers - Pettinengo

Dimensions: 151 x 135 cm

Recto: velours brodé en filés et soies polychromes

Verso: toile de soie tricolore brodée en soies polychromes. La broderie de la bande centrale ivoire représente les "mains fraternelles" entourées d'une branche de laurier et d'une branche de chêne, unies par un ruban nuancé. On distingue les traces de l'écu de la maison de Savoie

Propriétaire: Société Générale Ouvrière - 6 Frazione Chiesa - 13050 Pettinengo (VC)

Siège de conservation: siège de la Société - 6 Frazione Chiesa - 13050 Pettinengo (VC)

43. Société Ecoles Techniques Ouvrières S. Carlo

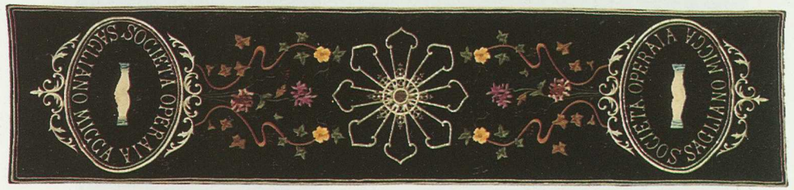
Dimensions: 112 x 107 cm

Recto: satin brodé en filés, paillettes, pierres en verre coloré et soies polychromes

Verso: soie tricolore. L'emblème de la maison de Savoie est brodé sur la bande ivoire du milieu (fond rouge en filés de soie; croix en filés argentés)

Propriétaire: Association Ecoles Techniques San Carlo de Turin - 3, Vicolo Benevello - 10124 Turin

Siège de conservation: siège de la Société - 3, Vicolo Benevello - 10124 Turin



44. "Pietro Micca. Société de Secours Mutuel entre Ouvriers. Sagliano Micca"

Dimensions: 175 x 175 cm

Recto: soie en partie peinte, en partie décorée avec des broderies et des incrustations. Les broderies sont en filés et soies polychormes

Verso: soie brodée en filés et soies polychromes. L'inscription, placée sur différents plans horizontaux, est décorée avec des motifs ornementaux et floraux

N.B. Sous la broderie du verso, on voit clairement les traces de l'inscription précédente: "Confrérie Militaire Pietro Micca. Société de Secours Mutuel entre les anciens Militaires d'Italie. Sagliano Micca".
Il est donc probable qu'à la disparition de la Société entre les anciens Militaires, fondée à Sagliano en 1871, le drapeau a été réutilisé et réécrit par la Société de Secours Mutuel entre les Ouvriers

Propriétaire: Commune de Sagliano Micca (VC)

Siège de conservation: Bibliothèque Municipale de Sagliano Micca (VC)

Ruban de deuil

Dimensions: 50 x 200 cm

Recto: soie décorée de broderies en filés et soies polychromes, portant la signature "Tersilla Carpano 1905"

Verso: velours

Propriétaire: Commune de Sagliano Micca (VC)

Siège de conservation: Bibliothèque Municipale de Sagliano Micca (VC)

45. Société Générale Ouvriers de Cossila Capoluogo

Dimensions: 138,5 x 127 cm

Recto: velours brodé en filés, soies polychromes et décorations appliquées, portant la signature "P. Chiarena Banali, Torino"

Verso: tissu en toile tricolore brodé en soies polychromes. La décoration de la bande centrale ivoire représente les "mains fraternelles", entourées d'une branche de laurier et d'une branche de chêne, unies par un ruban

Propriétaire: Société Générale de Secours Mutuel et Instruction entre les Ouvriers de Cossila Capoluogo - 44, Via Roma - 13060 Cossila (BI)

Siège de conservation: siège de la Société - 44, Via Roma - 13060 Cossila (BI)

46. Sociétés de Secours Mutuel "La Concorde" et d'Arts et Métiers Réunies

Dimensions: 125 x 125 cm

Recto: velours décoré avec des broderies en filés, soies polychromes et perles de verre

Verso: gros de soie décoré de broderies

Propriétaire: Société de Secours Mutuel "La Concorde" - 41, via Borgone - 10139 Turin

Siège de conservation: siège de la Société - 41, via Borgone - 10139 Turin

47. Société Ouvrière de Secours Mutuel de S. Giuliano Vecchio

Dimensions: 149 x 139 cm

Recto: velours brodé en filés, soies polychromes et décorations appliquées, portant la signature "M. Pepione". La décoration fut réalisée d'après un dessin de D.co Melano

Verso: soie ivoire brodée de soies polychromes, d'or filé et de décorations appliquées. La décoration est constituée des "mains fraternelles" inscrites dans un grand cercle formé de deux branches de chêne et de laurier nouées et surmontées de l'étoile rayonnante à cinq branches. Inscription "Société Ouvrière de Secours Mutuel de S. Giuliano Vecchio - Année 1882"

Propriétaire: Société Ouvrière de Secours Mutuel de S. Giuliano Vecchio - 10, Via Grassano - 15050 S. Giuliano Vecchio (AL)

Siège de conservation: siège de la Société - 10, Via Grassano - 15050 S. Giuliano Vecchio (AL)

48. Société Ouvrière de Secours Mutuel - Castelletto Villa

Dimensions: 139 x 142 cm

Recto: velours décoré de broderies en filés et soies polychromes, portant la signature "Rosa Brosio. Via Nizza 9 - Torino"

Verso: soie tricolore

Propriétaire: Société Ouvrière de Secours Mutuel de Roasio Castelletto Villa - 8, via Marconi - 13060 Roasio (VC)

Siège de conservation: siège de la Société - 8, via Marconi - 13060 Roasio (VC)

49. Société Agricole Ouvrière S. Sebastiano da Po

Dimensions: 145 x 150 cm

Recto: velours brodé en filés, soies polychromes et décorations appliquées, portant la signature "C. Sacco - Torino via P. Amedeo, 6"

Verso: tissu en laine tricolore en remplacement d'un verso en gros de Tours de soie

Propriétaire: Société Agricole Ouvrière de San Sebastiano da Po Villa - 4, Via Mazzini - 10020 San Sebastiano Po Villa (TO)

Siège de conservation: siège de la Société - 4, Via Mazzini - 10020 San Sebastiano Po Villa (TO)

50. Société de Secours Mutuel entre les Ouvriers et Agriculteurs de Casalborgone

Dimensions: 108 x 110 cm

Recto: velours brodé en filés, soies polychromes et décorations appliquées, portant la signature "Rosa Brosio"

Verso: tissu synthétique tricolore. Les "mains fraternelles", peintes à l'huile sur une toile, sont appliquées au centre de la bande ivoire

Propriétaire: Société de Secours Mutuel entre les Ouvriers et les Agriculteurs de Casalborgone - 1, via Crosa - 10020 Casalborgone (TO)

Siège de conservation: siège de la Société - 1, via Crosa - 10012 Casalborgone (TO)

51. La Confrérie Société de Secours Mutuel entre Ouvriers et Paysans de Tricerro

Dimensions: 143,5 x 145 cm

Recto: velours brodé en soies polychromes, filés, paillettes et décorations appliquées, portant la signature "M. Pepione"

Verso: soie tricolore brodée en filés et soies polychromes. La décoration est constituée d'une panoplie centrale avec les outils de travail des associés et les mots "Honnêteté et Travail"

Propriétaire: Société Ouvrière et Agricole de Secours Mutuel de Villata - 8, via Marconi - 13060 Roasio (VC)

Siège de conservation: siège de la Société - 8, via Marconi - 13060 Roasio (VC)

52. Société Militaires Libérés Perosa Argentina

Dimensions: 142 x 145 cm

Recto: velours brodé en filés et soies polychromes, portant la signature "M. Pepione e I. Bo. Torino"

Verso: velours vert décoré le long des bords d'une passementerie en filés dorés

Propriétaire: Société Ouvrière Secours Mutuel - 5, via IV Novembre - 10063 Perosa Argentina (TO)

Siège de conservation: siège de la Société - 5, via IV Novembre - 10063 Perosa Argentina (TO)

53. Société Coopérative de Secours Mutuel - Superga

Dimensions: 139 x 143 cm

Recto: velours brodé en filés, soies polychromes et décorations appliquées, portant la signature "A. Priola"

Verso: soie tricolore brodée en filés et soies polychromes. Les caractéristiques "mains fraternelles" au centre, à l'intérieur d'une branche de laurier et d'une branche de chêne unies par un ruban bleu. L'inscription "Fondée 1902" entoure la broderie

Propriétaire: Coopérative de Consommation de Superga - 102 Strada Superga - 10020 Baldissero Torinese (TO)

Siège de conservation: siège de la Coopérative - 102 Strada Superga - 10020 Baldissero Torinese (TO)

54. Société Catholique Ouvrière de Diano D'Alba

Dimensions: 140 x 132 cm

Recto: velours brodé en filés dorés, soies polychromes et paillettes

Verso: A l'origine, il était en gros de soie ivoire, mais il a disparu complètement. Après la restauration, le recto de la bannière a été fixé à une toile de coton

Propriétaire: Société Union Agricole de Secours Mutuel - 9, via Umberto - 12055 Diano D'Alba (CN)

Siège de conservation: siège de la Société - 9, via Umberto - 12055 Diano D'Alba (CN)

55. Association Générale de Secours Mutuel des Ouvrières de Turin

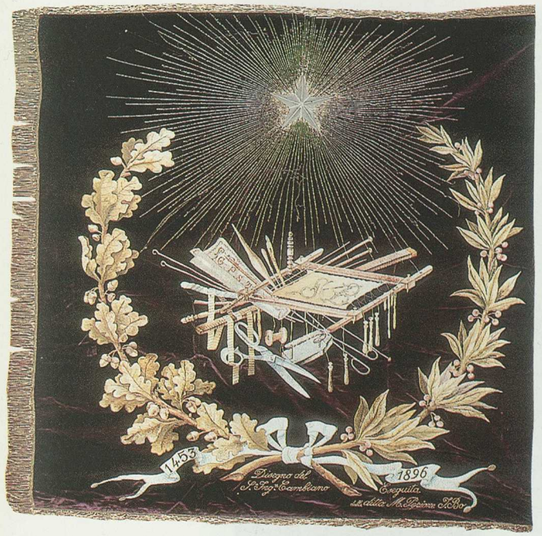
Dimensions: 143 x 147 cm

Recto: Fragments de toile de soie, broderie en filés, fils de soie et échantillons de velours, portant la signature "C. Cornalis"

Verso: manquant

Propriétaire: Città di Torino - Palazzo Civico - 1, Piazza Palazzo di Città - 10122 Torino

Siège de conservation: Città di Torino - Palazzo Civico - 1, Piazza Palazzo di Città - 10122 Torino



56. Antique Société Féminine Secours Mutuel de S. Bonifacio. Pinerolo

Dimensions: 126 x 126 cm

Recto: velours décoré de broderies en filés et soies polychromes, portant la signature "ditta M. Pepione e I. Bo". Le dessin de la décoration fut réalisé par l'Ing. Cambiano

Verso: soie tricolore décorée de broderies en filés et soies polychromes. L'inscription, disposée en cercle, contient l'emblème de Pinerolo

Propriétaire: Association Générale des Ouvriers et Société Arts et Métiers - 19, via Silvio Pellico - 10064 Pinerolo (TO)

Siège de conservation: siège de la Société - 19, via Silvio Pellico - 10064 Pinerolo (TO)

57. Société de Secours Mutuel entre "Brentatori" Asti

Dimensions: 140 x 150 cm

Recto: velours décoré de broderies en filés et soies polychromes, portant la signature "Galliano - Torino". Les armes d'Asti sont enfilées sur la lance, brodée en haut de la bannière

Propriétaire: Société de Secours Mutuel Confrérie Militaires Libérés - 2, via Solari - 14100 Asti

Siège de conservation: siège de la Société - 2, via Solari - 14100 Asti

58. Société Vanniers d'Asti. 1900

Dimensions: 145 x 143 cm

Recto: velours décoré de broderies en filés et soies polychromes, portant la signature "Sorelle Paniati. Ricamatrici d'Asti" (Soeurs Paniati. Brodeuses à Asti)

Propriétaire: Société de Secours Mutuel Confrérie Militaires Libérés - 2, via Solari - 14100 Asti

Siège de conservation: siège de la Société - 2, via Solari - 14100 Asti

59. Société de Secours Mutuel Union Ouvriers Cheminots de Turin

Dimensions: 115 x 115 cm

Recto: velours brodé en filés, soies polychromes, pierres en verre coloré et décorations appliquées, portant la signature "Chiarena Banali - ricamatrice et madrina" (brodeuse et marraine)

Verso: manquant

Propriétaire: CGIL Trasporti FILT - 36/a Via Nizza - 10125 Torino

Siège de conservation: siège du syndicat - 36/a Via Nizza - 10125 Torino

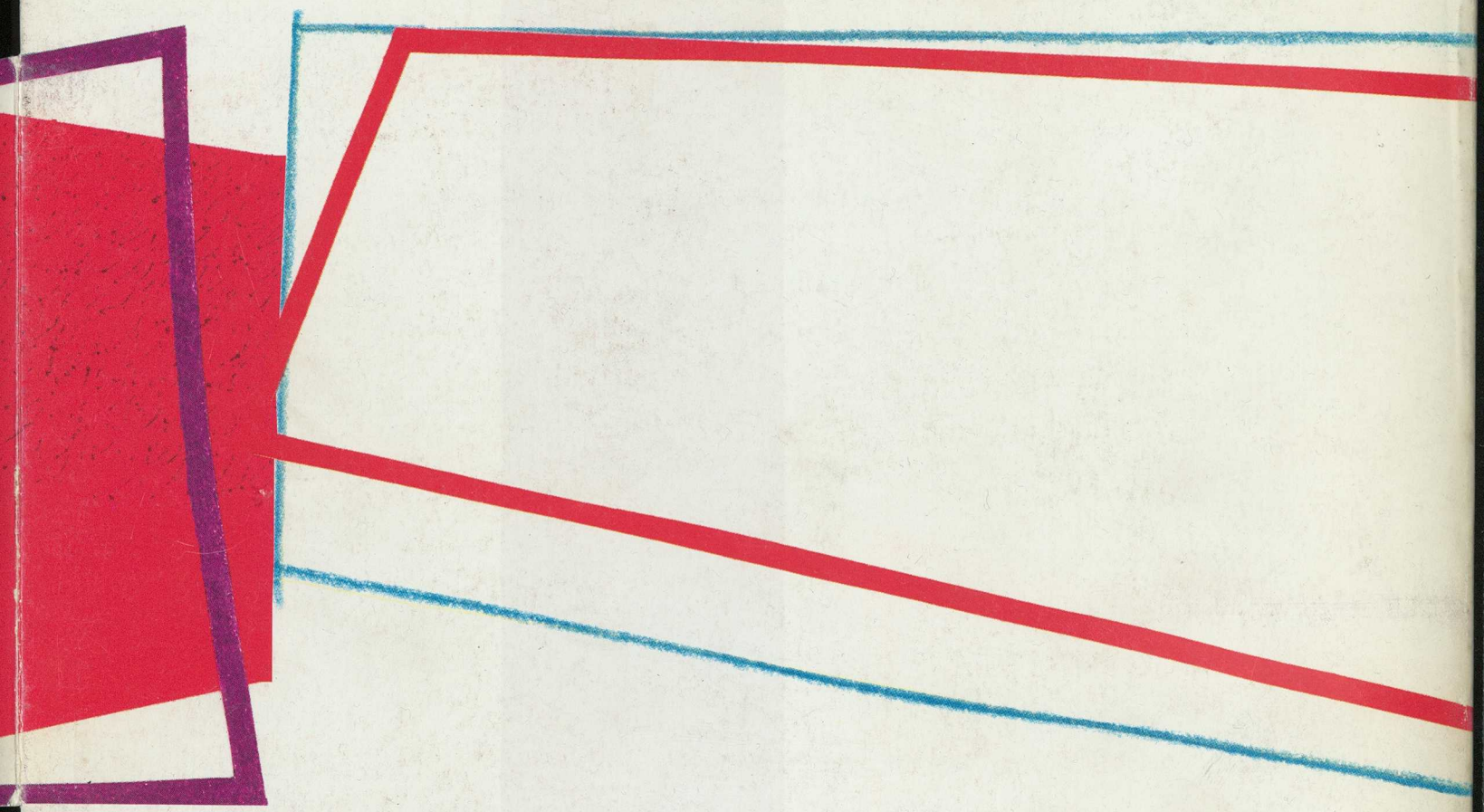
60. Association Générale Secours Mutuel Prévoyance et Instruction Ouvriers Décorateurs et Similaires - Turin. Fondée en 1883

Dimensions: 113 x 115 cm

Recto: satin de soie décoré de broderies en filés et soies polychromes

Verso: velours décoré de broderies en soies polychromes et filés, portant la signature "T. Marengo. Torino". L'inscription est répartie sur l'ensemble de la surface du velours. Motifs décoratifs dans les coins et au centre

Propriétaire: Coopérative de Consommation et Assistance Mutuelle Borgo Po et Décorateurs - 28, via Lanfranchi - 10131 Turin

Siège de conservation: siège de la Coopérative - 28, via Lanfranchi - 10131 Turin

Imprimé par
L'Artistica Savigliano
au mois d'octobre 1995